

+

Session pour les formateurs de la Famille Cistercienne :

Discerner une vocation monastique dans un monde individualisé et fragmenté.

Quelles implications dans la formation ?

- à l'Abbaye d'Orval, du 8 au 15 octobre 2018 –

Session animée par :

Mère Hildegarde de l'Abbaye de Marienstern-Gwiggen

de l'Ordre Cistercien, en Autriche,

et

Père Jacques de l'Abbaye de Rougemont

De l'Ordre Cistercien, au Canada.

CONTENU :

| | |
|---|---------------|
| Conférences de Mère Hildegarde | pages 3 - 37 |
| Conférences de Père Jacques | pages 38 - 80 |
| Écho de la session, par Sœur Christine de Klaarland | pages 81 - 82 |

La vocation à la vie monastique est-elle liée à un âge déterminé ?

Le fait que des hommes et des femmes d'âge moyen, et même encore d'âge avancé, frappent à la porte de nos monastères est typique de notre époque. Ils ont déjà essayé tout ce qui est possible, ont mené une vie honnête, ont reçu la plupart une excellente formation et ont fait leurs preuves comme homme ou comme femme. Ils ont souvent occupé des postes de direction et la plupart également ont eu des expériences relationnelles. C'est une autre génération qui désire être introduite dans la vie religieuse. Nombre de monastères n'osent pas du tout s'atteler à une telle tâche. Bien souvent j'ai entendu que des personnes de plus de 35 ans ont été éconduites du monastère !

Et c'est vrai : des formes éprouvées depuis longtemps d'initiation et de formation pour de jeunes novices ne peuvent pas aider la plupart de ces personnes. La formation au noviciat est devenue de toute façon plus difficile, parce que les novices viennent de mondes si variés et apportent avec eux des antécédents et des exigences tout à fait différentes. Ce ne sera pas plus simple si les tranches d'âge sont également variées ! Lors d'une réunion de notre Ordre, un abbé-président parlait même de la nécessité d'une formation « à la carte » pour chaque candidat, parce que les « menus » traditionnels n'étaient plus digestes pour tous !

Et pourtant je crois que tous les responsables de la formation à la vie consacrée doivent faire face à ce défi, non seulement parce que les personnes d'un âge avancé sont souvent plus nombreuses que les « jeunes », mais aussi parce que, selon moi, il y a effectivement des vocations au milieu de la vie. Nous ferions du tort à de telles personnes si nous n'allions pas au-devant de leurs désirs et de leurs souhaits et nous ne ferions pas germer du tout tant de fruits précieux pour le royaume de Dieu. Une question aux monastères de langue allemande : pouvez-vous vous souvenir de l'annonce du décès de Sr M. Hildegard Prem, de Seligenthal, au mois de mars de cette année ? Elle n'est entrée qu'à 57 ans et elle a été une excellente sœur, qui a vécu encore 30 ans au monastère. Mère Petra soulignait, en évoquant son passé, combien elle était heureuse de ce qu'une chance lui avait été donnée.

Au cours de l'année des vocations, j'ai écrit pour le compte d'une maison d'édition allemande un livre dans lequel je donne des informations sur de telles vocations. J'ai parlé ou écrit à diverses personnes pour lesquelles au milieu de leur vie quelque chose d'important, mieux dit encore quelque chose de renversant au sens véritable du mot, pour leur vie personnelle et spirituelle s'est produit. Pour ma grande joie presque toutes étaient prêtes à avoir une conversation spirituelle avec moi ou au moins si elles habitaient loin à répondre par écrit à mes questions. Cette tâche fut pour moi aussi très captivante, elle a complété, agrandi mes propres expériences et m'a amené souvent à réfléchir et à méditer. Il ne s'agit pas en premier lieu d'études psychologiques, pour cela je serai trop peu compétente, mais d'exemples d'histoires pieuses de notre époque, de rencontres entre Dieu et des personnes, de l'expérience de la vocation et de la conduite personnelle dans les hauts et les bas de la vie. Si quelqu'un est intéressé par ces histoires, je peux lui donner le livre ; malheureusement il n'existe jusqu'à présent qu'en allemand, même le témoignage de fr. Michel, maître des novices et prieur de Cîteaux également reproduit dans le livre.

Motifs de l'augmentation des vocations tardives

Pourquoi de plus en plus de personnes d'âge avancé s'intéressent-elles à la vie religieuse ? D'après moi il y a à cela beaucoup de raisons. C'est un fait que le temps de la formation dure de plus en plus longtemps et que la plupart des gens ne se posent (et ne peuvent se poser) la question du sens de la vie que lorsqu'ils ont résolu la tâche prioritaire de la sécurité de leur existence. L'éducation et la socialisation religieuse sont également rares de nos jours. Souvent la génération des parents n'a déjà plus de rapport avec la foi et les jeunes grandissent pratiquement sans relation à Dieu. S'ils ont trouvé vraiment la foi, il faut l'attribuer à des expériences spirituelles personnelles ou à l'influence de groupes religieux qu'ils ont rencontrés par hasard, souvent pas du tout pour de pieux motifs.

Beaucoup de ces mouvements religieux (*movimenti*), par exemple la communauté de l'Emmanuel, les Béatitudes, etc. pourvoient toutefois eux-mêmes à leurs besoins. Ils accueillent des jeunes et des adultes, des personnes seules, des couples et des personnes qui désirent se consacrer entièrement à Dieu et accompagnent également ces projets de vie dans diverses formes et des cercles concentriques de la vie de communauté. Je ne veux pas entrer maintenant dans les avantages et les inconvénients de tels groupes, le « gain » de personnes issues de tels groupes venant dans nos monastères n'est de toute façon pas très grand.

D'autres, qui frappent à la porte du monastère après une expérience religieuse ou une « conversion », apportent comme capital l'enthousiasme, la joie de croire, le désir ardent de cette lumière qui les a touchés si profondément, mais non rarement à peine de pratique religieuse, et même pas beaucoup de socialisation religieuse. Que célébrons-nous à Pâques ? Aucune idée ! Êtes-vous confirmé ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Connaissez-vous le Credo ? Avec bien de la peine, et ce que cela veut dire est inconnu, etc. Sur ce point, ils ne sont guère différents des jeunes. Il est clair que de tels candidats ne peuvent être mûrs pour les exigences de notre forme de vie qu'après un accompagnement prolongé dans la foi.

D'autres encore sont parvenus à maturité au cours de leur vie, devenant des personnalités profondément spirituelles qui, de fait, n'ont été appelées par Dieu qu'à un âge avancé. La sœur Hildegard, déjà nommée, en est un exemple. Si de telles personnes sont restées intérieurement souples, une entrée au monastère peut bien leur convenir.

Ce qui distingue des « vocations tardives » des jeunes, c'est une expérience plus grande de la vie, une compétence professionnelle et même souvent une bonne situation qu'ils se sont bâtie au cours de leur vie.

Il y a également encore un autre problème très actuel : Quand des personnes de plus de 35 ans abandonnent leur sécurité d'emploi en entrant au monastère, elles ne peuvent pas compter normalement, sauf s'il existe la possibilité d'une année sabbatique, réobtenir une telle place. Au cas où le monastère ne serait pas cependant pas leur voie, elles devraient non seulement tout recommencer depuis le début, mais encore peut-être prendre leur parti du chômage et de la perte d'existence. Dans de telles conditions, comment peut se passer une probation véritable, intérieurement libre au noviciat ? Je n'ai pas de solution à cela. L'expérience montre toutefois que Dieu continue à aider les personnes qui ont pris sur elles après un examen consciencieux le risque d'une entrée au monastère, si elles ne peuvent cependant pas y rester. Elles trouvent même souvent, également avec l'aide d'amis, des situations qu'elles n'auraient jamais cherchées et trouvées sans avoir passé un temps au monastère.

Les trois périodes de la vie d'une personne

Il y aussi des raisons importantes pour lesquelles le milieu de la vie entre 35 et 45 ans est précisément le moment typique pour l'approfondissement et la réorientation :

Nous, les humains, nous sommes en route pendant toute notre vie. Suivant notre expérience, il y a cependant des moments au cours desquels il y a en particulier beaucoup de décisions à prendre et de changements à opérer, tandis que d'autres années s'écoulent plutôt à un rythme paisible.

Dans la vie d'une personne de notre société, il est possible de discerner en gros trois périodes, au cours desquelles elle se décide et se réoriente : la période de la jeunesse avec la formation professionnelle et le (premier) choix du mode de vie, le milieu de la vie entre 35 et 45 ans, au cours duquel elle fait un premier bilan et en tire éventuellement des conséquences à plus long terme, et le moment du début de la retraite en gros vers 60 ans, pour laquelle on peut encore compter encore une fois sur 20 à 30 ans suivant le niveau actuel général d'espérance de vie.

Qu'est-ce qui est typique pour ces trois périodes ?

La période de la jeunesse est une époque au cours de laquelle le jeune prépare le terrain pour sa vie avec force, caractère et souvent aussi avec beaucoup d'idéalisme. Il se trouve, en dépit des nombreuses possibilités offertes, pas vraiment libre car il est souvent dépendant de la maison des parents et du cadre qui est lui est donné sur place. Malheureusement aussi il y a aujourd'hui dans beaucoup de pays avec un chômage élevé chez les jeunes des limites imposées auxquelles il doit se soumettre. Naturellement l'environnement social, le cercle des connaissances et le succès scolaire ont aussi leur mot à dire pour l'avenir de celui qui a fini l'école. À titre de comparaison, il dispose lui-même encore d'une moindre expérience personnelle et n'en est qu'au début de la découverte des possibilités et des capacités sommeillant en lui. C'est pourquoi il est dépendant du conseil d'autrui pour lui indiquer une direction plus ou moins convenable.

Comme le jeune doit d'abord s'affirmer dans le monde, chercher et trouver sa place dans la vie, ses démarches vont au début vers l'extérieur : l'école, l'enseignement, l'étude, la pratique, les premières rencontres avec l'autre sexe, les premières relations, un lien éventuel dans le mariage, ce qui aujourd'hui est plus rare et plus tardif qu'auparavant. Il y a d'une part beaucoup d'offres séduisantes, d'autre part une dure concurrence, si l'on veut trouver une bonne place professionnelle. Les limitations des admissions et des qualifications au cours des études et de la formation contribuent, il est vrai, à une meilleure qualité des concurrents mais elles exercent cependant aussi une contrainte notable. Chez nous, au monastère, nous accompagnons quelques groupes de jeunes gens et de jeunes adultes et nous pourrions entonner nous-mêmes un couplet sur la difficulté à fixer un rendez-vous où les jeunes ne sont pas déjà engagés non seulement par l'école le matin et l'après-midi et les études, mais aussi par des offres de formation extrascolaires comme l'école de musique, le club de sport et d'autres du même genre. Il serait donc possible de désigner la première phase de la vie, au cours de laquelle sont prises d'importantes décisions, par ces mots: beaucoup de possibilités, une grande souplesse, une connaissance de soi limitée et encore moins d'expérience de la vie.

L'acquisition d'une qualification professionnelle, la recherche d'un partenaire pour la vie, la construction et le financement d'une maison individuelle, la vie de famille avec des petits enfants, ou, ce qui est plus fréquent aujourd'hui, le plaisir des nombreuses commodités et possibilités d'un monde étincelant prennent beaucoup de temps et d'énergie. L'attention des jeunes adultes bien au-delà de 30 ans est donc orientée surtout vers l'extérieur.

Un changement de cette perspective n'intervient dans la plupart des cas qu'au milieu de la vie, environ entre 35 et 45 ans. Les enfants grandissent et commencent progressivement à prendre leurs distances de la maison. Les propres parents vieillissent et font voir que la vie a des limites. On devient soi-même plus calme et on trouve souvent plus de temps pour s'arrêter.

Cette phase de la vie est particulièrement intéressante pour ce livre ; je désire la traiter un peu plus en détail. Je cite un auteur très lu de notre temps, P. Anselme Grün, de l'abbaye de Münsterschwarzach. À propos de la doctrine d'un des grands psychologues du XX^e siècle, Carl Gustav Jung, il écrit ceci :

« Dans la première moitié de la vie, l'enfant, qui vit encore complètement dans l'inconscient, s'en détache de plus en plus et forme un Je conscient. Jung désigne comme Je le cœur conscient de la personne, le centre de son action et de sa pensée. Pendant la première moitié de sa vie l'être humain doit renforcer de plus en plus son Je, il doit trouver dans le monde un état stable et apprendre à s'affirmer. À cette fin il développe une *persona*, un visage adapté aux attentes du monde qui l'entoure, un masque qui le protège d'être livré aux autres avec ses sentiments et ses humeurs... Comme l'être humain apporte du soin à renforcer son Je et à former une *persona* solide au cours de la première moitié de sa vie, il néglige beaucoup d'autres traits. Il s'en suit que se produit l'ombre, comme un reflet du Je, composé des traits psychiques peu ou pas du tout vécus de la personne, qui dès le début ont été exclus largement de la vie commune pour des raisons morales, sociales, éducatives et autres. ' (Jacobi)... L'ombre ne se compose donc pas seulement d'aspects sombres et négatifs, mais aussi positifs. »¹

« Le milieu de la vie, environ entre 35 et 45 ans, marque un tournant pendant lequel le développement du *Je* doit se transformer en maturation de soi-même. Le problème fondamental de ce tournant consiste en ce que l'être humain pense qu'il pourrait alors maîtriser avec les moyens et les principes de la première moitié de sa vie également les tâches de la deuxième.

La vie humaine peut se comparer avec le cours du soleil. Le matin il se lève et éclaire le monde. À midi il atteint son plus haut niveau et commence alors à réduire ses rayons et à se coucher. L'après-midi est exactement aussi important que la matinée. Il suit cependant d'autres lois. Pour l'être humain la reconnaissance du tournant de sa vie signifie qu'il doit s'adapter désormais à la réalité intérieure au lieu de la réalité extérieure. À la place de l'expansion c'est alors la réduction à l'essentiel, le chemin vers l'intérieur, l'introversio qui est requis. 'Ce que la jeunesse a trouvé et devait trouver à l'extérieur, l'être humain de l'après-midi doit le trouver à l'intérieur.' (C.G. Jung)

Les problèmes auxquels l'être humain doit faire face au milieu de sa vie, dépendent des tâches qu'exige de lui la deuxième moitié de sa vie et devant lesquelles il doit se situer à nouveau : la relativisation de sa *persona*, l'acceptation de l'ombre et le développement de soi-même dans l'acceptation de la mort et de la rencontre avec Dieu. »²

Dans ce livre il ne s'agit pas de présenter une étude psychologique du milieu de la vie. Il est cependant important de voir que la deuxième phase de décision se situe sous d'autres auspices

¹ A. Grün, *Lebensmitte als geistliche Aufgabe*, (Münsterschwarzacher Kleinschriften 13), Münsterschwarzach 1980, p. 37-38.

² *Ibid.*, p. 39-40.

que la première et pour cette raison se manifeste également autrement chez l'être humain. Il n'est donc pas étonnant que nombre de personnes, seulement à l'âge moyen, souvent aussi en lien avec l'éducation religieuse des enfants, découvrent à nouveau la foi ou se préoccupent pour la première fois de questions religieuses. Pour cette raison il est évident que l'un ou l'autre peut se poser aussi à ce moment la question de sa vocation et de la manière d'y correspondre le plus tôt possible. L'intérêt surgi récemment pour les questions spirituelles conduit alors les individus également vers les monastères ou les communautés religieuses.

Chez quelques saints aussi il est possible d'observer un réveil religieux à cet âge. Thérèse d'Avila se « convertit » à 44 ans, Hildegarde de Bingen commence à 42 ans à mettre par écrit ses visions. Chez toutes les deux il s'agit d'un événement comme une crise qui défie et change fortement leur vie. D'après ce qui vient d'être dit ce n'est sûrement pas un hasard dans les deux cas si cet événement décisif se produit au milieu de leur vie. Un maître spirituel et un mystique, au seuil entre le moyen âge et les temps modernes, Jean Tauler, a fait des observations semblables. Dans un de ses sermons, il dit:

« Quoi que l'homme fasse, qu'il s'y prenne comme il voudra, il n'arrivera jamais à la vraie paix, il ne sera jamais un homme vraiment céleste, avant qu'il n'ait atteint sa quarantième année. Avant cet âge, il y a tant de choses qui occupent l'homme ! La nature le pousse tantôt ici et tantôt là ; elle prend des formes si diverses. Et alors il arrive que la nature le gouverne où l'on pense que c'est Dieu. L'homme ne peut donc pas arriver à la paix véritable et parfaite et devenir pleinement céleste avant le temps. L'homme doit ensuite encore attendre dix ans avant que lui soit accordé, en vérité, le Saint-Esprit, le Consolateur. »³

Selon Jean Tauler le bouleversement spirituel au milieu de la vie est une grâce de Dieu qui veut amener l'être humain à lui-même et à lui. Pour cela il lui fait perdre la joie des exercices spirituels entrepris jusqu'alors pour le mener plus profondément vers lui. Précisément pour des hommes très religieux cette sorte de crise n'est pas très rare. Ils ne comprennent pas que les prières et les offices qui jusqu'à présent étaient leur joie cessent tout à coup de l'être. Il y a alors le danger, s'ils ne sont pas accompagnés par un guide spirituel expérimenté qu'ils se détournent, déçus, de ce qui est religieux et orientent ailleurs leurs efforts.

Jean Tauler vivait à une époque au cours de laquelle les gens du monde occidental grandissaient plus ou moins automatiquement dans la foi chrétienne. Il en va présentement naturellement autrement. Nous faisons l'expérience que la jeunesse actuelle, et aussi les plus jeunes adultes, sont souvent élevés sans rapport avec la religion et à cet égard ils n'ont également rien à perdre. Au contraire l'intérêt religieux en éveil au milieu de la vie représente une grande chance de rencontrer Dieu alors pour la première fois et de vouloir orienter leur vie vers lui.

Si je voulais caractériser d'une manière concise la deuxième phase décisive de la vie, je dirais qu'elle est marquée par quelques nouvelles possibilités, par une souplesse déjà plus limitée, et toutefois par une connaissance de soi croissante et une plus grande expérience de la vie.

Le troisième tournant de la vie est le passage de la vie professionnelle à la retraite. Le fait que cette retraite est vécue comme une phase propre de la vie, au cours de laquelle il est encore possible de commencer quelque chose de nouveau et même de se réorienter, est un phénomène de notre temps.

³ Jean Tauler, Aux « amis de Dieu », Sermons, Paris 2001, Vie spirituelle - Foi vivante 421, 19^e sermon, p. 66, cité par A. Grün, *op.cit.* p.11.

Au cours de l'histoire les êtres humains n'ont jamais été aussi vieux qu'aujourd'hui, au moins dans les pays prospères, et ils ne sont jamais allés aussi bien sur le plan sanitaire et financier pour disposer de possibilités vraiment aussi vastes pour l'organisation de leurs loisirs. Qui aurait pu rêver, il y a cent ans, de commencer des études après la retraite, de faire un voyage à travers le monde, ou d'aider activement ses enfants à construire leurs maisons ? En règle générale ceci ne vaut pas seulement pour un petit nombre d'années, mais parfois même pour des décennies. Il n'est pas rare qu'il y ait des octogénaires faisant du sport, voyageant en voiture ou aidant bénévolement leur mari ou leur femme dans divers secteurs d'activités. Dans ma commune il y a depuis quelques années une bourse aux seniors, où d'alertes retraités peuvent être mis à disposition pour différentes tâches et prestations de services utiles. Il y a peu de temps une personne de ma connaissance me racontait que ses grands-parents étaient décédés à quelque 65 ans et qu'ils passaient à cette époque-là pour des personnes âgées, des vieillards. Aujourd'hui normalement on ne parle pas d'un septuagénaire comme d'un vieillard, et même souvent ce mot ne convient même pas encore à un octogénaire...

Il y a donc de fait des personnes qui entreprennent au cours de cette phase des changements d'aiguillage que ce soit parce qu'elles disposent pour la première fois de temps et d'espace pour un engagement bénévole pour l'Église et la paroisse, que ce soit aussi parce qu'elles aspirent, seules ou avec d'autres, à une suite intensive d'expériences religieuses ou se décident encore à entrer dans une communauté religieuse.

Cette phase a aussi, comme les deux précédentes, ses caractéristiques particulières, qui sont à la fois une chance et un défi: les personnes au seuil de l'âge de la retraite ont d'une part à nouveau des possibilités de décision accrues, mais pour la plupart une souplesse limitée à cause de l'histoire de leur vie déjà bien longue, cependant aussi une connaissance de soi approfondie et une grande expérience de la vie.

Conclusion

Nous réfléchissons cet après-midi sur quoi nous devons, comme formateurs, porter notre attention, si nous nous voulons donner une chance aux personnes d'âge moyen ou avancé.

Vivre l'obéissance dans la société individualisée du XXI^e siècle

Comme chacun sait, l'obéissance est l'observance fondamentale dans la Règle de saint Benoît. Dès le prologue, nous entendons que nous devons revenir par l'obéissance à Dieu dont nous nous étions éloignés par la désobéissance. L'obéissance est donc dans la vie religieuse bénédictine et cistercienne ce qu'est peut-être la pauvreté pour les Franciscains. La manière dont est vécue l'obéissance est ainsi décisive pour la vie monastique.

Le monde d'aujourd'hui

Dans le monde actuel l'obéissance est cependant tombée en discrédit. Au moins dans les pays allemands notre jeunesse est éduquée dans un esprit critique et même dans les familles le fait que les enfants doivent obéir à leurs parents ne va pas de soi. On a plutôt l'impression contraire: les parents rivalisent de zèle pour pouvoir réaliser les désirs des enfants. Il est vrai que notre monde, précisément au XX^e siècle a fait de très mauvaises expériences avec l'obéissance à cause des régimes totalitaires. Il est donc compréhensible que nous devions lutter aujourd'hui

pour vivre l'obéissance de manière à en conserver les chances humaines et spirituelles, tout en évitant les dangers.

Dans l'histoire beaucoup de choses évoluent par opposition. Si l'on a autrefois attaché peut-être une trop grande valeur à l'obéissance sans délai, voire aveugle, nous devons aujourd'hui souvent d'abord justifier en détail et motiver pourquoi on doit obéir en général. Le pendule a dévié dans la direction opposée.

La société individualisée

Aujourd'hui nous avons redécouvert la valeur de l'individu, de la personnalité de chacun. C'est une valeur très profondément chrétienne car nous savons que Dieu connaît chaque personne personnellement, l'aime personnellement et l'appelle personnellement par son nom. L'adaptation et le conformisme sans esprit critique exposent au danger d'opprimer le caractère spécifique et les dons particuliers de chaque personne qui seront perdus pour la communauté humaine.

L'individualisme aussi présente naturellement ses dangers. Celui qui a à faire avec des personnes et surtout à les diriger sait bien combien il est difficile de trouver quelque part des solutions vraiment communes. Il se trouve toujours l'un ou l'autre pour protester et se croire trop peu considéré. Cela va jusque dans la culture des loisirs et la gastronomie, où chacun pose ses exigences toutes personnelles et attend qu'elles soient satisfaites immédiatement.

Il y a un contraste curieux entre l'individualisme débordant et les contraintes de la vie professionnelle aujourd'hui, où les personnes sont souvent exploitées, contraintes, sur-employées, pour pouvoir répondre aux exigences économiques.

Dans tous nos pays nous avons sûrement fait l'expérience que la jeunesse d'aujourd'hui est en général moins résistante, qu'elle atteint plus rapidement ses limites, qu'elle tient le coup moins facilement et qu'elle est habituée à beaucoup plus de confort. Les jeunes ont grandi en effet à une époque de paix et de prospérité. Cela commence déjà avec le chauffage. Lors de mon entrée au monastère, la température normale des pièces se situait à 18° ; aujourd'hui les jeunes chez nous frissonnent à 22°...

Si le monde présent en Europe centrale et occidentale est aussi marqué par le confort, il y a aussi le revers de la médaille : les valeurs morales sont de plus en plus remises en question, la stabilité des relations diminue. Plus qu'auparavant nous savons combien les rapports familiaux perturbés, les expériences d'abus et des blessures du même genre dans les âmes laissent de nombreux dommages. De plus en plus de jeunes sont malheureusement touchés par les divers types de famille et les divorces fréquents. Cela les rend plus vulnérables.

Crise de l'autorité

Dans notre société d'aujourd'hui, du moins dans les pays de langue allemande, les institutions sont remises par principe en question. Je ne sais pas s'il en va exactement de même dans les pays de langue française. Ceci vaut de la même manière pour l'État, le système scolaire, l'Église, la paroisse, les ordres, etc. Il règne à leur égard un manque de confiance de principe, ce qui influe naturellement de manière défavorable dans la construction de l'obéissance.

Il y a une autre expérience courante dans l'Église et la société: beaucoup de jeunes ont des troubles de comportement, ou plutôt on doit dire ici qu'ils ont un comportement créatif car on ne doit plus parler de dérangement. Ils rendent pourtant vraiment la vie difficile aux autorités et à leur prochain et ils souffrent eux-mêmes le plus de leurs propres conflits.

Dans les pays allemands il y a quelque temps s'est constitué un groupe qui a développé une nouvelle forme de l'exercice de l'autorité à partir des expériences sociales et politiques des 100 dernières années. On peut consulter à ce sujet sur Internet le site « Neue Autorität » [Nouvelle autorité]. Il prône une résistance pacifique, parce qu'aujourd'hui il n'est plus possible de donner des ordres et d'attendre que le subordonné obéisse. Ce qui est positif dans cette nouvelle méthode, c'est le renoncement à la violence, l'ambiance respectueuse des rapports mutuels et le primat accordé au dialogue et à l'argumentation sur la pression.

La compréhension de l'obéissance dans le monastère

La manière avec laquelle l'obéissance est exigée et réalisée a changé fondamentalement aussi au monastère. Je vous invite maintenant à former de petits groupes de trois et à échanger entre vous sur la manière dont l'obéissance était vécue quand vous êtes entrés et sur les expériences que vous faites vous-mêmes aujourd'hui au noviciat à ce sujet.

Nous mettrons ensuite les résultats sur le tableau à feuilles.

À propos de ces expériences je voudrai raconter un exemple amusant de notre propre communauté. C'était à l'époque de Mère Agnès, ma devancière Une de nos sœurs âgées disait : « Lorsque je suis entrée au monastère, c'était tout simple. » Cela voulait dire : Mère Abbessse a parlé et toutes savaient ce qu'il y avait à faire, mais aujourd'hui on doit tout discuter...

Nous vivons aujourd'hui en Europe centrale et occidentale dans une société démocratique dans laquelle chaque membre peut exiger ses droits civils. C'est également valable pour tous les membres d'un monastère. Il est important que les supérieurs ne demandent pas aux frères et aux sœurs des choses interdites par la loi, même si les membres ont renoncé volontairement par la profession à beaucoup de droits. Il faut respecter, par exemple, la liberté de correspondance, la liberté de choix du médecin, des soins, la liberté de prendre seul des décisions importantes dans le domaine de la santé, par exemple si l'on doit ou non suivre une chimiothérapie et autres choses semblables. Sinon, au pire cela pourrait aller jusqu'à des scandales répandus dans la presse.

La manière avec laquelle l'obéissance est vécue au monastère dépend naturellement beaucoup de la personnalité de l'abbé ou de l'abbesse. Il y a bien cependant des traits fondamentaux communs.

Après Vatican II la réflexion pour le renouveau de la vie religieuse s'est fortement inspirée du charisme respectif de chaque ordre. Nous avons dans la Règle de saint Benoît un document merveilleux et intemporel, qui présente justement à propos de l'obéissance des données très modernes. Seulement, au cours de nombreuses années, de siècles même, elles ont été négligées.

Suivant le troisième chapitre de la Règle de saint Benoît, l'obéissance signifie l'écoute mutuelle. Il présuppose que tous sont bien informés de manière transparente pour pouvoir réfléchir et parler ensemble. Saint Benoît a ici une confiance de principe sur le fait que le Saint-Esprit inspire non seulement les supérieurs mais tous les membres, même ou surtout les plus jeunes. Il y a donc là une très grande attention à la personnalité de chacun. L'obéissance signifie alors reconnaître dans une écoute commune ce que Dieu veut nous dire.

La voie bénédictine reconnaît tout à fait l'autorité de l'abbé, qui à la fin prend la décision en personne et peut exiger l'obéissance à cette décision, même si certains ont peut-être soutenu d'autres points de vue lors de la consultation.

Depuis environ 8 ans nous avons commencé dans notre monastère des dialogues communautaires qui ont lieu toutes les 2-3 semaines. Toutes les questions concernant tout le

monde y sont traitées. Nous cherchons une solution commune. Une grande importance est accordée là aussi à une information mutuelle et approfondie. Il nous a fallu quelques années pour maîtriser cette nouvelle méthode, mais nous avons déjà beaucoup appris pendant ce temps-là. Ce serait une erreur que de penser qu'une telle obéissance vécue serait plus facile et moins exigeante que l'obéissance verticale jadis courante, où le supérieur commande et le subordonné obéit. Nous avons fait l'expérience qu'il est plus facile d'obéir à un supérieur que d'accepter des décisions prises contre sa propre volonté et pourtant par une grande partie de la communauté. J'ai vu bien souvent à cette occasion quelques sœurs bouleversées et presque désespérées car elles se sentaient inférieures, dans la minorité ou peut-être marginales. Il n'est pas toujours facile de leur expliquer que cela appartient justement aux règles du jeu de telles décisions démocratiques, que une fois l'une, une fois l'autre ne peut pas faire passer ce qu'il veut !

À cette manière de procéder appartient ensuite le fait que le résultat est porté et exécuté en commun par tous, et certes autant par ceux qui ont désiré cette option que par ceux qui, peut-être, y étaient opposés. C'est bien le moment le plus difficile de tous. Je dois avouer sincèrement que pas encore toutes les sœurs chez nous y parviennent toujours. Alors, on boude dans son coin « eh bien, bon, faites-le, mais sans moi », ce qui est très trompeur. Nous continuons à travailler et nous espérons là aussi faire encore des progrès.

Je voudrai citer un texte de saint Bernard tiré de son traité « *De praecepto et dispensatione* ». On voit ici que notre père voyait l'obéissance comme une force créative et libératrice et non comme une exécution servile des ordres :

« D'ailleurs, que le subordonné le sache, le genre d'obéissance qui s'arrête aux limites du vœu est imparfaite. En effet, l'obéissance parfaite ignore la loi et ne resserre pas dans des termes. Au-delà des exigences étroites de la profession, elle se laisse emporter par une volonté plus vaste dans le large espace de la charité. Acquiesçant à tout ce qui lui est enjoint, elle tend jusqu'aux extrêmes de la liberté infinie, dans la vigueur d'une âme libérale et joyeuse, qui ne tient aucun compte de la mesure. C'est elle que l'Apôtre Pierre nous donne en exemple : ' Voici que vous purifiez vos cœurs, dit-il, dans l'obéissance de la charité.' (1 P 1, 22). Par cette belle expression, il la distingue de l'obéissance en quelque sorte inerte et servile, dépourvue d'ardeur pour la charité, mais soumise à la nécessité. Elle est, au contraire, le propos du ' juste pour qui la loi n'a pas été instituée', non qu'il soit arrivé à la perfection et doive 'vivre sans loi parce qu'il n'est pas sous la loi'. Non content du vœu émis en faisant profession, il le dépasse par la ferveur de son âme. D'ailleurs, la Règle elle-même n'a pas passé sous silence cette obéissance. Elle donne cet avertissement : 'Si l'on enjoint à un frère des choses impossibles', 'il se confiera dans le secours de Dieu et obéira par charité.' La Règle, encore, décrit ainsi le troisième degré d'humilité : 'Que le moine se soumette en toute obéissance au supérieur.' 'En toute obéissance', dit-elle, car elle ne veut pas que nous nous contentions, dans l'obéissance, de la mesure de notre profession ; n'allons pas nous arrêter à la dette qu'engage notre promesse, ni à la mesure du contrat que nous assumons : il s'agit de dépasser allègrement le vœu et d'obéir en tout. Il y a bien une limite à l'obéissance dans le temps, celle de l'extrémité du temps ; ainsi le terme de l'obéissance est aussi celui de la vie. C'est surtout l'exemple du Fils unique qui nous l'enseigne, lui qui 's'est fait obéissant au Père jusqu'à la mort'. » (N° 12, Sources Chrétiennes 457 p. 173,175).

On pense souvent que l'obéissance et la créativité seraient en opposition l'une par rapport à l'autre. Bernard nous montre qu'une obéissance mûre libère et favorise justement des capacités et des forces qui sinon peut-être s'atrophieraient.

Éducation à l'obéissance

Une telle obéissance est sûrement un idéal, derrière lequel nous restons le plus souvent en retrait. Elle doit être apprise et exercée longtemps, et cela commence dès le noviciat. D'ailleurs, une telle obéissance en dialogue est proche des personnes de notre époque car elle correspond davantage aux souhaits de la société démocratique. Elle est acceptée plus facilement, même si la pratique est exigeante.

Je crois qu'il est pour cela important dès le noviciat de ne pas simplement requérir l'obéissance, mais d'en expliquer les exigences, de donner les raisons et d'être vraiment attentif aux questions et aux objections. Il faut, comme formateurs, des personnes mûres et fiables, qui acceptent aussi les objections, leur donnent de la valeur et peuvent peut-être modifier leur propre opinion. Cependant le principe suivant lequel en dernier lieu l'obéissance est à pratiquer, même s'il n'a pas été possible de convaincre tout à fait le novice, reste valable. Ici s'applique justement le chapitre 71 de la Règle, dans lequel Benoît décrit à merveille une telle obéissance en dialogue.

Une telle formation au noviciat est exigeante tant pour le maître des novices que pour le novice. Elle réussit mieux dans un petit groupe. Ce n'est pas bon quand les quelques novices de notre temps sont élevés au monastère comme des enfants uniques, à qui manquent le dialogue avec la communauté et la correction d'autrui. C'est pourquoi, le cas échéant, il serait bon de constituer une petite communauté au noviciat, dans laquelle les jeunes sœurs et frères disposeraient de personnes de confiance et feraient l'expérience d'un espace protégé d'apprentissage et de vie.

La capacité de dialoguer en communauté doit de même être exercée. Elle demande le courage de tenir sa propre opinion, le courage aussi d'accorder de la valeur à d'autres positions et la disponibilité pour voir le vrai et le bon dans les propos d'autrui. Nos nouveaux membres peuvent peut-être finalement même reconnaître l'importance du complément mutuel. Cela ne réussit pas en un seul jour, mais exige des années d'exercice et de maturation.

Un autre point à apprendre, ce sont les dialogues après des conflits. Aujourd'hui il n'est pas recommandé, comme cela l'était peut-être encore il y a 20 ou 30 ans d'aller avec ses conflits chez le supérieur, qui devait alors entreprendre la réconciliation. Là aussi le maître des novices devrait conseiller et accompagner, mais n'intervenir lui-même qu'en cas de besoin. Le but est aussi que chacun puisse formuler son opinion et ses expériences et les tenir, mais de même être prêt à en accepter d'autres et à chercher des solutions communes.

Dans beaucoup de monastères les chapitres des coupes ont été supprimés. Je crois qu'on ne peut pas simplement supprimer ce qui se rapporte aux fautes et aux problèmes, mais qu'on devrait chercher des possibilités appropriées pour traiter comme il convient ce qui a trait aux conflits, aux propres défaillances et aux fautes d'autrui. Un enseignement et un accompagnement sur la réconciliation doivent être aussi enseignés et exercés au noviciat. Sur ce sujet je pose à la fin quelques questions, parce que je suis intéressée par les expériences faites dans les monastères.

Les chances de la nouvelle obéissance

Quelles chances offrent une obéissance vécue en dialogue ?

- Elle favorise la conscience de la responsabilité, l'engagement pour la propre conviction, mais aussi la souplesse et l'abandon d'idées devenues chères.

- Elle développe la créativité et les dons particuliers de chacun et les ordonne dans l'ensemble de la communauté.
- Elle mène à l'autonomie et à la maturation du jugement, mais elle éveille aussi à l'écoute des autres et à la remise en question de la propre opinion.
- Elle encourage le développement de dons et de talents et en même temps leur coordination dans un ensemble plus vaste.

Je suis bien consciente que ce but n'est atteint qu'après bien des années et ne le sera jamais complètement ; il ne sera pas réalisé de la même façon par tous les membres du monastère. Il est cependant important d'y aspirer. Je crois que nous avons à travers ces efforts une tâche très importante dans notre société. Elle aussi se trouve certainement placée devant le devoir de trouver et d'imposer des solutions communes dans un monde de plus en plus complexe. Les crises politiques et économiques nous ont enseigné combien cela est difficile !

Si nous ne sommes pas capables dans notre écoute commune de Dieu d'afficher ces attitudes, comment pourrions-nous l'attendre donc des autres sans engagement idéologique ? Nous nous exerçons donc à pratiquer dans nos monastères, avec l'aide de Dieu et dans un regard commun sur lui, des attitudes fondamentales importantes pour un vivre ensemble constructif et pour l'avenir de notre monde et de l'Église. Nous participons ainsi à la construction de nos communautés monastiques comme reflet du Dieu trinitaire, qui nous donne part à sa propre vie, en recevant et en donnant l'amour et la vie.

Questions :

- 1) Avons-nous déjà fait l'expérience de l'obéissance en dialogue au monastère, au noviciat? Qu'est-ce qui va bien ? Où nous heurtons-nous à des difficultés ?
- 2) Fautes et conflit culturel au monastère, comment cela peut-il aller ?
- 3) Que nous dit aujourd'hui le texte de saint Bernard ?

Sur quoi devons-nous porter notre attention dans la formation des vocations tardives?

Dans mon livre, dont j'ai parlé ce matin, je décris onze témoignages de vie. De nombreuses circonstances ont joué un rôle ; beaucoup d'événements et de personnes furent des instruments et des guides. Il est difficile de déterminer quelque chose de commun, qui s'applique pour tous.

Je me suis demandé, si une vocation religieuse à un âge avancé est un deuxième amour, ou un premier amour qui a simplement mis plus de temps à se développer. Les personnes concernées ont répondu diversement à cette question. Dans la plupart des cas, la période de vie précédente semble n'avoir pas été la véritable vocation, même si presque tous affirmaient qu'ils aimaient volontiers accomplir leurs tâches précédentes, y avaient trouvé un sens et avaient eu aussi du succès. Aucun n'a été projeté dans sa nouvelle voie par un échec dans sa vie antérieure, comme le représentent à tort bien des films.

De même, aucune des personnes concernées n'a regretté par la suite le changement de métier et il semble à travers les témoignages que c'est avant tout l'accroissement de satisfaction et de

plénitude intérieure qui fut déterminant. Ce résultat concorde avec celui d'une enquête parmi les prêtres et les religieux que j'avais lue il y a quelques années. Là aussi se dessinait une différence marquante entre les vocations religieuses et en comparaison un groupe qui avait exercé différentes autres activités. Tandis que les personnes du deuxième groupe mentionnaient souvent que, si elles pouvaient recommencer à nouveau, elles choisiraient plutôt un nouveau domaine, le nombre de prêtres et de religieux qui reprendraient le chemin religieux était très élevé.

Comment est-il possible d'expliquer cette différence ? Elle ne peut pas se situer au niveau des facteurs extérieurs car la vie à la stricte suite du Christ demande en général de nombreux renoncements sensibles et des restrictions financières. Comment peut-elle être vécue malgré cela comme plus satisfaisante par les personnes intéressées?

Je suis sûre que l'être humain au plus intérieur de lui-même est très sensible à ce qui est le plus profond en lui. Il ressent comme d'instinct si son chemin convient et s'oriente vers le bon but ou non. Cela ne suit pas obligatoirement une voie parallèle avec le bien-être extérieur. Il est possible, par exemple, que quelqu'un ait tout sur le plan extérieur, même qu'il vive dans le superflu et que malgré cela il ressente au plus intime de lui que le chemin est mauvais. Sur ce sujet je donne deux exemples tirés de la tradition cistercienne :

Dans son livre sur la conversion, saint Bernard de Clairvaux décrit déjà au XII^e siècle de telles expériences : « Celui qui choisit la richesse ne se rassasie pas, celui qui choisit la débauche ne se rassasie pas, celui qui choisit la gloire ne se rassasie pas ; somme toute, celui qui aime le monde ne se rassasie jamais. Je connais, moi, des hommes rassasiés de ce monde et pris de dégoût chaque fois qu'ils l'évoquent. J'en connais rassasiés d'argent, rassasiés d'honneurs, rassasiés des plaisirs et des curiosités de ce monde, non pas rassasiés sans plus, mais jusqu'à la nausée. Il est facile à chacun d'entre nous d'obtenir cette satiété-là par la grâce de Dieu. »⁴

Aelred de Rievaulx (+1167) a vécu lui-même quelque chose de semblable avant sa conversion. Il était sénéchal (économiste) à la cour du roi d'Ecosse, donc dans une position en vue au milieu de la richesse et du luxe et en même temps malheureux intérieurement. Il raconte: « Les gens disaient en me regardant du dehors sans savoir ce qui se passait en moi: 'oh comme tout va bien pour lui, comme tout va bien'. Ils ignoraient, en effet, combien cela allait mal pour moi, là où seulement cela pouvait aller bien. »⁵ Et ce point était précisément cette conscience intime qui donna l'alarme dans une vie aliénée et superficielle.

Ces expériences se répètent également à notre époque, peut-être même à un degré plus élevé, parce que beaucoup de personnes dans les pays occidentaux se sont éloignés de ce qui donne un sens plus profond à leur vie. Il est significatif que l'un des philosophes les plus connus du XX^e siècle, l'existentialiste Jean-Paul Sartre, ait écrit toute une œuvre intitulée « La nausée ».

Naturellement tout cela ne touche que de manière limitée la situation de ceux qui veulent se réorienter au milieu de leur vie par un changement spirituel. Aucune personne, parmi celles avec qui j'ai parlé, n'était engagée sur un mauvais chemin ; au contraire elles avaient vécu comme des millions d'autres chrétiens qui réalisent de cette manière la vocation que Dieu leur a donnée. Qu'est-ce qui leur a donc manqué? Manifestement elles étaient dans les allées et venues de leur vie quotidienne si profondément plongées en elles-mêmes et devenues si sensibles qu'elles ont remarqué ceci: Il y a encore pour moi une autre possibilité cachée et celle-ci correspond encore beaucoup mieux à mon désir d'une vie plus profonde, plus féconde et plus

⁴ Bernard de Clairvaux, La Conversion, XIV, 26 – Sources chrétiennes 457, p. 385-387.

⁵ Aelred de Rievaulx, Le Miroir de la charité I, 28, 79 – Vie monastique 27, p. 91.

remplie, dirigée radicalement vers Dieu. C'est ainsi qu'a grandi en eux peu à peu dans la plupart des cas la « vocation religieuse ».

Dans aucun témoignage, je n'ai eu l'impression que la première vocation, si tant est qu'on puisse parler ainsi, avait été vraiment touchée dans la sensibilité au plus intime du cœur, même si elle répondait à la disposition et à l'inclination personnelle. Du reste il ne devrait pas y avoir là pour ainsi dire d'opposition, puisque la deuxième vocation aussi s'édifie sur les qualités de chacun et que celle-ci les conduit à leur épanouissement, et en outre le plus souvent encore sur d'autres dons que l'on n'ignorait jusque-là. Je crois que les exemples le montrent de manière convaincante.

Dans les témoignages de vocation il y a encore un détail qui revient souvent: la parole adressée par autrui. Je sais que nombre de prêtres et de religieux sont très réservés à ce sujet, non parce qu'ils sentent insatisfaits de leur métier, mais parce qu'ils craignent ainsi peut-être de limiter la liberté de choix des autres. Aucune des personnes que j'ai connues ne s'est sentie comme contrainte par l'avis d'autrui. Si la parole est adressée à quelqu'un au bon moment, cela peut être utile ; sinon, cela ne produit rien sur le moment et ne suscite également aucun trouble. Et pourtant c'est peut-être quelque chose à plus long terme qui se poursuit. Je peux m'imaginer que le souvenir d'une personne digne de confiance, qui avait peut-être des années auparavant signalé la possibilité d'une vocation religieuse, produise alors un effet tonifiant et encourageant, quand on commence soi-même à penser à une telle vocation.

Pour la réflexion

Lors de la consultation des vocations tardives, je voulais toujours savoir ce que chacun, à partir de son expérience personnelle, conseillerait à d'autres personnes dans une situation semblable. Les réponses vont là aussi dans diverses directions. Elles avaient cependant ceci de commun : tous sont d'avis qu'une telle décision est possible et soit même « la » chance de leur vie à ne pas manquer. Ils exhortent cependant à la prudence et à la réflexion car il y a là beaucoup de facteurs à examiner soigneusement. Lesquels ?

- Tout d'abord faire attention à la motivation. Est-ce que le candidat cherche vraiment Dieu, ou veut-il seulement remédier à un manque qu'il constate, consciemment ou non, dans sa vie ? Cette lacune peut revêtir beaucoup d'aspects : isolement, manque d'assurance et de sécurité, absence de perspective d'avenir ou quelque chose de semblable. Tous ces besoins, qui se manifestent souvent d'une manière plus forte au milieu de la vie, sont en soi justifiés, mais ils ne sont pas suffisants pour une vocation spirituelle. En effet, si une personne ne trouve pas son épanouissement fondamental dans la relation à Dieu, les autres soutiens seuls ne pourront pas la retenir. Elle remarquera qu'il y a aussi dans la vie religieuse de la solitude, même si peut-être sous une autre forme qu'auparavant, qu'il y a là aussi à supporter l'insécurité, même si à nouveau sous une forme modifiée, etc. En fin de compte, elle restera elle-même insatisfaite et rejettera la faute sur les autres, parce qu'elles n'ont pas pu satisfaire ses besoins comme il convenait.
- Ne touchez pas à ceux ou celles qui viennent au monastère parce qu'ils ont échoué dans la vie d'une manière ou d'autre : les chômeurs de longue date ont presque toujours aussi une part personnelle à leur destinée. Je ne dis pas cela ici sur le plan moral, mais ils ne sont peut-être pas très solides pour des raisons quelconques, ils ne sont pas capables de travailler avec d'autres, ils n'ont pas de persévérance ou ont d'autres problèmes... Et des personnes qui ont déjà essayé maints projets de vie et qui au bout de quelque temps ont

changé à plusieurs reprises, comment pourraient-elles supporter la stabilité la vie durant dans un cadre aussi étroit ?

- Il est souvent difficile d'évaluer si l'on possède encore les forces nécessaires et la souplesse intérieure, pour s'engager vraiment dans une forme de vie tout à fait différente et pouvoir y trouver la joie. C'est pourquoi je trouve très précieux le conseil, de s'entraîner au changement, si possible, par petites étapes et d'examiner si celui-ci est réalisable.
- La référence à la confiance en Dieu me paraît particulièrement judicieuse. Personne ne peut estimer exactement ce que le changement peut avoir pour conséquence, mais j'ai connu de nombreux cas où Dieu continue aussi à aider celui qui a pris un risque pour lui, quel que soit son chemin. Savoir que l'on a essayé sincèrement un chemin spirituel permettra certainement d'avoir la conscience en paix, même si ce chemin s'est révélé impraticable.

Depuis 40 ans je vis au monastère et j'ai vu dans ma propre communauté nombre de sœurs exemplaires qui étaient entrées seulement sur le tard. Dans l'après-guerre il y avait même tout un groupe de telles sœurs qui ont permis à notre communauté de survivre après l'interdiction des admissions à cause de la guerre. De même, cependant, j'ai accompagné lors de la formation au noviciat nombre de personnes entre deux âges qui n'ont pas pu parvenir à changer de vie. J'avais l'impression que leurs habitudes de vie étaient déjà tellement ancrées qu'elles ne pouvaient pas se couler dans un cadre tout à fait nouveau. Il est intéressant de noter qu'en aucun cas les difficultés se situaient dans les exigences spirituelles de la vie monastique mais plutôt au niveau humain. C'était beau d'être enthousiasmé par la vie dans une communauté fraternelle, mais les défis quotidiens de la vie commune avec des personnes que l'on n'a pas choisies étaient cependant trop grands. D'autres avaient encore des difficultés du fait qu'il ne leur était pas possible d'organiser leur journée comme elles y étaient habituées auparavant, mais devaient se soumettre aux horaires fixes des offices, aux besoins de la communauté et aux nécessités du déroulement du travail. En résumé, je désire formuler quelques questions qu'à mon avis devraient se poser tous ceux qui ont dépassé 35 ans et désirent encore entrer dans un monastère :

1) À côté de mon entrée au monastère ai-je encore une autre alternative dans ma vie que je puisse choisir si le « métier » religieux se révèle une voie impraticable? C'est seulement à cette condition qu'une véritable probation est possible. En effet, s'il n'y a aucune autre possibilité professionnelle en vue, le résultat du noviciat est vite faussé. On se prépare alors à des difficultés, parce qu'un non au cours de ce temps de probation conduirait à des complications insupportables.

2) Suis-je conscient que lors de l'entrée au monastère je dois tout recommencer de nouveau et à partir d'en bas. Cela signifie réellement que quelqu'un qui avait du succès professionnel et peut-être même occupait une place éminente redevient tout d'un coup un apprenti. Cela demande une grande modestie pour garder la patience et la satisfaction lorsqu'on est subitement dépendant d'une assistance et d'une aide même dans les choses de tous les jours !

3) Suis-je assez souple pour changer mes habitudes pour ce qui est de la nourriture, du vêtement et du logement ?

4) Qu'en est-il de mon comportement dans la vie avec d'autres personnes ? Puis-je m'insérer dans une communauté ? Suis-je prêt à accepter des remarques ? Si nécessaire puis-je me débarrasser de pensées favorites et d'habitudes de longue date ?

Je n'oserais pas entrer dans un monastère, si je ne pouvais pas répondre sincèrement à ces questions de façon positive !

Défis pour le monastère

Une entrée au monastère à un âge avancé constitue naturellement un défi non seulement pour la personne concernée, mais aussi pour la communauté monastique. Pour cette raison nombre de monastères déclarent qu'ils ne reçoivent personne au-dessus de 35 ans. C'est aussi leur bon droit.

À partir de mon expérience je voudrai maintenant formuler également quelques questions aux monastères qui veulent donner leur chance à des candidats ou candidates plus âgés.

1) Sommes-nous conscients que des novices âgés doivent être traités d'une autre manière que des élèves à la fin de leur scolarité ?

2) Savons-nous reconnaître et utiliser leur expérience de la vie et leurs dons, sans les mettre trop au centre ?

3) Avons-nous envisagé les difficultés possibles qui peuvent se produire, si le maître des novices est plus jeune que le novice à initier à la vie monastique et avons-nous pris éventuellement des « mesures complémentaires » ? L'une d'elles pourrait être, par exemple, de faire accompagner le novice âgé par une personne qui, de par son âge, lui conviendrait mieux. Tout cela vaut naturellement aussi chez les femmes. J'ai choisi la forme masculine seulement pour la fluidité du langage.

4) Y-a-t-il chez nous des tâches qui donnent au futur membre de l'Ordre la possibilité de mettre en jeu, au moins en partie, ses compétences ? Celui-ci doit naturellement être prêt à accomplir des services ordinaires et à participer aux besognes de la communauté ; cela favorise la satisfaction intérieure quand des talents disponibles deviennent féconds de n'importe quelle façon et c'est en même temps une précieuse contribution pour la communauté.

Un religieux entré sur le tard peut être un très grand cadeau pour une communauté. Sa motivation est généralement très marquée et souvent éprouvée par des obstacles surmontés. Chez de telles personnes il est possible de constater une disponibilité et une application exceptionnelles. De leur vie antérieure beaucoup apportent également largeur de vue et expériences multiples, qu'elles n'auraient pas pu avoir, si elles étaient déjà entrées dans leurs jeunes années !

Il me semble donc bon, au moins à titre d'essai, de convenir d'un temps de probation qui pourrait aider les deux parties pour prendre une décision !

Et si pourtant ça ne va pas ?

Un échec est toujours douloureux, et il est d'autant plus décevant qu'on s'est engagé davantage. C'est pourquoi je peux bien comprendre que quelqu'un qui voulait prendre un « métier » religieux et qui pour diverses raisons n'est pas parvenu au but de son attente soit triste. Pour être vraiment honnête, j'ai même accompagné des personnes qui à la suite d'une telle évolution furent poussées au bord du suicide. Il faut certainement en tout cas un temps de deuil et de réorientation pour retrouver la joie de vivre et un sens satisfaisant de la vie.

Et malgré cela ce n'est pas simplement un échec incompréhensible lorsque quelqu'un aspire à un métier religieux sans pouvoir en fin de compte y parvenir. C'est aussi un éclaircissement qui aide à réorienter la vie. On a appris à mieux se connaître soi-même, ses possibilités et ses limites

et on peut peut-être alors aspirer à quelque chose qui corresponde mieux à sa spécificité personnelle. De fait j'ai connu quelques personnes qui après un essai dans un monastère ou dans un séminaire sacerdotal ont trouvé le chemin de vie qui leur convient véritablement et qui ne se trouvait absolument pas dans la ligne de leur activité professionnelle initiale.

Je peux concevoir que quelques-uns après l'échec de leur projet de vie se demandent ce qu'eux-mêmes ou les autres ont mal fait. C'est d'ailleurs une sage question pour pouvoir mieux éviter à l'avenir nombre d'erreurs. Cependant, je crois qu'il y a très peu de cas de défaillance coupable et donc que les sentiments de culpabilité sont la plupart du temps injustifiés. Au contraire : Une personne qui aspire à un métier religieux, et ce même à un âge avancé, a fait preuve de beaucoup de courage, de détermination et d'amour, et il n'y a pas beaucoup de chrétiens qui se sont donnés autant de peine qu'elle pour suivre le Christ. Je sais aussi que le Christ lui-même sait apprécier une telle démarche, qu'il aime et guide tout particulièrement ces personnes. La promesse de l'Évangile le révèle : « Nul n'aura quitté maisons, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs à cause de moi et à cause de la Bonne Nouvelle recevra le centuple ... et dans le temps à venir, la vie éternelle. » (Mc 10, 29-30). Ici il n'est seulement question que de quitter, ce qu'a accompli la personne concernée souvent au prix de beaucoup de sacrifices personnels, et non d'atteindre un but précis ! Le courage est récompensé, l'amour qui est derrière, mais pas le succès ! Je suis donc persuadée qu'un élan résolu vers Dieu au milieu de la vie certes ne produit peut-être pas toujours le résultat désiré, mais en tout cas porte beaucoup de fruit pour celui qui reste toujours en chemin et se laisse conduire à travers tous les événements par Dieu et attirer à lui !

Cette conviction de la mystique flamande Hadewijch (+ milieu du XIII^e siècle) formule très bien l'essentiel. À propos d'une expérience spirituelle, elle écrit ceci :

« Je connus comment bénédiction ou damnation est impartie à chacun selon qu'il lui sied ; et comment chacun sera placé en son lieu. Pourquoi certains le quittent, s'égarant loin de leur place et la rejoignant un jour dans une noblesse, une beauté supérieure à ce qui fut d'abord, et pourquoi d'autres ne reviennent pas.

Comment certains paraissent errer, qui jamais un instant ne la quittèrent, fermement immobiles et le plus souvent privés de consolation ; et pourquoi certains encore sont demeurés depuis l'enfance à leur place et l'ont occupée dignement et l'ont gardée jusqu'à la fin.

Ainsi dans cette Face, je connus tous les êtres. »⁶

Ah oui, tous les chemins qu'empruntent les personnes sont dans la main de Dieu, sont accompagnés de sa Providence et orientés vers le but. Ce sont souvent des détours et des chemins d'échec apparent qui font grandir la foi et la charité et pour cela mènent plus directement au but que plus d'une autoroute toute droite !

⁶ Hadewijch, Visions, 6^e Vision – Les deux rives, p. 44.

Croître dans l'amour

Introduction

Il y a peu de temps, j'ai parlé avec un professeur de sciences bibliques qui, en même temps, donne des cours d'introduction à la prière contemplative. Elle m'a assuré que c'est très difficile pour les jeunes d'aujourd'hui de s'engager d'une manière conséquente sur le chemin contemplatif, car beaucoup de jeunes font de nos jours des expériences décisives de la foi dans différents événements : Journées Mondiales de la Jeunesse, cercles de louanges, « night fever », soirées de la miséricorde, etc. Partout, on met l'accent sur la dimension émotionnelle. C'est très bien, car c'est très important que les premières expériences de la foi mettent l'accent sur l'émotion. Mais pour beaucoup, cela reste au niveau de l'enthousiasme qui, naturellement, est très égoïste et peu durable. C'est une sorte d'amour qui doit mûrir vers le vrai amour.

De nos jours, une pastorale régulière et qui accompagne un individu est malheureusement devenue rare. Peu de prêtres ont la disponibilité pour des entretiens qui demandent beaucoup de temps. Mais les jeunes ont besoin de beaucoup d'attachement et d'attention. Ce serait un début très important, si on veut s'occuper sérieusement des vocations religieuses.

En réalité, nous devons nous rendre compte que, lors des entrées, la vie spirituelle n'est pas encore assurée, surtout chez les jeunes.

Il est étonnant de constater que la situation présente fût déjà actuelle en d'autres circonstances. La preuve en est un texte de S. Aelred au deuxième livre de son miroir de la charité. Cet entretien me semble superbe, non pas seulement parce qu'il montre des étapes précieuses pour conduire des jeunes de la surface vers la profondeur, vers la fidélité et la persévérance, mais aussi parce que la méthode d'Aelred est excellente et toujours valable.

J'ai imprimé ce texte pour vous. Nous l'étudierons ensemble aujourd'hui.

Questions :

- 1) Lors de la lecture, quels passages vous ont rappelé vos propres expériences pendant le noviciat ?
- 2) Quelles suggestions pour l'accompagnement des jeunes peut-on tirer de ce texte ?
- 3) Jusqu'à quel point la manière de procéder de S. Aelred est-elle exemplaire et valable ?

Texte : *Le miroir de la charité*, livre II, chapitres 17 à 20

Résumé :

Point de départ

Un jeune novice, entré il y a peu à Rielvaux, se plaint chez son maître des novices de sa misère. Donnons la parole à Aelred lui-même :

« Il n'y a pas longtemps, un frère ayant renoncé au monde se présenta à notre monastère. Notre révérendissime abbé le confia à mon humble personne pour lui enseigner les disciplines régulières. Il se mit un jour à me demander avec étonnement pourquoi il se trouvait plus souvent touché de componction quand il vivait encore selon le monde. Il était pris d'un tel élan d'amour divin et jouissait d'une telle suavité d'esprit qu'il n'arrivait pas, disait-t-il, à se maintenir longtemps dans cet état même à en retirer toute la saveur, fut-ce une fois ou l'autre. » 17, 41.

On est frappé de voir que les jeunes de tous les temps ont à surmonter des problèmes similaires lors de leur apprentissage d'une vie spirituelle régulière. Quel accompagnateur spirituel, quel maître des novices ou quelle maîtresse des novices n'a pas fait de telles expériences ? Il est d'autant plus intéressant de voir comment Aelred réagit dans cette situation.

Le premier pas

Aelred ne commence pas à traiter le problème de son novice par une instruction théologique ou psychologique, mais avec une question :

« Je lui demandais alors : Estimes-tu que ta manière de vivre était plus sainte et plus agréable à Dieu ? » 17, 41.

Le maître expérimenté donne ainsi à son disciple la possibilité de se souvenir de ses expériences, de les apercevoir, de les formuler et de les prononcer devant un témoin. Ainsi commence déjà un peu la clarification et l'objectivité, ce qui est important pour l'assimilation intérieure.

Il est aussi surprenant que le maître des novices Aelred s'efforce de ne pas verbaliser seulement la joie religieuse d'avant l'entrée au monastère et la sécheresse intérieure au monastère qui en est un contraste. Il s'efforce aussi de diriger le regard de son interlocuteur vers d'autres expériences qu'il avait fait, mais auxquelles il ne se souvient plus dans la situation actuelle.

Le deuxième pas

Quelle est la suite ? Aelred renonce de nouveau à donner des leçons. Le deuxième pas commence aussi avec une question qui vise un point précis :

« Je te le demande, dans quelle mesure éprouvais-tu ce que dit l'Apôtre : c'est par beaucoup d'épreuves qu'il nous faut entrer dans le Royaume de Dieu ? »... et : « Supportais-tu alors pour le Christ tout ce que tu supportes maintenant ? » 17, 42.

Avez-vous compris quelle est l'intention d'Aelred ? Il est clair qu'il vise le contraste que le jeune novice éprouvait certes avant son entrée par rapport à des sentiments heureux, alors qu'à cette époque il n'aurait pas encore été prêt pour l'imitation du Christ. Cela devient clair dans les réponses du novice que je ne cite pas pour rester bref.

Après le constat de ces faits, le maître des novices dirige l'attention de son interlocuteur vers l'explication. Il sait que c'est décisif pour un jeune homme de ne pas seulement connaître ses expériences, mais aussi de les expliquer et de les situer dans un plus grand horizon de sens. Les expériences reçoivent ainsi une signification qui dépasse de loin les expériences momentanées

et qui laissent apparaître beaucoup de choses vécues dans une autre lumière. Quelle est la réaction dans notre cas ?

« Suppose que deux personnes soient à ton service : l'une ne se contente pas à d'obéir à tes ordres avec la plus parfaite soumission mais endure pour toi aussi beaucoup de choses pénibles ; l'autre enfreint quotidiennement tes ordres et ne consent jamais à assumer pour toi la moindre contrariété. Suppose également que toutes deux disent : « J'aime mon maître » ; laquelle des deux vas-tu croire ? » 17, 45.

Il est intéressant qu'Aelred n'explique de nouveau pas les expériences dont on parle avec des phrases théologiques ou des citations de la bible, mais qu'il s'adresse de nouveau aux sentiments humains.

Le troisième pas

On voit que le jeune novice éprouve des difficultés à accepter l'explication proposée. L'impression des sentiments de bonheur d'autrefois et le dégoût actuel se sont trop imprégnés dans sa mémoire. Il réagit comme les hommes de tous les temps : la propre mémoire possède une force de conviction beaucoup plus grande que les réflexions théoriques.

Comment Aelred réagit-t-il face à cette difficulté ?

Pour lui le moment est maintenant venu d'utiliser la raison et de formuler la question à la manière dont l'Écriture sainte peut contribuer à éclairer la question. Malgré l'importance de l'expérience, elle ne doit jamais être le seul argument, car l'expérience peut aussi être trompeuse.

« Mais celui qui va à l'encontre de l'Écriture n'est pas catholique ; celui qui va à l'encontre des évidences de la raison n'est pas ami de la paix ; par contre, dans l'appréciation qu'on a porté sur soi, n'est-on pas facilement la proie des illusions ? Enfin, l'expérience est trompeuse et, comme il est écrit : *il ne faut pas se fier à tout esprit (I Jn 4,1) et Satan se transforme parfois en ange de lumière (II Cor 11, 14)*. 17, 47.

Le quatrième pas

Le novice est opiniâtre. Quelque chose dans son opinion commence en effet à bouger, mais il n'arrive pas encore à voir autrement son expérience originelle.

« Oui, j'ai peut-être aimé Dieu davantage jadis. Mais maintenant, du fait que j'obéis davantage à sa volonté, que je m'applique davantage à l'accomplissement de ses préceptes et que je me mortifie davantage pour son nom, mon âme a plus d'assurance, ma conscience est plus joyeuse et mon esprit, bien conscient de si nombreuses choses pénibles (qu'il faut supporter) est plus disposé à subir la mort dans l'espoir des récompenses. » 17, 48.

C'est maintenant qu'Aelred se montre comme maître spirituel et théologien : avec une multitude de citations de l'Écriture sainte et de la tradition des Pères il veut prouver que le novice prétend

ici quelque chose qui, en soi, est contradictoire. Car un plus grand amour est toujours lié à une obéissance plus complète envers Dieu et ses commandements.

Le cinquième pas

L'enseignement reçu montre maintenant son effet : le novice est maintenant assez ouvert pour comprendre et accepter le poids des citations de l'Écriture. Mais il n'arrive pas encore à unir ce savoir raisonnable avec son expérience. Et que fait Aelred ?

Il retourne au niveau des expériences, probablement parce qu'il sait, qu'au fond, on ne peut corriger des expériences que par d'autres expériences et ainsi leur donner leur juste place : « Mais alors », demande le novice, « faut-il croire que le très doux élan sensible n'a servi de rien, et doit-on penser que ces larmes étaient illusoires ? »

« Pas du tout », réponds-je. Leur fruit est bien plutôt de grande valeur, à condition de bien comprendre. Sache d'abord que l'amour de Dieu ne doit jamais être mesuré d'après quelque élan momentané, qui passe pour ainsi dire avec l'heure ; cela se perçoit clairement à partir de divers exemples. Dans les tragédies ou les poèmes épiques, un héros est parfois fictivement injurié ou maltraité alors qu'on a mis en valeur son aimable beauté, son admirable courage et la finesse de ses sentiments. Si quelqu'un, entendant cela chanté ou voyant déclamé, en est ému jusqu'aux larmes, n'est-il pas absurde de s'appuyer sur cette compassion creuse pour en tirer des conclusions sur la qualité de son amour au point de prétendre qu'il aime je ne sais quel personnage légendaire, alors que si les choses se passaient réellement sous ses yeux, il ne supporterait pas de déboursier un sou pour le libérer d'embaras ? Ce serait une sottise du même genre, ou bien une chose beaucoup plus insensée, de porter un jugement sur la dilection d'un homme vivant dans la débauche ou la tiédeur qui, sous l'action secrète de Dieu, aurait éprouvé quelques élans de componction, tout en retournant par la suite à ses vanités, à ses plaisirs et à ses bassesses d'autrefois. A cause de ces larmes stériles et de ces élans momentanés, faudra-t-il croire qu'il aime Dieu plus que celui qui se voue à son service au point d'avoir en horreur ce qu'il sait être contraire à sa volonté, et d'embrasser avec ferveur pour son nom tout ce qu'on lui impose de pénible ? » 17, 50.

Enfin son ardeur à convaincre a atteint son but : le novice se souvient lui-même d'expériences pareilles qui lui montrent les limites de son expérience de l'amour de Dieu :

« A ces mots, couvert de honte, la tête baissée, les yeux fixés à terre, il avoua : Comme c'est vrai, oui, bien vrai ! Car je me souviens avoir été moi-même parfois bouleversé jusqu'aux larmes en entendant les récits légendaires qui mettaient en scène je ne sais quel Arthur. Aussi n'ai-je pas peu honte de ma vanité ! Si d'aventure je parviens à m'arracher une larme en entendant une lecture pieuse parlant du Seigneur, ou un chant, ou un sermon, je me félicite aussitôt de ma sainteté comme s'il m'arrivait quelque chose de grand, un miracle inouï. C'est vraiment la marque d'un esprit fort vaniteux d'être agité de vaine gloire à cause de ces élans sensibles – quand bien même ils ont trait à la piété – alors qu'il est courant d'en être touché dans les récits légendaires et trompeurs. Mais puisque tu viens me dire qu'un fruit non négligeable était produit par ses élans sensibles, je te prie de poursuivre ce que tu as commencé. » 17, 51.

Le sixième pas

Est-ce que maintenant tout est gagné ?

Pour Aelred, il manque encore un pas décisif. Il voudrait apprendre à son interlocuteur non seulement à bien interpréter son expérience, mais lui donner aussi des suggestions pour les poser dans une plus grande connexion de sens. Il sait mieux que d'autres à partir de sa propre vie que tous les pas d'un chemin spirituel conduisent au-delà de soi-même afin qu'ils aient, au-dessus de leur signification momentanée, une place plus profonde dans le plan de salut de Dieu et on ne peut leur rendre justice, que si on les voit dans la lumière de l'histoire du salut :

« Donc, comme nous le disions, il ne faut pas évaluer l'amour envers Dieu en se fondant sur ses élans momentanés qui ne dépendent nullement de notre volonté – aucun spirituel n'ignore cela – mais en se fondant plutôt sur les dispositions durables de cette volonté. Unir, en effet, sa volonté à la volonté de Dieu de sorte que la volonté humaine consent à tout ce que la volonté divine prescrit, et qu'il n'y ait pour elle aucune autre raison de vouloir ceci ou cela sinon de savoir que Dieu le veut : voilà, à coup sûr, ce que c'est qu'aimer Dieu. ... » 18, 53.

« Cet amour a aussi son commencement, son progrès et sa perfection. Traiter de toutes ces questions de façon plus détaillée, nous n'en avons ni le temps ni peut-être la capacité. Quoi qu'il en soit, ressentir ces élans sensibles, ce n'est pas – comme tu penses – aimer Dieu, mais c'est seulement pressentir, par un suave effleurement, qu'une goutte de sa douceur, offerte ou plutôt infusée dans l'âme, est comme présente dans le palais intérieur. Car autre chose est de peiner de toutes ses forces pour acquérir cette douceur de miel dont on est avide, autre chose, quand elle imprègne les lèvres de celui qui ne la cherche ni ne l'aime, de ne pouvoir éviter la sensation de cette douceur. Dans le premier cas, on ne goûte pas mais on aime ; dans le second cas, on n'aime pas et pourtant on goûte ... » 18, 56.

« Cependant, cette expérience de douceur est, pour les négligents, un puissant stimulant aux œuvres bonnes ; pour ceux qui se fatiguent en celles-ci, un réconfort nécessaire ; pour ceux qui ont atteint le sommet de la perfection, une suave et sûre réfection. Étonnement miséricordieux, il opère notre salut de façon étonnante et ineffable, Celui qui est à la fois la Sagesse qui éclaire, la Justice qui effraye et la délicieuse Douceur qui attire. Si tu voulais donner l'envie du miel à quelqu'un qui ne le connaît pas et que tu vois prendre plaisir à des choses moins savoureuses, ce n'est pas par un discours ni par quelque éloge que tu allumerais en lui ce désir mais, prenant une petite goutte de ce nectar, tu la lui verserais en bouche. Y ayant goûté, il brûlerait d'une telle envie d'en avoir que, pour l'obtenir, il ne redouterait pas d'affronter d'énormes labeurs. Mais chaque fois que tu le verrais s'épuiser à la peine et déchoir de son ardeur première, tu humecterai ses lèvres d'une nouvelle goutte de cette douceur. C'est ce que fait la clémence de notre très bon Sauveur à l'égard de ceux qui sont plongés dans les séductions de la chair au point que ni la lumière de la raison ni la crainte du jugement futur ne parviennent à les détourner du charme trompeur du plaisir sensuel. Il les attire au salut par un certain goût de douceur intérieure jusqu'à ce que, peu à peu gagnés par l'attrait du plaisir qu'ils y trouvent – selon ce mot du poète : chacun subit l'attrait de son propre plaisir (Virgile), il leur présente le joug de son service. 19, 57. » Pour l'ancienne vie du novice, cela signifie concrètement :

« Mais celui qui se met au service de Dieu entend l'Écriture lui dire : *Tiens-toi ferme et prépare ton âme à l'épreuve (Sir 2, 1)*. Il est dès lors nécessaire, chaque fois que le poids

de l'épreuve l'accable, qu'une certaine saveur spirituelle s'écoule en celui qui chancelle déjà et est presque au désespoir. Revigoré par ce rafraîchissement, il reprend sa lutte contre les vices avec une ardeur accrue, il les supporte avec une plus grande force d'âme, il les domine ou les évite plus facilement.

Observe-toi toi-même avec plus d'attention. Lorsqu'après avoir fait l'expérience de ces doux élans sensibles, tu retournais aux plaisirs et aux futilités, n'étais-tu pas rempli de confusion quand tu rentrais en toi-même ? Ne t'enflammais-tu pas, pour ainsi dire, d'une haine salutaire contre toi-même ? C'est à partir de là que tu as eu en vue d'entreprendre une vie plus austère et de t'en faire une nécessité afin de ne plus avoir la possibilité de retourner à de tels dérèglements, quand bien même ta volonté y consentirait encore. »

Le novice : « C'est tout à fait exact. » 19, 58.

« Tu vois donc combien ta conversion pleine de ferveur ainsi que la rigueur de ta vie actuelle sont comme le fruit de ces larmes. C'est pour cela qu'elles t'ont été accordées, c'est cela qu'elles opéraient peu à peu en toi, ou plutôt Dieu opérerait par elles. Quoi d'étonnant qu'elles aient cessé puisqu'elles ont, pour ainsi dire, achevé leur tâche ? Il te faut à présent supporter pour le Christ bien des labeurs, exercer la vertu de patience, mâter l'insolence de la chair par des veilles et des jeûnes fréquents, surmonter les adversités, détourner ton esprit de tous les soucis de cette terre et par-dessus tout, mortifier ta volonté propre par la vertu d'obéissance. Mais chaque fois qu'en tout cela ton esprit est par trop épuisé, il faut, en priant avec un zèle insistant, recourir aux seins maternels de Jésus d'où tu recevras en abondance le lait d'un merveilleux réconfort. Tu diras alors avec l'Apôtre : *Béni soit Dieu qui nous réconforte dans toutes nos épreuves (II Cor 1, 3)*, et : *De même qu'abondent en nous les souffrances du Christ, de même, par le Christ, abonde aussi notre réconfort (II Cor 1, 5)*. C'est ainsi que le pieux élan sensible qui avait d'abord secoué l'endormi pour l'empêcher de périr, réconfortera celui qui est à la peine afin qu'il ne défaille pas, jusqu'à ce que, après d'innombrables victoires, tu sois enfin devenu comme un soldat émérite et que tu te reposes dans la suavité des vertus, une fois que se seraient complètement apaisées les adversités en lesquelles tu t'épuises à présent comme un novice. Admis toi aussi, par la grâce de la divine bonté, au genre le plus élevé de réconfort – qui est comme la récompense des justes – tu diras avec le Prophète : *Comme elle est grande, Seigneur, l'abondance de la douceur que tu as cachée pour ceux qui te craignent (Ps 30, 20)* » 19, 59.

Il est de nouveau étonnant de constater comment Aelred relie toujours les expériences du début de l'entretien et comment, avec elles, il déduit même des nouvelles idées pour mieux connaître les expériences passées, mieux les refléter et de les comprendre dans une vue plus vaste.

Maintenant Aelred a gagné la bataille !

Le novice commence à pleurer et confesse :

« Je suis d'accord, oui, entièrement d'accord avec ce que tu dis parce que non seulement j'entrevois que cela est conforme à l'enseignement de la raison, mais je le perçois en moi-même plus clairement que la lumière. Car j'ai effectivement fait l'expérience du premier genre de visite, ainsi que tu l'affirmes ; la deuxième, ce que tu viens de m'apprendre me fait pressentir qu'elle commence déjà à agir en moi ; quant à la visite sublime et ineffable, j'ai confiance de l'obtenir un jour. » 19, 60.

Dans ce résumé du novice, chaque mot a de l'importance. J'y reviendrai encore une fois dans la conclusion.

Le septième pas

En principe, l'entretien pourrait s'achever maintenant.

Mais il est significatif pour Aelred qu'il y ait encore un appendice, un appendice typiquement cistercien. L'auteur se défend de permettre seulement au commencement de la vie spirituelle une piété sentimentale. Maintenant, après avoir montré avec toute sa force que l'essence de l'amour de Dieu ne consiste pas dans les sentiments, mais dans une fidélité courageuse de la volonté, il peut de nouveau revenir aux sentiments, sans tomber dans le soupçon de propager une sentimentalité douceuse.

« Certes, l'effusion des larmes est un sacrifice très agréable à Dieu et qu'il accueille volontiers, c'est un holocauste qui suffit à racheter toutes les fautes commises, mais uniquement pour ceux qui les avouent et s'en repentent, pour ceux qui n'y retournent pas une fois repentis, pour ceux qui se réfugient dans les miséricordieuses entrailles de Jésus en esprit d'humilité et la contrition dans l'âme, pour ceux qui s'appliquent, selon leurs possibilités, à produire de dignes fruits de pénitence. C'est pourquoi il te faut – toi et quiconque se soucie de son salut – faire en sorte que la mortification de la chair, l'application aux veilles et aux travaux, la grossièreté du vêtement, l'âpreté de la nourriture, le poids du silence, tout ce qui constitue comme un très agréable holocauste de tous les membres de l'homme intérieur et extérieur soit, pour ainsi dire, fertilisé par l'abondance des larmes et la suavité des élans de dévotion sensible afin que, le feu de la charité étant apporté sur l'autel du cœur, il exhale un parfum suave et qu'ainsi, comme dit le Prophète, *ton holocauste soit savoureux (Ps 19, 4)*. Mais tu ne peux l'un et l'autre, mieux vaut vivre sans larmes dans la pauvreté apostolique et la pureté évangélique que de transgresser quotidiennement les divins commandements au milieu de larmes quotidiennes. Car même s'ils ressuscitent les morts, chassent les démons, rendent la vue aux aveugles, les artisans d'iniquité, quels qu'ils soient, n'entendront pas moins le Seigneur leur dire : *Allez-vous en loin de moi (Mt 7, 22)*. » 20, 63.

La rencontre avec Dieu ne trouve, selon Aelred, son accomplissement que si elle est entièrement humaine et totale. Toutes les forces du corps, de l'esprit et du cœur, y doivent participer. C'était justement le point critique lors du premier pas, la piété sentimentale. Elle n'était pas encore entièrement humaine parce que l'amour manquait encore de profondeur ; l'esprit, la raison et la volonté n'étaient pas encore marqués de Dieu et pénétrés de l'Esprit Saint. Ainsi c'était un progrès décisif d'arriver à une piété marquée par la raison et motivée par la volonté. Et même cette piété n'est pas encore la station terminale, car en elle, le cœur et le sentiment n'ont pas encore assez de place. Le but est seulement atteint, selon Aelred, quand toutes les forces sont unies avec Dieu et quand l'homme peut réellement offrir à Dieu le sacrifice de sa vie. Ce sera le cas de tous les sauvés dans l'éternité. Ici, sur terre, c'est un don de la grâce de Dieu que l'on ne peut pas obtenir de force, mais pour lequel on peut bien se préparer.

Conclusion

Dans ce dialogue entre le maître des novices Aelred et le novice, Aelred n'a pas seulement montré d'une manière magistrale comment résoudre le problème de son jeune protégé, mais il

a aussi choisi une manière de procéder qui offre jusqu'aujourd'hui à chaque directeur spirituel et pédagogue des impulsions précieuses :

- . Aelred ne résout pas lui-même le problème, mais il fait chemin commun avec le novice pour le faire avancer pas à pas.
- . Son point de départ n'est pas une doctrine théologique ou une parole de l'Écriture Sainte, mais l'expérience.
- . L'agir pédagogique a comme but d'aider par des questions, afin que l'homme concerné regarde cette expérience, qu'il la contemple, la formule et la mette en relation avec d'autres expériences et ainsi l'élargisse et finalement l'interprète. Comme aide d'interprétation, on ne peut pas renoncer aux réflexions raisonnables et aux paroles de l'Écriture, mais elles doivent toujours être reliées par des exemples de la vie ordinaire qui sont compréhensibles et à la vie pratique concrète. Sinon il y a le danger d'un savoir théorique, séparé de la vie quotidienne, et qui ainsi ne peut pas porter du fruit. Cela est exprimé par la dernière parole, déjà citée, du novice : « Non seulement j'entrevois que cela est conforme à l'enseignement de la raison, mais je le perçois en moi-même plus clairement que la lumière (19, 60). »
- . Aelred vise comme but que les expériences de la vie ne doivent pas seulement être interprétées comme il faut, mais qu'elles doivent être rangées dans une interprétation plus profonde de l'histoire du salut. Ce n'est que de cette manière qu'on leur rend justice, et ce n'est que de cette manière qu'elles aident à progresser, ce dont témoigne encore le novice quand il dit : «Le deuxième (genre de visite...) me fait déjà pressentir qu'elle commence déjà à agir en moi, quant à la visite sublime et ineffable, j'ai confiance de l'obtenir un jour (19, 60). »
- . Le dernier but du chemin spirituel n'est pas pour Aelred une perfection abstraite, mais une expérience de Dieu profonde, vaste est complète, une rencontre avec Dieu, par laquelle l'homme mûrit déjà sur terre vers le dernier accomplissement. . Ainsi, on pourrait oser la synthèse suivante : en partant de l'expérience, Aelred conduit, par une analyse et une mise en valeur de cette expérience, à une nouvelle expérience qui est modifiée et plus profonde.

Nous pouvons maintenant nous demander : cette pédagogie de l'expérience que nous rencontrons chez Aelred, est-elle typique de la spiritualité cistercienne ou seulement un trait de caractère de cet auteur ? Il ne m'est pas possible de donner une réponse étendue à cette question. Quelqu'un pourrait essayer d'y répondre dans un travail de diplôme ou une dissertation.

Points de départ pédagogiques chez S. Bernard

J'aimerais seulement jeter un petit regard du côté de Bernard. Est-ce que sa doctrine spirituelle possède une orientation similaire ou bien contient-elle d'autres centres de gravité ? Tout d'abord on est frappé par le fait que Bernard parte souvent dans ses écrits de l'expérience : « Aujourd'hui nous lisons dans le livre de l'expérience (3.cant. I, 1) », ou : « Vous faite vous-mêmes sans cesse l'expérience (1 Cant. V, 9). » Il ne donne pas non plus à ses auditeurs à manger des affirmations théologiques ou citations pieuses de l'Écriture, même si elles s'avèrent nécessaires comme arrière-plan de sa doctrine et apparaissent ainsi souvent entre les lignes comme allusions. Comme pour Aelred, il est aussi essentiel pour Bernard de venir chercher ses

auditeurs dans leur vie concrète, de les conduire à la rencontre de la parole de Dieu et de les renvoyer ensuite avec des perspectives nouvelles dans la vie quotidienne, ouvertes à une communion approfondie avec Dieu.

D'un côté, cela se montre déjà dans son exégèse qui est celle des Pères de l'Église qui connaissent, outre le sens littéral et symbolique, également l'interprétation morale qui est en relation avec la vie pratique. Bernard l'utilise et la reçoit, au moins dans le domaine monastique, comme tous ses contemporains.

De l'autre côté, cette option de Bernard pour l'expérience spirituelle concrète se montre dans ses écrits par d'innombrables détails. Je veux montrer comme exemple son grand-œuvre de vieillesse, le traité du « De consideratione » qui m'est spécialement familier.

La pédagogie de l'expérience dans l'œuvre de Bernard « sur la réflexion » (*De consideratione*)

Par une construction magistrale, il conduit le lecteur à travers différentes étapes dans tous les domaines qu'il faut méditer : en commençant par soi-même, il doit se tourner vers le domaine en-dessous de lui, autour de lui et finalement au-dessus de lui. On est frappé que Bernard commence par sa propre personne, sa propre vie et son propre quotidien, et non en contemplant Dieu ou les choses éternelles, ce que l'on aurait bien imaginé chez un homme aussi religieux que lui ! Et le sujet dans la « consideratio » – « réflexion » – n'est pas un jeu intellectuel dépouillé, mais une prise en compte globale de la réalité, pour ainsi dire : avec tous les sens, pareillement à la façon dont on l'exerce dans la spiritualité ignacienne comme attention amoureuse. Elle contient, dans une pénétration réciproque, perception, formation, explication et orientation des valeurs objectives, et a finalement comme but de changer, d'approfondir et d'améliorer la propre vie et la propre expérience. Même l'ultime et suprême « consideratio », la rencontre avec Dieu, est malgré les pensées profondes et sophistiquées que nous rencontrons ici, finalement dirigée vers la vie pratique et l'expérience. La plus haute et dernière forme de la rencontre avec Dieu se trouve chez Bernard, non dans la réflexion et spéculation (le domaine de la pensée) et pas non plus dans la conclusion logique (le domaine de la raison) ni même dans le domaine de la foi. Toutes ces occupations doivent être dirigées vers un style de vie entièrement chrétien, car seulement ici, Dieu est touché ou mieux, seulement ici, l'homme peut être pris et pénétré de Dieu (Cons. V ; XVI, 30. Cette orientation vers l'expérience de la foi se montre concrètement chez Bernard dans une attitude d'amour saint et de vénération sainte avec laquelle l'homme peut embrasser et presser Dieu à la manière de l'épouse du Cantique des cantiques : « Je l'ai saisi et ne le lâcherais point (3, 4). » Au même but sert aussi le dernier appel final pour le lecteur, de préférer la prière au lieu d'écrire ou de lire des traités : « Que ce soit la fin du livre, mais non pas la fin de la quête ! (V ; XIV. 30). »

L'homme qui se confie à la direction spirituelle de Bernard doit toujours être pris dans sa situation concrète et conduit vers la communion la plus profonde possible avec Dieu par le soin de la réflexion sur ses expériences de de la vie et de la foi.

Gertrude comme guide vers la contemplation

Introduction

Lors de la présentation, vous avez reçu un premier aperçu sur la vie de sainte Gertrude la Grande. Elle est la seule femme qui a reçu de la postérité le prédicat « la Grande ». Nous pouvons nous réjouir qu'elle appartienne à notre tradition monastique.

Je suis sûre qu'elle peut nous apporter beaucoup en notre temps. Ce n'est pas un hasard qu'il y ait à présent une procédure engagée par les ordres bénédictins – OSB, OCist et OCSO – dans le but d'obtenir que Gertrude d'Helfta soit élevée au titre de "Docteur de l'Eglise". Des centaines de signatures témoignent du fait que beaucoup de personnes sont convaincues de son importance pour promouvoir l'avancement de la vie intérieure.

Il y a aujourd'hui, dans notre société, un ardent désir d'expérience religieuse, un besoin de mystique. Surtout, les vocations qui entrent après un certain âge dans nos monastères sont souvent poussées par ce désir d'expériences religieuses. C'est un grand potentiel que l'on devrait utiliser. Il va de soi que, à ce désir de mystique, sont liées beaucoup de fausses représentations, par exemple celle qui voudrait que les expériences mystiques se laissent produire sur commande, ou qu'elles soient atteignables à l'aide de quelques exercices spéciaux comme le Yoga ou le Zen. Il est clair que cela n'est pas vrai. La mystique authentique est toujours un don de Dieu, mais un don qui exige en général notre préparation et notre collaboration. Mais celles-ci ne concernent pas seulement une partie de notre vie, mais l'exigent entièrement, car Dieu ne veut pas posséder une part de nous, mais toute notre existence. Il ne fait pas cela pour nous exploiter, mais pour nous rendre capables de recevoir le très grand don qu'il est lui-même.

Il est intéressant de constater que beaucoup de personnes, y compris dans nos monastères, ne cherchent pas la vie spirituelle et mystique d'abord au monastère, mais plutôt en dehors de celui-ci. Une fois, j'ai eu un entretien bizarre avec une sœur en difficulté. Elle se demandait s'il fallait rester au monastère, vu que la plupart des maîtres de la contemplation dans les cours d'aujourd'hui sont des laïcs. C'est pourquoi, estimait-elle, la vie au monastère n'était pas spécialement un lieu favorable à la rencontre avec Dieu. Voilà son opinion.

Il est vrai que beaucoup de nos contemporains ne cherchent pas l'introduction à la prière contemplative chez des maîtres monastiques. Très connu dans le monde allemand est le jésuite Franz Jalic, de même le bénédictin Willigis Jäger, qui essayent d'unir les traditions d'orient et d'occident, ce qui est problématique. Pas mal de personnes s'enthousiasment aussi pour la mystique du Carmel et se laissent conseiller par Thérèse d'Avila. Mais le fait que nous ayons dans la tradition bénédictine et cistercienne des trésors qu'il vaut la peine de découvrir, est peu connu, même parmi les moines et moniales.

J'aimerais seulement brièvement donner quelques conclusions sur ce qui m'a été donné à travers l'étude et la traduction de sainte Gertrude d'Helfta, sur les impulsions précieuses et spirituelles pour parvenir à la rencontre avec Dieu.

Pour cela, j'aimerais avant tout fonder deux points essentiels sur lesquels il faudrait, selon mon opinion, spécialement mettre l'accent lors de l'apprentissage monastique.

Premièrement : la découverte de son propre intérieur

Cette découverte concerne la première et fondamentale expérience de Gertrude après sa rencontre avec le Christ. Ce fut le chemin sur lequel il la conduisit pour l'unir de plus en plus avec lui. Cela est exprimé avant tout dans les textes suivants :

Je vous salue, Sauveur et Lumière de mon âme [1]. Grâce vous soient rendues par tout ce que renferment l'étendue du ciel, l'orbe de la terre [2] et la profondeur de la mer, pour cette grâce exceptionnelle par laquelle vous avez introduit mon âme à la connaissance et à la contemplation du fond intime de mon cœur dont, jusqu'alors, je n'avais pas plus souci – si j'ose dire – que du fond de mes pieds (Héraut II, 2, 1).

Telles étaient mes dispositions de porter mes efforts dans ce sens, en la Fête de l'Annonciation de Notre-Dame – jour de vos noces avec la nature humaine dans le sein de la Vierge – lorsque vous, qui avant même d'être invoqué [3] dites : « Me voici », anticipant sur ce jour, m'avez prévenue, toute indigne, de bénédictions de douceur, dès la vigile de la fête, au chapitre, qui à cause du dimanche se tenait après Matines. De quelle manière, dans la profondeur de votre bonté et de votre douceur, vous m'avez alors visitée, ô Lumière surgie du Ciel [4], aucune parole venant de moi n'est capable de le dire. Mais donnez-moi, Dispensateur de tout don [5], d'offrir en gratitude sur l'autel de mon cœur un sacrifice de joie, qui nous obtienne, selon mon ardent désir, à moi et à tous ceux qui sont vôtres, de connaître cette union qui est douceur, cette douceur qui est union, grâce qui m'était avant cette heure demeurée complètement inconnue. Me remémorant ce qu'a été ma conduite, tant auparavant que depuis, je confesse en toute vérité que ce fut une grâce accordée gratuitement et contre tout mérite (Héraut II, 2, 2).

Je crois que, dans beaucoup de monastères, on ne prête pas assez attention à la découverte de son propre intérieur lors de l'introduction à la prière contemplative et la *lectio divina*. Il est pourtant possible d'aider de cette manière les novices avec quelques exercices simples pour se concentrer et, de l'autre côté, pour les introduire dans la totalité intérieure. Cette plongée dans son propre intérieur prépare aussi des grâces mystiques, si le Seigneur daigne les donner – au commencement comme encouragement ou, souvent beaucoup plus tard, comme premiers fruits de l'expérience spirituelle. En tout cas, il n'y a là rien de dangereux, et les cours « retraites dans le quotidien » qui sont offerts dans notre diocèse depuis plus de vingt ans, par exemple, intègrent sans hésitation les exercices de concentration.

Autant que je sache, la *lectio divina* se tient en un même lieu dans la plupart des monastères de la Stricte Observance. J'aimerais poser la question suivante : ce cadre, qui se prête plutôt à l'étude qu'à la méditation silencieuse, est-il propice à ces exercices... ? Peut-être y a-t-il d'autres espaces dans la journée qui offrent un meilleur cadre ?

Gertrude accentue l'importance du recueillement et de la plongée intérieure nécessaire à toute la vie dans un texte du troisième livre (Héraut III, 30, 36) :

Cherchant un jour à comprendre dans quel dessein il se faisait que d'aucuns reçoivent à l'Office une abondante nourriture spirituelle alors que d'autres demeurent dans l'aridité, elle reçut de Dieu cette lumière : « Le cœur a été créé par Dieu pour contenir la joie spirituelle comme un vase contient de l'eau. Mais si, dans ce vase, d'imperceptibles trous laissent échapper l'eau, à la fin, il peut totalement la perdre et être complètement à sec. Il en est de même de la joie spirituelle renfermée dans le cœur humain, si elle s'écoule par les sens corporels, la vue, l'ouïe et les autres sens laissés libres d'agir à leur gré, elle finit par se perdre et le cœur reste vide de toute joie en Dieu. Chacun peut en faire l'expérience. Si l'envie lui vient d'un regard ou d'une parole inutile ou de peu de profit et qu'il y cède sur-le-champ, la joie spirituelle tenue pour rien s'écoule comme l'eau. Au contraire, s'il s'efforce de se contenir pour l'amour de Dieu, elle croît en son cœur au point qu'à peine peut-t-il en supporter l'excès. Ainsi, quand l'homme a appris à se dominer en semblables occasions, la joie divine lui devient familière et plus grand aura été l'effort de sa discipline, plus savoureuses seront les délices qu'il découvrira en Dieu.

Cette grâce fut donnée et offerte par Dieu avec beaucoup de patience. C'était un pur don, mais qui devait être accepté et toujours de nouveau exercé. Gertrude aussi a connu les hauts et les bas du quotidien et même des phases de distraction et de manque de fidélité. Elle en parle ainsi :

En effet, malgré les distractions de ma pensée et tant de plaisirs inconsistants, lorsque, après des heures, ou, hélas ! des jours, et même, je le crains, ô malheur ! des semaines, je revenais en mon cœur, je vous ai toujours trouvé en lui, de sorte qu'il ne me serait jamais possible de lui prétexter que vous vous fussiez retiré de moi, fut-ce l'espace d'un clin d'œil depuis le premier soir jusqu'au moment présent, qui voit revenir la neuvième année – sauf, une fois, une période de onze jours, avant la fête de saint Jean-Baptiste. Cela m'arriva, me semble-t-il, à cause d'une certaine conversation mondaine, un jeudi, et dura jusqu'à l'autre lundi, qui se trouvait être la vigile de saint Jean Baptiste [6] au cours de la messe *Ne timeas, Zacharia* [7]. Votre douce humilité et la bonté admirable de votre admirable amour virent que j'étais à ce point insensée de ne prêter nulle attention à la perte d'un tel trésor, car je ne me souviens pas de m'en être affligée ni d'avoir eu le moindre désir de le retrouver ; de sorte que je me demande maintenant quelle folie s'était emparée de mon esprit, à moins que vous n'ayez voulu peut-être me faire expérimenter personnellement ce que dit saint Bernard [8] : « Vous nous poursuivez jusque dans notre fuite : si nous vous tournons le dos, vous revenez en face. A votre appel nous opposons le dédain, mais aucun affront, aucun mépris ne peut vous retenir de vous employer sans cesse inlassablement à nous attirer vers cette joie que nul œil n'a vue, nulle oreille entendue, et que le cœur de l'homme n'a pu concevoir [9] » La première rencontre m'avait trouvée sans mérite, mais – comme la récurrence est pire que la chute – cette fois, c'est malgré mon extrême démerite [10] que vous avez daigné me rendre la grâce [11] de votre présence salutaire, qui persiste jusqu'à cette heure. Que cela même soit l'objet de cette louange de gratitude, qui procède avec

suavité de l'Amour incréé et qui, inaccessible à l'intelligence créée, reflue en vous-même (Héraut I, 2, 3).

Il y a naturellement des frères et des sœurs qui trouvent eux-mêmes leur propre profondeur, grâce à la direction divine et des exercices pratiqués pendant des années, mais on ne peut pas supposer cela d'une façon générale. C'est très intéressant de noter que, même Sainte Thérèse d'Avila raconte qu'elle avait déjà exercé le recueillement intérieur et l'immersion en Dieu grâce à certains maîtres spirituels, dont elle avait lu les œuvres, avant que Dieu l'appela à la vie mystique. Elle était reconnaissante pour cette aide, mais elle soulignait que de tels exercices ne peuvent jamais remplacer la rencontre personnelle avec le Christ. Mais ils peuvent très bien préparer à cela.

C'est pourquoi, je voudrais offrir un *Workshop* sur ce sujet cet après-midi. Celui qui désire approfondir sa vie spirituelle peut recevoir des suggestions sur ce point afin de montrer un peu aux autres comment avancer sur le chemin vers la profondeur ; qui ne désire pas cela, peut s'occuper à autre chose.

Voyons maintenant le deuxième point capital.

Deuxièmement : le cadre spirituel que nous offre la vie au monastère

Les différents éléments de l'horaire monastique sont accordés entre eux pour faciliter la rencontre avec Dieu et pour préparer l'union avec lui. C'était aussi l'expérience de Gertrude d'Helfta. Le chemin spirituel ne peut pas seulement être pratiqué par la prière, mais tout redressement du cœur doit être purifié et être ouvert à Dieu. L'union avec Dieu n'est pas un bonbon réservé à certaines heures, mais la direction fondamentale de notre vie en tous ses actes, surtout dans le morne quotidien !

L'exercice fondamental bénédictin, la vie en présence de Dieu dans une atmosphère de silence, est précieux pour tout notre être à condition que nous y persévérions et y croissions.

La même importance convient à l'amour vécu, à la confiance, à la disposition à agir et à un travail approprié. Les défis du quotidien, les frictions et tensions dans la communauté en sont aussi de bonnes préparations parce qu'ils nous obligent à travailler avec nous-mêmes et nous contraignent à une confiance vécue vis-à-vis du Seigneur. L'expérience des limites propres et extérieures, les péchés et échecs doivent également être acceptés et intégrés. Ils nous préparent à ne pas fonder notre confiance d'abord en nous-mêmes, mais en Dieu, et ils nous font apprendre ce qu'est sa miséricorde. La vie de Sainte Gertrude nous montre justement que rien ne favorise autant la croissance de la confiance et de l'amour que le don gratuit de la bonté.

Pour l'illustrer, je présente quelques textes de Sainte Gertrude :

Grâce, en effet, d'une plus vive lumière de connaissance et d'attrait vers le suave amour de votre bonté, et ce procédé était plus efficace que n'aurait jamais été, pour me convertir, la peine sévère qui m'était due (Héraut II, 2, 2).

Certain soir, en effet, j'avais eu un mouvement de colère ; le lendemain matin, avant l'aube, comme le moment était favorable à la prière, je vous vis apparaître sous un tel aspect de vagabond que votre extérieur accusait un total dénuement de ressources et de forces. Alors, ma conscience coupable me reprocha la faute de la veille, je me mis à réfléchir, en gémissant, à l'inconvenance qu'il y a à vous troubler, vous, auteur de la pureté et de la paix suprêmes, par les traits des vices qui nous agitent et, très justement, je pensais et conclus même qu'il vaudrait mieux vous retirer de mon âme que d'y demeurer, du moment seulement où je négligerais de résister à l'ennemi m'entraînant à vous contrarier de la sorte. A quoi vous fîtes cette réponse : « Le malade, qui a réussi avec peine, soutenu par autrui, à sortir pour jouir des rayons bienfaisants du soleil, quelle consolation peut-il avoir, si soudain survient la tempête, sinon l'espoir du retour du beau temps ? Pareillement, ayant voulu, par amour pour toi, habiter dans ton âme, je ne songe, sous toutes les averses abondantes de tes vices, qu'au ciel serein de ton repentir et à l'abri de ton humilité (Héraut II, 12, 2).

Dans l'accompagnement spirituel des jeunes, nous avons la chance de les rendre sensibles à de telles expériences de la miséricorde. La manière dont on vit au monastère avec l'échec et la culpabilité, doit naturellement être conforme à cette expérience spirituelle, c'est-à-dire être à la fois claire, sincère et miséricordieuse.

Lors de la lecture des textes de Gertrude, on voit bien qu'elle profitait avant tout des situations surgissant dans la vie monastique, parce qu'elle les travaillait et leur donnait une place dans la prière et dans la rencontre personnelle avec le Christ. La conduite vers cette relation amicale est sûrement un des plus importants devoirs au noviciat. Elle n'est pas donnée automatiquement chez tous, mais elle doit être sciemment soignée et encouragée. Elle ne se laisse remplacer par aucune autre formation théologique et spirituelle, tant elle est précieuse en elle-même. Pour Gertrude, la relation avec le Seigneur n'a pas seulement le caractère de l'amitié, mais aussi celui de fiançailles. Aujourd'hui, cela n'est pas réalisable pour tous. Je devine que cela est spécialement plus difficile à vivre pour les moines que pour les moniales, dont le désir orienté vers un « Tu » bien aimé se laisse peut être plus facilement exprimer par l'image du fiancé. Quelques aspects des fiançailles sont tellement typiques en ce qui concerne la relation avec le Christ, qu'ils doivent être entraînés sous n'importe quelle image.

Les fiançailles se distinguent de l'amitié avant tout par leur exclusivité. On peut avoir beaucoup d'amis, mais non pas beaucoup de partenaires. Notre relation avec le Christ devrait être ainsi exclusive et soutenir toute la vie. Elle ne menace pas d'autres relations humaines cordiales, mais elle est leur racine. Elle est intime, plus intime que toute autre relation humaine, si personnelle qu'elle soit. Car il veut habiter au plus profond de notre intimité et vivre par nous avec son Saint-Esprit. Cela dépasse à l'infini toute autre relation, mais touche probablement le désir le plus profond de notre cœur !

Ainsi, la vie monastique avec tous ses exercices, n'est pas un obstacle à la rencontre avec Dieu, mais une aide précieuse qui devrait être consciente en nous, afin que nous puissions en profiter personnellement et la montrer aux jeunes d'une manière féconde. Alors Dieu peut lui-même faire croître l'amour dans la vie quotidienne jusqu'à cet embrasement intérieur, qui est une condition nécessaire à l'union permanente avec lui au plus profond du cœur. C'est une «

mystique » normale à laquelle chaque chrétien est appelé, même dans le monde, mais à plus forte raison dans un monastère contemplatif.

Des images qui aident

Gertrude a reçu beaucoup de grâces lors de la préparation à la sainte communion ou lors de l'action de grâce. L'Eucharistie a un rôle-clé dans la croissance de l'union avec le Christ. Oui, je crois que nous pouvons dire ceci : la vie consciente, fondée sur l'Eucharistie, a pour la vie chrétienne la plus grande importance. Par elle, nous effectuons quotidiennement d'une manière sacramentelle ce que signifient les humbles signes du pain et du vin. Ils nous sont incorporés, afin que le Christ reste en nous et vive en nous. Il nous transforme de plus en plus en lui-même, et nous le transformons en notre substance corporelle, afin que nous devenions de plus en plus un "deuxième Christ", membre de son corps et uni à lui au plus intime de nous-même !

Pour Gertrude, l'image du Cœur de Jésus était aussi d'une grande aide. C'était pour elle un point d'orientation, une image profitable, pour être auprès du Seigneur, se reposer chez lui et en lui, et se laisser combler par lui. Et en même temps, c'était beaucoup plus qu'une représentation. C'est une réalité qui nous est encore offerte aujourd'hui et de laquelle nous pouvons profiter autant que nous voulons. Beaucoup de maîtres spirituels nous offrent de tels points d'orientation et des images qui aident, comme par exemple les plaies du Seigneur chez Saint Bernard et Saint François de Sales. Je crois que le Cœur de Jésus est spécialement apte pour cela, parce que les hommes de notre temps aussi, tout pauvres qu'ils soient en symboles, comprennent très bien ce signe du cœur et qu'ils l'utilisent souvent. Quand on en parle, il s'agit de l'amour et du plus intime de l'homme. Se reposer dans le Cœur signifie une quintessence d'intimité et de proximité. Chez Gertrude, cela est tellement intensifié, qu'elle est même tirée dans le cœur, ce qui exprime encore une plus grande proximité du Christ par rapport à nous, réalité que l'on ne peut comparer à aucune rencontre humaine.

Pour finir, j'aimerais encore renvoyer à un troisième point qui est central dans la vie spirituelle de Gertrude

Nous vivons au monastère en communauté

Justement ce partage des uns avec les autres peut être une bonne impulsion pour découvrir l'aspect spirituel de la *Communio*, de la grande communion des saints. Ce fut la troisième expérience spirituelle profonde chez Gertrude d'Helfta. Cette communion vivante des saints a élargi son horizon de plus en plus. Gertrude n'a pas seulement reçu en partage des dons et grâces venues du Christ, et de la Vierge Marie, la Mère de Dieu, mais aussi de tous les anges et saints. Tous ont volontairement partagé avec elle ce qu'ils possédaient eux-mêmes, ce qu'ils ont reçu de Dieu. Et Gertrude faisait de même. Elle priait pour toute l'Eglise, pour les hommes qui s'étaient recommandés à elle : elle mettait ses propres dons, qu'ils fussent naturels ou surnaturels, à leur profit.

Qu'est-ce que cela veut dire pour la formation au noviciat ? Pour beaucoup de religieux de ma génération, la conviction de l'importance de la prière pour les hommes, pour l'Eglise et pour le monde, était une part essentielle de leur vocation spirituelle. J'ai l'impression que cela est moins

important pour les novices d'aujourd'hui. Ils arrivent d'un monde très individualiste et égoïste, et ils cherchent souvent leur propre bien-être et la réussite spirituelle personnelle plus que le service des autres. Ce serait magnifique si le partage de la vie au monastère les conduisait à une expérience plus intense de la *Communio*, jusqu'au partage spirituel de tous les dons dans la prière, au service des frères et sœurs et de tous les hommes. Si quelqu'un vit cela, il lui sera aussi plus naturel par la suite de se laisser aider et de recevoir quelque chose de la part des autres.

Dans cette communion, nous ne trouvons pas seulement une réalisation humaine à laquelle rêvent beaucoup de jeunes, mais nous réalisons en même temps la vocation la plus profonde du chrétien comme image de la Très Sainte Trinité. Dans une très intense communion avec elle, nous recevons l'un de l'autre et nous répandons ce que nous avons reçu, afin que cela puisse se communiquer, engendrer la vie et fonder la communion.

Conclusion

Une raison pour laquelle les grâces mystiques rencontrèrent longtemps le discrédit au monastère tenait, entre autres, au fait qu'on a souvent confondu les grâces mystiques avec la maturité spirituelle. Chez Gertrude, nous voyons clairement qu'elle fut déjà comblée très tôt par Dieu de grâces spéciales en vue de les partager ensuite avec d'autres. Pour elle, il était évident qu'elle ne recevait pas ces grâces du fait qu'elle aurait déjà été tellement avancée sur le chemin spirituel, mais au contraire pour avancer sur ce chemin. Et, plus elle avançait sur ce chemin, moins furent importantes les grâces spéciales et d'autant plus importante la confirmation dans le quotidien ordinaire par la foi et l'amour. C'est pourquoi le dernier chapitre du premier livre du « Héraut » (Héraut 1, 17) revêt une importance particulière. J'en ai déjà parlé lors de la présentation.

Il est important d'indiquer au noviciat que le but de la vie spirituelle ne réside pas dans les expériences extraordinaires, mais en une relation profonde et amoureuse avec le Christ dans le quotidien ordinaire. La maturité spirituelle se vérifie dans la fidélité discrète et dans la fécondité d'une vie cachée. Il est merveilleux de constater qu'une si grande mystique telle que Gertrude d'Helfta nous indique ce fait, et qu'elle nous a précédés elle-même sur ce chemin. Là, elle a trouvé sa réalisation la plus profonde parce qu'elle ne se cherchait pas elle-même, mais parce qu'elle voulait remercier le Père à travers son Christ bien-aimé pour toutes les phases de sa vie marquée par sa bienveillance imméritée, une bienveillance qu'il est justement impossible de mériter.

NOTES

[1] Ps 26, 1.

[2] Est 13, 10.

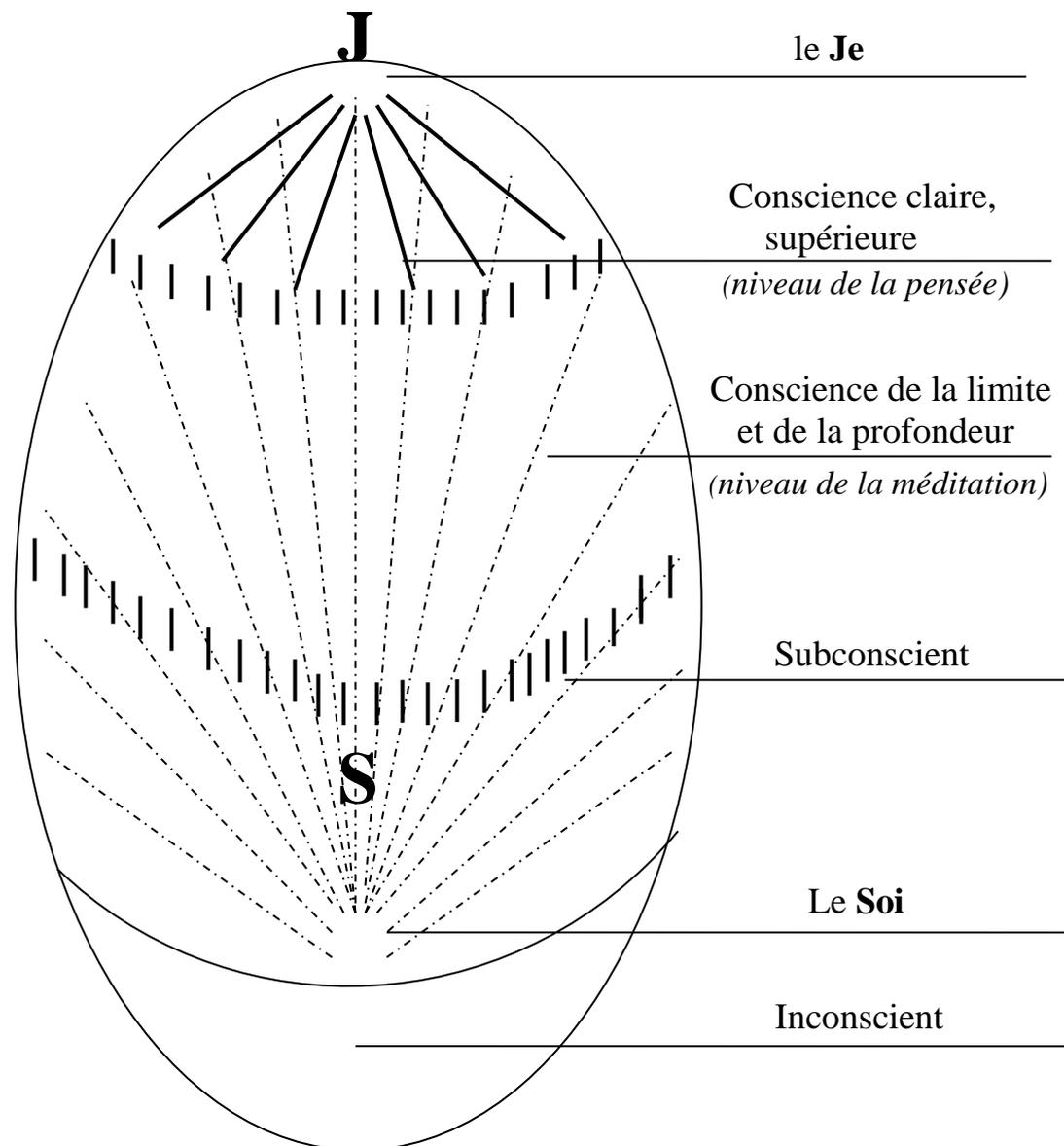
[3] Is 58, 9 et 65, 1 : RB, Prologue V, 18.

[4] Lc 1, 78 ; cf. Za 3, 8 et 6, 12.

[5] De la séquence « *Veni Sancte Spiritus* ».

- [6] Cela semble s'être passé en 1281, jour où les vigiles de S. Jean-Baptiste tombèrent sur un lundi.
- [7] *Sois sans crainte, Zacharie*, cf. Lc 1, 13. A l'époque, les jours de fêtes et les messes étaient souvent nommés d'après les premiers mots de l'Introït.
- [8] Ce texte n'a pas été retrouvé dans les œuvres de Bernard.
- [9] Cf. 1 Co 2, 9.
- [10] Si le jeu de mot portant la rime latine « immeritus » - « demeritus » (immérité - démerité) ne se laisse pas traduire en allemand d'une manière aussi élégante, il reste toutefois pertinent dans la langue française.
- [11] Ps 50, 14.

Structure de l'intérieur humain



Les trois niveaux importants pour la méditation : le niveau de la pensée, celui de la méditation et le subconscient constituent de leur essence une unité de vie. C'est pourquoi ils sont simplement distingués l'un de l'autre, mais non pas séparés.

Au niveau le plus haut règne le « *Je* » qui dirige et décide. Il se fait spécialement remarquer dans les activités de la raison et de la volonté, mais il ne lui est pas possible d'intervenir directement sur le niveau de la méditation et du subconscient.

Dans les profondeurs de l'inconscient repose le « *Soi* ». C'est le noyau mystérieux qui forme notre personne, notre plus intime. C'est l'image de notre essence. Par la méditation, il reçoit la liberté. C'est pourquoi il peut, comme avec des rayons cachés, illuminer le tout de l'homme et agir jusqu'au « *Je* ».

Au niveau situé entre les deux, le niveau de la méditation, s'opèrent d'abord la rencontre et l'union. Le mouvement intérieur pénètre le « *Je* » en profondeur et libère les riches énergies qui y sont présentes. En guérissant, il crée l'unité entre le « *Soi* » et le « *Je* ». Il nourrit notre profondeur avec les valeurs de la réalité et nous unit à elles et à l'absolu qui brille en elles.

Le schéma ne doit pas être regardé comme la construction d'un espace matériel. La réalité spirituelle ne se laisse pas saisir sur ce schéma ; seulement ce qu'on a connu se laisse mettre en ordre par ce schéma. Ce dernier n'est donc qu'une représentation analogique.

- 1 -

Échos d'une expérience

D'abord, je suis très heureux d'être ici. C'est un honneur pour moi et pour ma communauté. Mais je suis aussi un peu mal à l'aise. Je ne suis ni psychologue, ni sociologue, ni même un spécialiste du monachisme.

Malaise de voir que, peut-être, vous considérez que Rougemont a « la » solution pour la formation et que je suis invité pour vous en donner la recette. Alors que nous avons fait (et que nous faisons encore) une énorme quantité d'erreurs.

Je viens simplement vous partager une expérience. Rougemont est actuellement un peu un « laboratoire ». Il est encore trop tôt pour dire si cela va réussir ou si tout va exploser et former un vaste cratère.

Notre-Dame-de-Nazareth est une petite abbaye d'une quinzaine de frères dont presque la moitié a moins de 35 ans. Ce qui ne veut pas dire qu'ils vont tous rester...

Et je mets tout de suite mes cartes sur la table. À Rougemont, la formation vise essentiellement les 18-35 ans. Ceux donc qu'on a coutume d'appeler les « postmodernes ».

Pourquoi cette tranche d'âge? Parce que ces jeunes-là sont encore suffisamment souples et adaptables pour qu'on puisse les aider à modeler certains traits de leur personnalité.

NB : Ces jeunes sont ce qu'ils sont. C'est-à-dire complètement différents de nous, et ils vont le rester... Mais à partir de 35 ans, le travail sur soi devient beaucoup plus difficile. Pour ce qui est des candidats qui ont entre 35 et 40, on discerne au cas par cas. Et après 40 ans on considère que la porte est fermée à quasiment toute demande d'entrée.

Ce n'est pas une règle universelle, mais c'est notre politique.

Nous avons été fondés par Lérins, en 1932, dans des conditions assez précaires : la crise économique de 1929; la guerre 1939-1945, qui coupe les liens avec la maison-mère.

Pour nous faire connaître au plan économique, comme le monastère est situé dans une région où il y a beaucoup de pommiers, sans aucune originalité, nous sommes ... dans les pommes! Nous avons une vaste hôtellerie construite après Vatican II. Des 70 chambres à l'origine, il en reste 30 actuellement ... constamment retenues par des « bonnes sœurs »!

J'aurais le goût de vous proposer comme thème pour mes interventions :

« *Non è monastico.* » - C'est en italien, je m'en excuse.

Un jour, le supérieur d'une de nos communautés italiennes annonce au chapitre qu'il vient de perdre son père. Un jeune moine va le rejoindre dans son bureau pour lui offrir ses

⁷ À la demande de Père Jacques, le texte a été revu pour la publication, nous avons gardé le style oral des interventions.

condoléances. Puis il s'approche de lui pour lui donner une accolade. Son supérieur lui fait signe que non et lui dit : « *Non è monastico.* » Je reviendrai là-dessus.

Je suis moi-même entré à Rougemont en 1975, à l'âge de 22 ans. J'ai été nommé assez rapidement responsable du verger et je le suis resté pendant presque 40 ans. Ce verger fait 35 ha et il est notre principale source de revenus.

J'ai fait un premier mandat de maître des novices de 1981 à 1987. C'était assez facile. Les novices étaient *grosso modo* du même groupe d'âge que moi, avec une même culture, une même formation.

Je commence un 2nd mandat à partir de 2004. C'est que nous avons une élection abbatiale et le maître des novices Dom Raphaël, le plus jeune profès de la communauté (42 ans), est élu.

Il me demande de reprendre ma charge. Quand je recommence à considérer les candidats qui se sont présentés alors, les deux bras me tombent : « *qu'est-ce que c'est que ces extra-terrestres ? Ils ne savent même pas ce qu'ils veulent... Ils sont incapables de me dire ce qu'est exactement leur projet de vie...* ».

Le nouvel abbé prend pour devise : « *Scola Caritatis* ». Il met l'accent sur la communion fraternelle. Il redynamise la vie communautaire, crée des liens plus forts entre les frères par des réunions, des échanges, des soirées récréatives, il met en place un accueil très large et très chaleureux, tant au chœur qu'au réfectoire. Il porte un grand souci des jeunes.

Au printemps 2008, deux jeunes étudiants connus de la communauté demandent au P. Abbé :
« *On ne veut pas devenir moines, mais on voudrait se trouver un petit travail dans le village pour l'été. Et on aimerait avoir un petit coin au monastère pour loger, assister à certains offices, prier avec les frères, être proche de la communauté. Mais on ne veut pas devenir moines. C'est certain.* »

Le Père Abbé accepte :

« *Je vous engage pour travailler pour le monastère. Nous avons beaucoup de travail dans le verger et les parterres. Vous logerez en deux cellules en semi-clôture. Vous pourrez prendre vos repas avec la communauté, ce sera plus simple qu'à l'hôtellerie. Et nous vous inviterons à certaines activités et récréations communautaires.* »

En fait, on leur a donné, le temps d'un été, un peu le statut de « convers provisoires ». C'est dire qu'il y a un besoin chez certains jeunes d'une proximité avec la communauté. Mais pas d'engagement !!!

Dans la tête des moines, une idée commence à se faire un chemin...

NB : Nous avons toujours été extrêmement attentifs à ce que l'Esprit nous suggérait à travers les besoins des jeunes. Attentifs aussi à ne pas échafauder des projets tout faits dans lesquels les jeunes devraient embarquer.

L'hiver qui suit, le projet « *Chambre Haute* » est peu à peu élaborée.

Dans le bâtiment principal, nous disposons d'un espace inutilisé qui comprend : 4 ou 5 chambres, un salon, une cuisinette, des toilettes-douches, à mi-chemin entre la clôture et l'hôtellerie. « *Et si nous en faisons un espace pour accueillir des jeunes qui pensent vocation, ou vie monastique, mais qui n'osent pas..., qui ne se sentent pas prêts..., qui ne sauraient vivre un stage en bonne et due forme en communauté...* »

Vous-mêmes l'avez expérimenté : de beaux jeunes, sérieux, avec de bonnes aptitudes, avec un bon espoir de vocation, mais qui, quand ils sont en stage, se forcent tellement pour faire un « bon stage », c'est-à-dire pour faire exactement comme un vrai moine, pour être sûr d'être accepté, et surtout pour se monter à eux-mêmes qu'ils sont capables...et... qui s'écroulent durant la 3^{ième} semaine!

Comme l'espace auquel nous songions se trouve à l'étage, au-dessus des cellules monastiques, on l'a surnommé : la *Chambre Haute*, nom qui rappelle aussi le lieu où l'Esprit s'empara des disciples et leur donna leur mission. Le nom allait de soi...

Le problème est que le Québec est devenu une société archi-sécularisée. Il y a actuellement une telle distance entre la vie des jeunes dans le monde et la vie monastique, que le passage de l'un à l'autre relève de l'impossible. Nous avons affaire, non seulement à une nouvelle génération, mais à une nouvelle culture.

La *Chambre Haute* a été conçue à l'origine, comme un sas entre les deux. C'était, du moins, le projet initial, que nous avons dû modifier, je le dis tout de suite. Nous en avons élaboré, au cours de discussions communautaires, les grandes lignes :

- Les jeunes ont un espace qui leur est propre (ni en communauté, ni à l'hôtellerie).
- Un frère, qui n'est pas le maître des novices, vit avec eux et les accompagne dans leur démarche.
- Ils peuvent s'absenter quand ils veulent (famille, amis, spectacle, cinéma, etc.) afin de gérer la pression et ne pas exploser.
- À eux de choisir (sans aucune pression de notre part) les offices auxquels ils se sentent eux-mêmes capables de venir.
- Ils sont dans la nef d'abord (ainsi ils peuvent ne pas venir à l'office, sans que cela paraisse), puis, s'ils se sentent plus assurés et s'ils le désirent, ils sont dans le chœur des moines pour certains offices (ex. Complies).
- Ils participent aux repas, récréations, travaux et autres activités des frères.
- Le postulat se vivrait à la *Chambre Haute*; à la prise d'habit, ils descendent en communauté pour le noviciat.

À la fin des discussions, le P. Abbé me demande de rédiger un petit compte-rendu de deux pages pour dire comment la communauté, finalement, entrevoit le projet. J'ai encore ce texte dans mon ordinateur. En le relisant maintenant, je ris : ce n'est absolument pas ce qui est arrivé! Nous avons fait une quantité phénoménale d'erreurs - avec une très belle naïveté – que nous avons corrigées au fur et à mesure que l'expérience progressait.

Une partie de la communauté, avec raison, hésite : « *Non è monastico.* » C'est-à-dire :

- Ces jeunes-là ne sont pas des moines, nous ne leur demandons pas de vivre la vie monastique, mais ils sont quand-même avec nous.
- Ils vont parler partout, faire n'importe quoi.
- Ils vont se coucher à des heures impossibles.
- Ils vont perturber notre manière de faire.

- Ils vont nous faire perdre nos valeurs (silence, séparation du monde, solitude, etc.)

Si des candidats ne s'étaient pas présentés, la majorité de la communauté aurait basculé du côté de la fermeture de la *Chambre Haute*. « *Vous voyez bien que cela ne donne rien, revenons à notre vie d'avant.* »

Et même maintenant, si les jeunes frères quittent, rien n'est garanti. Heureusement nous avons des atouts dans notre jeu :

- nous sommes une petite communauté (un petit bateau se manœuvre plus facilement qu'un gros paquebot);
- nous sommes une communauté très jeune d'âge : la majorité des frères est dans la cinquantaine avec peu d'anciens et ceux que nous avons sont très souples. Il aurait été impossible de faire cela si le gros des effectifs avait été dans les 80 ans;
- nous sommes habitués à l'interculturel, ayant des frères vietnamiens dans nos rangs;
- et surtout, nous nous promettons de rester souples.

Un jour, un jeune hôte, qu'on avait accueilli en communauté, arrive au repas du midi en pyjama, chose normale pour lui, il venait de sortir du lit! Personne en communauté ne dit rien. À la sortie du repas, j'aborde le P. Abbé : « *Nous sommes prêts pour la Chambre Haute!* »

On commence par aménager les lieux :

- La cuisinette devient un salon internet, étant donné qu'à l'époque l'idée était que les jeunes mangent avec la communauté, pas besoin d'une cuisine spéciale.
- Par contre, internet est un outil précieux. Les vidéo-clips, les films à thématique chrétienne, les chansons chrétiennes, les clips à teneur spirituelle, ce sont d'excellents outils pour ouvrir une discussion avec un jeune.
- Le salon, qui était archi-institutionnel, est complètement redessiné. Chaleureux. Moderne. Personnalisé. Avec des fauteuils d'une souveraine décadence tellement ils sont confortables... Des guitares accrochées au mur. Un piano dans un coin.
- Une des chambres devient un atelier d'art avec tout l'équipement requis.

Comme responsable, il fallait un frère qui n'ait pas froid aux yeux afin d'être capable d'accueillir, sans coup férir, toutes les confidences possibles. Les jeunes savent d'instinct jusqu'où ils peuvent aller dans leurs confidences. Ce frère s'est converti à 40 ans, après une vie *Ollé! Ollé!*, de plus il est un peu artiste : sculpteur, peintre, musicien. Cela parce que dans notre approche des jeunes, l'art est un outil fantastique.

Souvent, la première étape consiste pour eux à découvrir qui ils sont. La virtualité, le *look*, le *selfie*, la façade prennent tellement de place de nos jours, qu'ils ont de la difficulté à se doter d'une véritable identité. Pour ce faire, le frère responsable va les inviter à explorer l'une ou l'autre des formes d'art disponibles : musique, peinture, sculpture... Ce qui permet souvent à du non-dit de s'exprimer, de commencer un dialogue sur ce qui les habite, sur leurs rêves et leurs conflits intérieurs. En plus le frère responsable a un don pour interpréter ou pour analyser, sans faire de psychanalyse, la peinture que le jeune est en train de faire.

Ex : un jeune homme de 21 ans se lance dans une peinture abstraite faite de formes et de couleurs, mais très sombres : noir, brun foncé. Puis, il doit arrêter : « Frère, je ne suis plus capable. » Le frère regarde le tableau, se met à discuter avec le jeune, qui éclate en sanglots. Il n'avait pas pu faire le deuil de son père décédé un an plus tôt. Sa mère, fervente chrétienne, n'a pas voulu qu'on pleure aux funérailles, car « *un chrétien ne pleure pas un mort...* ». Il a pu pleurer tout son saoul ... et il a terminé sa peinture avec du blanc et du jaune.

Au fil du temps, nous nous rendons compte que les jeunes qui nous arrivent sont très blessés. Les accueillir sans juger est plus que fondamental. L'un d'eux dira : « *C'est la première fois que quelqu'un de l'Église ne me rejette pas en me disant qu'il n'y a rien à faire avec moi.* » Leur cheminement humain et spirituel est palpable. Ils viennent peu aux offices et à l'eucharistie. Mais ils sont très touchés par notre vie ensemble, par l'intimité et la charité de nos liens en communauté. C'est ce qui les séduit.

Leur solitude de croyants est effarante. À qui parler? Avec qui échanger? À qui se confier pour se faire guider? Leurs parents, s'ils sont croyants, ne comprennent pas qu'ils délaissent les églises. S'ils ne le sont pas et que leurs enfants se convertissent au Christ, c'est encore pire. Les amis, les copains de classe, les confrères de travail, quant à eux, ne veulent rien savoir de leur démarche de foi. Ils ont l'impression d'être des « martiens » s'ils disent à quelqu'un qu'ils croient au Christ. Ils peuvent bien joindre un groupe de partage sur la Toile, ou avoir des « amis » chrétiens sur leur page *Facebook*. Mais cela ne suffit pas.

Rencontrer, coudoyer, échanger, partager, avoir des activités communes... voilà ce qu'ils veulent. Ou encore célébrer ensemble, se confier... « *Je ne suis pas seul à croire en Jésus-Christ. Il y a d'autres jeunes comme moi.* » Évidemment, le contact avec le moine est fondamental. Il a une « aura » de sainteté, de perfection et de sagesse qui joue à fond de train, mais qui jette de la poudre aux yeux et fonctionne parfaitement pour quelques semaines, pas plus. Notre parole, notre écoute, notre conseil, ont une puissance et une efficacité fantastique, que n'aurait pas quelqu'un d'autre, même quelqu'un d'archi-compétent.

À Rougemont, on a eu une grande grâce : la souplesse. Constamment, on a remis le projet sur la table pour l'ajuster. On a toujours été attentifs à la vie, plus qu'aux structures. On a été très attentifs à ce que les jeunes demandaient, attendaient de nous. Une ou deux fois par an, l'équipe en charge de la *Chambre Haute* se réunit et on se redéfinit. On revoit nos objectifs, on questionne notre façon de faire, et on s'ajuste.

Nous avons fait une énorme quantité d'erreurs que nous avons dû corriger en cours de route. J'en fais la liste, avec les corrections que nous avons apportées.

La 1^{ère} grande erreur que nous avons faite : concevoir la *Chambre Haute* comme étant pour des aspirants à la vie monastique, c'est-à-dire, sélectionner des jeunes hommes, qui pensent plus ou moins à la vie monastique, pour leur permettre d'appriivoiser progressivement notre genre de vie. Mais ça ne fonctionne pas :

- ils ne sont pas assez nombreux à entrer dans cette catégorie pour faire tourner la machine;
- ils ne savent pas ce qu'ils veulent;
- quand un projet de vie monastique commence, ils n'ont pas assez de détermination pour dire : « *ce soir, je vais laisser les autres faire de la musique tout seuls, je veux me coucher tôt pour pouvoir être là pour les Vigiles (ou même pour les Laudes)* »;

- même quand ils commencent à songer à la vie monastique, ils la rejettent parce que l'expérience amicale de la *Chambre Haute* est beaucoup plus attrayante que la vie des moines. Ce qui bloque leur cheminement.

Nous avons dû changer nos statuts. Actuellement notre sélection est beaucoup plus large. Il suffit d'être chrétien, de chercher ce que Dieu veut de ma vie, même s'il n'y a aucune perspective de vocation monastique.

NB : La plupart de nos novices ont, plus ou moins, passé par la *Chambre Haute*.

La 2^{ème} grande erreur : Faire faire le postulat à la *Chambre Haute*.

On se disait : « *Si on les fait entrer au postulat en communauté, ils ne tiendront pas le coup. Laissons-les à la Chambre Haute pour un temps plus long, avec un règlement plus souple. Quand ils seront prêts pour la formation du noviciat, on les fera descendre en communauté.* »

Le 1^{er} candidat a fait son postulat à la *Chambre Haute* :

- quand il a dû descendre au noviciat, il a manqué de mourir d'ennui!
- il entendait ses anciens amis qui s'amusaient, après complies, en haut, alors que lui devait rester dans sa cellule et dormir;
- il s'était confié au frère responsable de la *Chambre Haute* et avait été accompagné par lui pendant presque 2 ans. Il devait maintenant recommencer avec le Père Maître, c'était inhumain.

Nous avons dû modifier notre approche. Actuellement, dès qu'un jeune commence à manifester de l'intérêt ou des aptitudes pour la vie monastique, le responsable glisse un mot au Père Maître et c'est moi qui le prends en charge. Alors soit il reste encore à la *Chambre Haute* un certain temps, soit il descend dans une cellule du noviciat.

On est donc revenu à une formule plus classique : il y a une séparation entre l'accueil de la *Chambre Haute* et le programme de formation.

La 3^{ème} erreur : garder les jeunes pour un temps non défini d'avance.

- Le premier groupe a passé tout l'été de 2010, ce fut une expérience formidable de part et d'autre. Quatre jeunes hommes qui ont fait une expérience fantastique qui les a marqués et dont ils parlent encore.
- Mais nous avons eu aussi notre lot de *parasites*, logés et nourris sans rien faire, et quand on leur demande de partir : « *C'est ça, vous me rejetez...vous dites que vous êtes accueillants au nom de l'évangile, mais moi, vous ne me voulez pas.* »

On a dû changer nos règles. Actuellement, le séjour est limité à une semaine, mais renouvelable.

NB : Beaucoup donnent signe de vie, de temps en temps, ou reviennent nous voir.

La 4^{ème} erreur : Penser intégrer les jeunes au travail de la communauté.

- Nous pensions que de partager le travail des frères les aiderait à créer des liens avec tel ou tel frère et les aiderait à faire un choix de vie;

- ou que cela leur donnerait le sentiment d'être utile et de contribuer à leur frais de séjour.

Cela n'a pas marché. Ils ne sont jamais là à l'heure, rarement là tout simplement. Ils dorment, ils sont occupés ailleurs, ils n'ont pas le temps, cela ne les tente pas, ils sont en crise existentielle et affective, etc... Alors la personne qui organise le travail, doit sans cesse repenser son organisation à la dernière minute. Nous avons dû laisser tomber pour avoir la paix.

Actuellement, ils ne viennent ordinairement pas au travail, sauf pour certaines corvées communes où tous sont présents. Ils sont alors faciles à encadrer et très utiles pour l'effort commun. Ceux qui, en dehors de ces corvées, veulent se rendre utiles, le Frère responsable les amène avec lui à la cuisine, où il est à l'œuvre en fin de semaine.

La 5^{ème} erreur : Ne pas préserver assez de distance par rapport à la vie de la communauté.

Nous avons prévu, dans le premier essai, de les faire participer aux activités communautaires tels que : repas, récréations, certaines réunions, sessions de formation, échanges, etc., dans le but de leur faire découvrir certains aspects méconnus de notre vie et de faire tomber les préjugés en montrant l'aspect plus humain et plus convivial. Nous avons fini par nous rendre compte qu'il fallait préserver l'aspect monastique de notre vie, respecter les frères plus attachés aux valeurs traditionnelles.

Actuellement, il y a donc une séparation plus nette qu'au début entre communauté et *Chambre Haute*. Il n'y a que certains jeunes, qui ont le « privilège » - c'est ainsi qu'ils le voient - de participer à un repas au réfectoire où à une autre activité de ce genre. Évidemment les stagiaires comme tels, participent à tout.

La 6^{ème} erreur : Nous avons visé la mauvaise tranche d'âge.

Évidemment, si on vise des vocations monastiques potentielles, on cible les 18-35 ans. Or, c'est trop âgé. Ceux à qui le projet convient, ce sont davantage les 16-22 ans. Passé 25 ans, le questionnement spirituel change et il faut une autre approche. Cela pose la question du contact avec les mineurs... Mais ce sont ceux qui en profitent le plus.

Une fois les choses mises en place, il a fallu ensuite faire connaître le projet. Nous en avons parlé et nous avons fait visiter les lieux. Mais les meilleurs publicistes ce sont les jeunes qui ont fait l'expérience. Ils en parlent sur *Facebook*, ils publient leurs photos, laissent des témoignages sur les réseaux sociaux. Cela fait boule de neige. Chez nous, les jeunes frères de la communauté font aussi de la pub.

Dès qu'il y a eu un bon noyau de jeunes ayant passé par la *Chambre Haute* ou qui en ont entendu parler, ils nous ont demandé : « *Est-ce qu'on pourrait aller plus loin ? Est-ce qu'on pourrait avoir une formation spirituelle un peu plus poussée ? Est-ce qu'on pourrait avoir des retraites avec des enseignements ?* » La communauté a répondu. Il y a actuellement six week-ends durant été réservées à des activités jeunesse au monastère, avec diverses formules s'adressant à différentes tranches d'âge :

- un camp « scout », pour les 8-16 ans;
- des retraites plus classiques, en silence, mais adaptées aux jeunes adultes;
- des fins de semaines de réflexion sur un thème : théologie du corps, sexualité et foi;

- un camp musical regroupant des jeunes ayant un attrait pour la musique qui préparent ensemble une grande célébration : par exemple la Vigile de la Pentecôte, l'entrée en Avent, etc.).

Puis les jeunes nous ont demandé : « *On a plein de questions sur le contenu de la foi catholique, est-ce qu'on pourrait avoir quelques éléments de théologie ?* » Nous avons donc organisé des dimanches en hiver pour donner une vulgarisation en ce domaine. Évidemment, c'est un énorme investissement, qui mobilise une grande quantité d'énergie de la part de la communauté. Il y aura probablement un essoufflement qui va se manifester à un moment donné, mais les jeunes frères sont embarqués à fond et débordent d'enthousiasme... Pour le moment...

Toutes ces activités sont annoncées sur notre site Internet et sur notre page *Facebook*. Notre liste d'adresses de ceux à qui on rappelle qu'il y a telle ou telle activité pour jeunes, dépasse les 400 personnes. Ils s'inscrivent à la toute dernière minute, ce qui est une caractéristique de la génération montante, c'est comme ça qu'ils fonctionnent. À noter que les réseaux sociaux, les sites internet sont des incontournables. C'est une obligation - c'est même la seule façon - pour les monastères et leur recrutement d'avoir pignon sur rue.

En Amérique du Nord, les maîtres et maitresses de novices le disent : *toutes* les vocations récentes sont venues via Internet. Les jeunes qui se sentent appelés à donner leur vie à Dieu balancent entre la peur et la curiosité, ils cherchent un moyen discret de se renseigner. Donc, ils s'informent sur la Toile, là c'est fiable, anonyme, non compromettant. Pour vous faire connaître, oubliez les revues, les journaux, les dépliants et le reste. C'est totalement à côté de la cible, c'est inutile, c'est du temps perdu. Les jeunes ne sont pas là.

Ex : Il y a 10 ans, le verger de notre monastère avait décidé de faire une petite campagne de publicité. Nous proposons de l'*autocueillette*, c'est à dire que le client vient lui-même cueillir des fruits qu'il veut se procurer. Donc nous avons acheté un encart dans un journal bas de gamme, mais à très gros tirage, dans l'édition du samedi en plus. Cela nous a coûté une fortune. Le dimanche suivant, on a vérifié auprès des nouveaux clients comment ils avaient eu vent de notre verger. Aucun, je dis bien aucun, n'avait vu la publicité en question. Mais un très grand nombre avaient consulté Internet et nous avaient trouvé là, d'une manière ou d'une autre. Il faut ajouter que notre public est, en général composé de jeunes familles, donc de personnes entre 20 et 30 ans, la même tranche d'âge que nos candidats. Nous avons alors décidé de mettre l'accent sur notre site Internet pour le verger.

Et pour le recrutement? C'est absolument incontournable. Confiez à un frère votre site Internet, engagez une personne compétente, demandez à un ami bénévole de le faire, peu importe, mais allez à fond en ce sens. Ajoutez une page *Facebook* et tenez le tout à jour.

Ex : La concurrence pour attirer les clients dans notre verger est féroce. Quand je consulte l'ordinateur pour voir ce que font les vergers voisins et que je lis : « *Venez cueillir vos pommes chez XYZ, dans un décor enchanteur... etc. Nous sommes ouverts jusqu'au 20 octobre 2015* », alors que nous sommes en octobre 2018, je clique et je vais ailleurs! Ils ne me verront pas C'est la même chose pour les activités que vous annoncez...

Résultats.

1. La formule de la *Chambre Haute* n'est pas exportable telle quelle, en ce sens qu'une autre communauté ne peut pas faire exactement la même chose.

Un P. Abbé canadien, après avoir vu ce que l'on fait, disait : « *C'est exactement ce qu'il faudrait qu'on fasse chez nous, mais cela ne passera jamais en communauté.* »

Mais je crois que cela peut inspirer d'autres projets. « *Qu'est-ce que les jeunes qui nous fréquentent attendent de nous ?* »

Non pas : « *Qu'est-ce qu'on pourrait organiser pour les jeunes ?* »

Mais : « *Qu'est-ce qu'ils attendent de nous, comme moines ?* »

2. À cette date, une cinquantaine de jeunes ont passé par la *Chambre Haute*. La plupart d'entre eux ont gardé un contact avec la communauté ou avec le Frère responsable. Beaucoup donnent épisodiquement signe de vie. Souvent en venant passer un ou deux jours et en refaisant le point. Certains ont fait 2, 3, 4 séjours.
3. Plusieurs jeunes Frères qui sont entrés par la suite, sont passés par là, mais pas tous.
4. Rougemont est en train de devenir un des lieux de référence pour les jeunes adultes chrétiens du Québec. Ils savent qu'ils y seront accueillis, qu'ils peuvent avoir un accompagnement, qu'il y a des activités organisées spécifiquement pour eux. Rougemont est donc un des 4 ou 5 lieux de vie ecclésiale pour jeunes adultes croyants. Il y a aussi quelques paroisses, quelques communautés nouvelles et quelques lieux de retraite et de ressourcement. Le monastère est en collaboration avec la plupart d'entre eux et non pas en concurrence.
5. La *Chambre Haute* a surtout joué un rôle déclencheur, qui nous a « mis sur la map », comme on dit en québécois, c'est-à-dire qui nous a positionnés dans le collimateur des jeunes en recherche de vie spirituelle.

À la limite, aujourd'hui, on pourrait fermer la *Chambre Haute* comme telle. Le Frère responsable a quelques ennuis de santé, donc ce n'est pas impossible, mais ce serait malheureux. Mais même sans la *Chambre Haute*, l'aventure continue.....

- 2 -

Un nouveau modèle de monachisme ?

Je voudrais vous partager, cette fois-ci, une intuition que je partage avec mon P. Abbé et avec d'autres membres de ma communauté.

NB : C'est un point de vue que je crois être pertinent. Mais ce n'est pas encore une certitude ni une vérité révélée.

Je crois que nous sommes au seuil d'une nouvelle façon de voir le monachisme, au seuil de l'émergence d'un nouveau monachisme.

Vous savez comme moi que le monachisme a toujours changé. Celui de S. Benoît n'est plus celui de S. Pacôme. Le monachisme carolingien n'a pas grand-chose à voir avec celui des Pères du désert. Rancé ne copie pas Cîteaux. Les trappistes de Lestranges, quoi qu'ils prétendent, ne reproduisent pas le monachisme primitif.

La différence est qu'autrefois, le changement, le passage de l'un à l'autre, prenait plusieurs générations. Alors qu'actuellement, ça se fait en un espace très court.

Personnellement, j'aurai connu 3 types de vie monastique dans ma vie de moine :

Le premier est un monachisme axé sur les observances.

Un des premiers chapitres auxquels j'ai assisté, comme postulant en 1975 a été une exposition détaillée sur la manière de relever le banc de sa stalle au moment de la doxologie. Si on était du côté du lutrin, il fallait tenir son psautier de telle main, relever le manche de coule de telle et telle manière, prendre la miséricorde de l'autre main, etc. Si on était du côté de la Vierge, c'était les mains inverses mais le même type de ballet sacré....

Heureusement que j'étais suffisamment au fait des choses pour savoir que c'étaient les derniers soubresauts d'un monachisme en train de mourir. Le monachisme des observances a eu ses racines au 17^e siècle, ses heures de gloire au 19^{ième} et dans la 1^{ière} moitié du 20^{ième}. Il a perduré chez certains jusque vers les années 1970-1975. Au moment où je suis entré, le P. Abbé en voyait, avec terreur, arriver la fin. Le moine ou la moniale parfait(e) était celui (celle) qui respectait à la lettre tout ce qui était codifié dans «Le livre des Us et Coutumes». Si, en même temps, il (elle) aimait le Bon Dieu, c'était tant mieux. Mais ce n'était pas absolument nécessaire pour faire un bon moine, une bonne moniale.

Tout y était prévu :

- la profondeur des différentes inclinations (légère, médiocre, profonde);
- ce qu'on pouvait manger ou boire à telle période de l'année liturgique;
- à qui on pouvait parler, où, quand et comment, etc.

Le Frère (la Sœur) était jugé selon la fidélité aux observances, sa conformité. On se préoccupait peu de vérifier si on avait intégré cela dans sa vie spirituelle comme tel. Au centre, il y avait les observances et les autres valeurs de la vie monastique étaient au service des observances, ou étaient transformées en observances. Tels le silence, le travail, l'obéissance, la solitude.

Ex : le jeûne n'était pas un outil spirituel, c'était une discipline pénitentielle. Une règle objective de sanctification. Celui qui jeûnait davantage était nécessairement plus saint que les autres. Pensons à la fameuse « querelle des observances ».

Le candidat choisissait le monastère qui avait la plus grande réputation d'austérité (si sa santé le lui permettait, bien sûr) parce que c'était la plus grande austérité qui promettait la sainteté la plus grande. La formation consistait à faire entrer le jeune dans le moule. Donc à lui enseigner toutes les pratiques.

NB : C'était comme ça dans toute forme de vie religieuse. La sœur enseignante devait se tenir de telle façon devant sa classe d'élèves, elle devait s'enduire les mains de talc si elles étaient moites pour ne pas manifester d'émotions, elle ne devait jamais courir, mais marcher avec dignité et retenue, les mains dans les manches et les yeux baissés.

Puis est apparu un monachisme axé sur les valeurs. Sur une façon plus authentique de vivre les grands axes de la vie monastique de toujours : prière, silence, solitude, communauté, hospitalité, obéissance, désappropriation, etc. Il commence à apparaître dans les années 1960 et s'impose dans les années 1970.

Arrive donc une nouvelle génération de recrues qui sont des contestataires (mai 68) et qui vont s'attaquer de front à ce formalisme.

NB : Les jeunes de 2020 ne sont pas des contestataires comme nous l'avons été. Certes, ils ont de la difficulté à comprendre et à accepter certaines choses. Mais ils ne sont pas d'emblée et *a priori* contre. Ce qui était souvent notre cas.

Cette génération que nous formions va poser à propos de tout la question : « *Quel est le sens de...* »? Chez nous, le maître de novices de cette époque, que j'ai connu comme ancien, était harcelé, voire persécuté, par une question qui revenait sans cesse de la part des candidats de l'époque : « *Pourquoi est-ce qu'on fait ça comme ça ?* » Question à laquelle il répondait invariablement : « *parce que c'est la coutume...* », ce qui mettait en grogne ses novices. Mais le pauvre homme n'avait pas d'autre réponse à donner.

Il y a eu une immense entreprise pour retrouver l'authenticité des pratiques, des valeurs qu'on voulait vivre. Quelques exemples :

Une communauté d'hommes (ou de femmes) qui se rassemble sept fois par jour à l'église, pour chanter la louange de Dieu, qu'est-ce que cela veut dire? Que veut dire se laisser imprégner de sa Parole ? Il n'était pas question de prier dans une langue ésotérique, donc on passe à la langue vernaculaire. Pas question de débouler à toute vitesse toute une série de psaumes dans le but d'en dire le plus possible dans le peu de temps qu'on a, donc on prévoit des pauses, on coupe dans la quantité. Les anciens en témoignent : « *On disait tellement de prières qu'on n'avait plus le temps de prier.* » On prévoit des temps de silence et d'intériorisation.

- Pas question de garder intacts les ajouts accumulés au fil des siècles. Le roi David avait dansé devant l'arche, revêtu de son seul pagne. 300 ans plus tard, le grand-prêtre ne pouvait plus marcher tout seul, tellement il avait de vêtement sur le dos! C'est là une loi de la liturgie : on ajoute au fil du temps, mais on n'enlève jamais. Donc on simplifie, on allège. On revoit autrement l'agencement entre l'office canonial, l'office de la Vierge, l'office des défunts.

- Pas question de rompre la communion communautaire pour aller, chacun, célébrer sa petite communion eucharistique tout seul dans son coin. On instaure la concélébration. Finies les communautés qui se dispersent un peu partout dans des chapelles pour aller communier tout seul. Il y avait des non-sens que la nouvelle génération n'acceptait plus.

- Pas question de faire des offices pour faire des offices. On élimine l'office de Prime. On intègre une petite heure dans l'eucharistie si elle est célébrée au même moment.

Bref, cette génération refait tout à neuf dans le domaine de la liturgie :

- les efforts qui ont été faits pour refaire nos offices : composer des nouvelles mélodies ; composer des textes pour les hymnes et les antiennes (CFC) ; traduire les textes vénérables; refaire les lectionnaires ; compiler des cahiers d'intercessions ; trier, se reprendre à 2 ou 3 reprises, après des essais.
- Les efforts qui ont été faits pour réaménager nos lieux de célébrations. Souvent à plusieurs reprises, ici aussi : autel, ambon, siège présidentiel, réserve eucharistique, croix de procession; vêtements liturgiques; statue de la Vierge Marie, icônes, éclairages; enlever les plâtres peinturlurés pour retrouver la pierre nue.
- Les efforts mis en œuvre dans la refonte des livres de chœur : feuilles volantes au début; cahiers provisoires qui ont suivi; cahiers définitifs (?) actuels.
- Les efforts de patience et de diplomatie pour que la communauté dans son ensemble suive le mouvement. Avec les déchirements, les renoncements, les souffrances que cela a impliqué.

J'ai pris comme exemple la liturgie, mais c'est un travail qui a été systématiquement entrepris dans toutes les dimensions de la vie monastique. Une recherche d'authenticité dans tous les domaines.

Ex : Qu'est-ce à dire un groupement d'hommes (ou de femmes) qui vit dans le retrait du monde et qui, en même temps, accueille dans l'hospitalité ?

Ex : Qu'est-ce à dire l'obéissance ? Pas question de faire aveuglément ce qui est demandé. Il faut une obéissance qui n'infantilise pas mais qui rend adulte. Donc, on a repensé l'obéissance comme un dialogue où les deux partis sont responsables de la décision prise.

Ex : Qu'est-ce à dire un groupe de personnes qui vivent l'Évangile ensemble ? Mais si on ne se connaît pas, si on ne se parle jamais, si on ne dialogue pas.... Donc on a instauré des rencontres communautaires, des récréations, on s'est mis à souligner les fêtes, pour construire notre vécu communautaire.

NB : Au moment de la fondation de notre congrégation, dans les années 1850, notre fondateur, qui était un ami de Dom Orcise, l'abbé d'Aiguebelle, a permis l'usage des cellules parce qu'il voulait une vie cistercienne moins austère. Et, dans la conception trappiste, la vie commune était essentiellement un instrument de pénitence. On a fait du chemin depuis...

Ex : Comment vivre vraiment ces deux valeurs traditionnelles que sont la solitude individuelle et la communauté ? Il fallait donc apprendre à se connaître pour pouvoir s'aimer, apprendre à échanger en communauté, apprendre à prendre la parole et à écouter celle d'autrui, apprendre à échanger nos idées, notre vécu personnel.

Notre génération a revisité la tradition, a étudié les textes et les témoignages anciens. Elle a repensé tout pour une plus grande vérité et une plus grande authenticité pour aujourd'hui. Regarder seulement les sujets traités dans *Collectanea* de 1955 à 1975. Tout y passe... Relisez les lettres et les conférences de Dom Ambrose. Il revient constamment sur le défi d'intégrer dans la vie de nos communautés les grandes valeurs monastiques. Et de réellement en vivre.... mais en remettant au centre la liturgie, l'intériorité plutôt que la régularité, la *lectio*....

NB : la pratique de la *lectio* dans nos communautés n'est pas si récente. Je n'ai jamais entendu parler de *lectio* durant mon noviciat. On pratiquait l'oraison à la carmélitaine... On faisait nos méditations à la jésuite... On avait des temps d'adoration... La *lectio* a été réinstauré à partir des redécouvertes de cette même génération...

Quand je visite une communauté monastique, peu importe la langue, la culture, le continent, ce que je regarde instinctivement, c'est la liturgie de cette communauté. Je dis « instinctivement » mais c'est en fait c'est « par déformation professionnelle » ! Je suis de ma génération, je suis de ce second type de monachisme. Les questions qui m'intéressent sont : est-ce priant comme liturgie ?, est-ce que la célébration dégage une certaine paix ? Une beauté ? Une sérénité ?, est-ce que les frères arrivent à la course à la dernière minute, ou prennent-ils la peine d'arriver un peu avant la dernière cloche ?, est-ce qu'ils sont tous présents ou seulement la moitié ?

Il y a certes des communautés plus riches en moyens, d'autres qui sont plus démunies. Mais, avec les moyens dont celle-ci dispose, est-ce qu'elle prie et fait prier ?, est-ce qu'on est invité à participer ? Cela dit beaucoup de l'accueil...

Et quand je parle d'une communauté que j'ai visitée à ma propre communauté c'est par leur liturgie que je commence mon commentaire. C'est ma façon de saisir la vie intime d'une communauté que je ne connais pas, de la comprendre, de la jauger...

D'après ce que je peux percevoir, ce monachisme, qui est le nôtre, est en train de céder la place à un autre. Je constate que le jeune (20-30 ans, 35 maximum) qui jette un 1^{er} regard sur nos communautés, ne se pose pas la question : « *Est-ce une communauté vraiment austère ?* » Ni la question : « *Est-ce une communauté où on prie bien ?* » Mais : « *Est-ce qu'ils s'aiment les uns les*

autres ? » C'est leur interrogation fondamentale. Il n'y a pas de pardon à ce chapitre. C'est leur angle d'attaque pour nous évaluer et pour prendre leur décision d'entrer ou non, de rester ou non.

Nous allons, je crois, vers un nouveau modèle de monachisme. Un monachisme axé sur la chaleur communautaire. Après les « observants », après les « authentiques » (envoyons-nous quelques fleurs avant de disparaître!) voici les « chaleureux ». Oui, les chaleureux sont à nos portes....

Je ne suis pas encore sûr que le terme « axé sur la chaleur communautaire » soit le meilleur. Mais j'ai finalement évité le qualificatif de « axé sur la charité fraternelle » parce que c'est insuffisant à leurs yeux. Que l'on ait de bonnes relations entre nous, c'est parfait. Que l'on ait de bonnes réunions communautaires entre nous, c'est parfait. Que l'on ait appris à véritablement échanger, c'est parfait. Que l'on soit vraiment au service les uns des autres c'est parfait. Mais c'est insuffisant à leurs yeux. Ce n'est pas assez pour les convaincre de venir partager notre vie. Vous seriez étonnés de constater le besoin de chaleur affective qu'ils ont. Le besoin de montrer par des gestes, des comportements, la charité dont ils rêvent. Si je pouvais vous montrer des photos, ce serait très instructif :

- deux novices qui se prennent par les épaules pour aller au travail (« *Non è monastico !* »);
- un jeune frère qui est appuyé sur la poitrine du P. Abbé quand ils sont tous les deux en rang pour aller se servir au repas (« *Non è monastico!* »);
- un novice qui donne une accolade à un postulant qui revient après 15 jours d'absence : ce n'est pas juste un petit cognement de tête, il le prend à deux bras et le soulève de terre (« *Non è monastico!* »)
- deux postulants ou novices qui se tiraillent sur un sofa à la récréation (« *Non è monastico!* »);
- je suis chatouilleux, quand on me tripote les côtes, je fais le saut, ils passent leur temps à me faire sursauter, partout. : au réfectoire, au cloître, au chapitre...sauf à l'église peut-être... C'est pour eux une marque d'affection et d'attention pour leur P. Maître (« *Non è monastico!* »)

Bien sûr, c'est un peu lié à leur âge. Ils ont plein d'énergie et il faut que cela se manifeste quelque part. Il y a encore une part d'adolescent en eux et cela transparaît dans leur comportement. Un étranger à la communauté, donc non-informé ou non-initié à notre manière de faire, doit se dire : « Mais je viens d'atterrir dans une communauté gay ». Je sais qu'il n'en est rien. Tous mes frères, même les plus prudes, savent qu'il n'en est rien. Mais j'avoue que c'est parfois très surprenant de les voir faire.

Traditionnellement, au plan affectif, la communauté monastique se devait de remplacer le milieu affectif antérieur du moine. La famille, les parents, les amis. Le postulat avait comme défi d'assurer que ce passage se fasse sans trop de heurts. Le candidat quitte des liens fondamentaux (famille, parents, amis) pour créer de nouveaux liens appelés à devenir fondamentaux à leur tour (la communauté, les frères / sœurs le P. Maître, le P. Abbé, etc.).

Le postulant connaît toujours ce moment creux (entre le 3^e et le 6^e mois, dans la plupart des cas) où l'ennui de sa famille, où le mal du pays se manifeste. En fait, le candidat est en train de perdre les liens qu'il avait avec son ancien milieu mais n'a pas encore tissé de vrais liens avec son nouveau milieu. Il est alors dans une espèce de *no man's land* affectif pendant un certain temps. Une période que tout maître des novices doit prévoir et surveiller.

Le monde postmoderne, étant ce qu'il est, j'y reviendrai en détail dans le prochain entretien, les jeunes sont désespérément en recherche d'un milieu de vie où ils seraient en mesure de **compenser le manque affectif** qu'ils ont connu dans cette société qui est la leur. Ils cherchent autre chose que la froideur et l'anonymat du monde virtuel dans lequel ils ont grandi.

J'insiste, en le disant un peu crument :

Dans le monachisme traditionnel et moderne, la communauté en venait à remplacer le milieu affectif que le candidat avait avant d'entrer.

Dans le monachisme postmoderne, que j'entrevois, la communauté est appelée à fournir le milieu affectif que le candidat n'avait pas avant d'entrer.

Les candidats que j'ai accompagnés ces dernières années, l'ont tous exprimé d'une manière ou d'une autre. Quelques exemples, même si tous n'ont pas persévéré :

L'un d'entre eux surfait sur Internet voulant s'informer sur les diverses communautés religieuses « disponibles ». Quand il est tombé sur l'image d'une famille en train de pique-niquer dans le verger d'une abbaye. Un compte-rendu illustré de l'*autocueillette* dans notre verger mis en ligne. Ce n'était pas du tout dans la section « devenir moine ». Mais il s'est dit : « *Cette communauté met l'accent sur les valeurs familiales. Et c'est ça que je veux.* » Il est entré.

Un autre fréquentait depuis quelques années (à l'âge de 17-18 ans) une communauté apostolique, qui le laissait assez perplexe. Chaque membre avait sa petite chambre, sa TV, ses aises. Il atterrit, un peu par hasard, à la *Chambre Haute*. Et lors de la première activité communautaire, il s'exclame : « *Ça c'est ce que j'appelle une vraie communauté !* » Il est entré.

Un séminariste de dernière année, très déçu par l'ambiance individualiste du séminaire, fait, comme hôte, une retraite de discernement chez nous, avant de faire sa demande pour l'ordination diaconale. On l'invite à prendre un repas-récréation avec la communauté. Il est complètement bouleversé par l'atmosphère un peu survoltée qu'y mettent les jeunes Frères. Et demande à entrer chez nous. « *Je ne savais pas que cette vie fraternelle-là pouvait exister. J'ai été tellement déçu par l'attitude de repli sur ses petites affaires de mes formateurs au Grand Séminaire et par mes confrères...que je ne pensais pas que l'Évangile cela pouvait être vécu comme ça.* »

Il y a une part de naïveté et d'utopie dans leur vision des choses. La vie monastique, de tout temps, est une lutte et un combat. Et non pas une serre chaude. Ce sera vrai pour eux aussi. La vie en communauté n'a pas pour objectif de combler le vide émotionnel. Ni aujourd'hui, ni hier. Ce n'est pas son rôle. Même si le lien d'appartenance communautaire est un facteur d'équilibre affectif, il n'en reste pas moins que la communauté est aussi un lieu de renoncement à soi-même pour se donner à Dieu et aux autres. Et surtout, leur rêve ne fonctionnera pas. La communauté parfaite n'existe pas. La communauté style « mère poule veillant sur ses poussins » n'existe pas. Et après quelques mois, ils se rendent compte que certains Frères sont casse-pieds, que nul n'aime pas tout le monde, que certains nous énervent superbement, qu'il y a des tensions avec certains anciens, que, pire encore, un jeune peut avoir des conflits avec d'autres jeunes frères.

Et cela est intolérable pour eux, car, non seulement cela détruit leur idéal, mais ils ne sont pas habitués à des conflits directs. Leur monde de relations est virtuel. Et quand il y a divergence de vues, ils cliquent sur « fermer la session ». Ils sont de moins en moins en mesure de gérer un conflit. Ils l'effacent. Ils l'éliminent. Ou ils doivent le subir sans pouvoir réagir, ce qui est le cas du harcèlement numérique. Le jeune reçoit une avalanche de messages de haine, on le ridiculise sur la Toile, on le rabaisse. Cela peut concerner sa race, son allure, son orientation sexuelle, son corps, son opinion. Un conflit que la victime ne peut pas gérer parce que cela va dans une seule direction : contre lui. Il est impuissant.

Ils n'apprennent pas à négocier, quand il y a divergence de point de vue, ni à se défendre quand il y a agression. Ce qui n'est pas sans poser problème dans la vie monastique. « *Je pense que je n'ai pas la vocation, je ne m'entends pas avec Fr. Untel.* » « *Calmons-nous...* » Mais, en même temps, parce que la mésentente est pour eux insupportable, ils ont une volonté de pardon et de réconciliation absolument étonnante, ils sont incapables de vivre avec un conflit en travers de la gorge. Il faut le régler au plus vite. Ce qui est parfois très beau.

Ex : il y a au Japon un phénomène qu'ils appellent « HIKIKOMORI ». Il s'agit d'un adolescent qui s'enferme dans sa chambre pendant des années avec son ordinateur pour ne pas avoir de vrais contacts de visage à visage, de corps à corps, mais seulement *via* les réseaux sociaux. L'écran est le bouclier qui leur permet d'éviter le risque de la rencontre.

Ex : En Occident, c'est la phobie sociale qui est en très forte hausse, un inconfort marqué face aux relations sociales. Chez un très grand nombre de jeunes, l'anxiété monte quand ils sont confrontés à certaines situations : se retrouver dans un groupe, parler en public, rencontrer des inconnus et devoir leur parler. L'anxiété sociale vient d'être reconnue comme un cas clinique par la psychologie.

Ces jeunes-là ont tendance à vouloir entrer dans un monastère. Mais pour de mauvaises raisons. En pensant que là, ils pourront échapper à ces difficultés. On dit qu'ils sont individualistes. Je n'en suis pas convaincu. Ils sont isolés, seuls.

Ex : Vous avez tous vus des photos de deux amoureux assis dans un restaurant tous les deux en train de pitonner sur leur téléphone. Ils ne se regardent même pas. Ou des photos d'une famille en train de prendre le repas autour d'une même table, tout le monde est sur son maudit appareil en train de « communiquer ». Ou cette photo d'une pauvre grand-mère assise sur une chaise, avec des cadeaux plein les bras et les genoux, avec autour une dizaine de petits-enfants qui sont tous rivés sur leurs appareils, sans tenir aucunement compte de la pauvre vieille qui s'ennuie à mourir. Ce monde finit par être extrêmement difficile à porter pour les personnes. Et le jeune a soif d'autre chose. Soif de relations véritables. Évidemment, repenser la vie monastique sous cette perspective, essayer de répondre à cette attente d'une nouvelle génération crée automatiquement une nouvelle redistribution des valeurs monastiques. C'est donc, pour nous, moines de l'autre type - pour ne pas dire d'un autre âge - une formidable interpellation.

Il y a d'abord de mon travail de formateur, qui consiste à transmettre la vie monastique de toujours à une nouvelle culture. Je considère qu'il est donc de mon devoir de tolérer, d'accepter, de promouvoir, de permettre (je ne sais pas quel verbe employer) un bouleversement dans la hiérarchie de nos valeurs monastiques. S'ils mettent la charité au centre, c'est magnifique ! C'est très évangélique. C'est tout à fait cistercien : « La Charte de Charité », « le Miroir de la Charité », « l'Amitié spirituelle »... Je n'ai rien à redire. Mais le silence, le jeûne, la veille, cela ne les intéresse que fort peu.

Ex : Deux jeunes novices ne sont pas là pour un office. Aucune raison, à ce que je sache. Je vais les voir après. Ils sont assis bien tranquilles au local du noviciat. « *Oui, mais on était en train de discuter, on avait un très bel échange....* » Pour eux, c'est tout naturel : la vie fraternelle passe avant.... Comment est-ce que je réagis ?

Qu'est-ce que cela va donner comme monachisme ? Je n'en sais rien, parce que je ne connaîtrai jamais assez leur culture. Ils n'en savent rien parce qu'ils ne connaissent pas encore vraiment le monachisme.

On pourrait faire un peu un parallèle avec l'inculturation du monachisme dans les jeunes Églises par des occidentaux. L'occidental a beau vouloir s'adapter, il restera toujours en dehors de la culture indigène. Arrive une génération indigène, mais qui va rester toujours un peu assise entre deux chaises, entre la vision occidentale dont elle a héritée et la sensibilité locale dans laquelle elle vit. Ce n'est que la génération suivante qui va réussir la vraie inculturation et vivre un monachisme vraiment indigène. Je suis actuellement cet occidental qui essaie de faire des efforts d'adaptation... Nous devrions tous être cet occidental...

La génération assise entre deux chaises, c'est mon groupe du noviciat. C'est la situation des jeunes qui nous arrivent. Ils sont tiraillés entre : la vision que nous leur transmettons et la sensibilité postmoderne qui est la leur. Entre : un monachisme qui leur est un peu étranger et celui qui sera vraiment le leur. C'est une autre génération qui sera vraiment à l'aise dans ce qui vient.

Mais je suis en même temps tout plein de questions en tant que formateur :

- est-ce qu'il faut tout laisser faire sous prétexte que c'est de leur temps ?
- est-ce qu'il faut se plier à leurs caprices ?
- est-ce que leurs «besoins» sont des signes de la volonté de Dieu ?

Ex : L'office des Vigiles, ils le mettraient volontiers à 7h00 du matin (plutôt qu'à 4h00), à la limite ils l'aboliraient. Mais c'est monastiquement impensable... « *Non è monastico.* » Et ici c'est tout à fait exact.

Je m'efforce d'extraire les valeurs permanentes (silence, prière, travail manuel, solitude, *lectio*, ascèse...), de les sortir de ma culture, de ma vision des choses, pour les remettre entre leurs mains pour que, eux, se les approprient à leur manière. Mais, pour cela, il faudra que ce soient des bons moines. Nous sommes donc devant un nouvel *Homo Monasticus*. Devant une nouvelle espèce de *Homo monasticus*. Et nous aurons à nous adapter.

J'ai trop vu des jeunes gens tourner autour de certaines communautés nouvelles et qui auraient voulu y entrer mais ne le pouvaient pas parce qu'il faudrait qu'ils entrent dans le moule et ils ne pouvaient pas entrer dans le moule.

Ne vous faites pas d'illusions, ce que votre communauté vous demande, à vous, en tant que formateur, c'est ceci : « *Ce jeune homme qui vient d'entrer, dans 5 ans il faut qu'il soit comme nous. Et ton travail de formateur, c'est de faire en sorte qu'il soit comme nous.* » C'est un meurtre! Amen.

- 3 -

Qu'est-ce qui a changé?

Essayer de décrire notre époque serait comme décrire les couleurs d'un caméléon. Cela change tout le temps, et à toute vitesse. Nous ne sommes plus dans une époque de changement. Nous sommes dans un changement d'époque. Nous ne vivons pas une transition, mais une révolution.

Je n'ai pas la compétence pour vous présenter une étude sur la société postmoderne. Les spécialistes eux-mêmes ne s'entendent pas entre eux sur les différents aspects qui la caractérisent. Ils ne s'entendent même pas sur la date où il faudrait la faire commencer.

- 1945 ?

Avec la fin de la guerre, avec l'âge atomique menaçant la survie de la planète ? Avec l'avènement de l'équilibre de la terreur créée par la science ?... L'agent du changement de civilisation serait la science.

- 1965 ?

Avec l'avènement de la contestation tous azimuts ? Avec la décolonisation ? Avec la révolution sexuelle et féministe ? ... L'agent du changement serait ici la société elle-même et sa façon de fonctionner.

- 2000 ?

Avec l'avènement du numérique, de Internet, des téléphones intelligents ? Avec l'avènement des réseaux sociaux ? Avec la mondialisation et le nivellement de la culture ? L'agent du changement serait ici le monde de la communication.

- 2025 ou 2050 ?

Avec l'avènement de l'intelligence artificielle ? Avec les modifications de l'*homo sapiens* lui-même (le transhumanisme) ? L'agent du changement serait alors la nature de l'homme lui-même.

Pour notre propos je ne m'arrêterai qu'à un seul aspect, sans faire dans la futurologie, mais à partir de constats très terre à terre : notre univers affectif change.

Le monde affectif de la société traditionnelle

En Occident, c'était celui des générations qui nous ont précédés. Sous d'autres cieux, c'est encore la situation de la plupart des cultures et des groupements humains. Chez nous, c'est encore la vision de nombreux groupes de migrants. D'où leur difficulté d'intégration.

NB : Au fur et à mesure que je vais décrire cette société traditionnelle, je vais faire des parallèles avec la vie monastique. Surtout la vie monastique traditionnelle (c'est-à-dire, celle des «observants») qui a laissé des traces jusqu'à aujourd'hui, bien entendu. Parce que, pour le jeune qui devient moine, le milieu monastique prend le relais du milieu social qu'il vient de quitter. Donc, il doit retrouver un peu les mêmes éléments qu'il vient de quitter. La communauté monastique va jouer le même rôle affectif que la communauté humaine qu'il vient de quitter. Il quitte un monde qui lui assurait une identité et un équilibre. Il s'attend à trouver un monde différent, oui, mais qui devra lui assurer, à son tour, une identité et un équilibre, sinon il ne pourra pas tenir. Tout homme a besoin d'un écosystème affectif pour survivre. Le moine en quitte un (celui du monde). Il doit absolument en retrouver un autre (celui du monastère). Sinon c'est le désastre au plan personnel.

Dans ce monde affectif traditionnel, il y a 3 composantes, en 3 cercles de plus en plus larges :

- la famille (souvent très étendue : les parents, les frères et sœurs, les oncles et les cousins...)
- le clan (la famille élargie souvent par alliance, la tribu, le groupe ethnique...)
- la société-état (le gouvernement, loin, impersonnel, distant et corrompu...)

La famille et le clan

La plupart du temps, la famille et le clan sont encore confondus. Le clan est, en fait l'extension de la famille. Donc, les deux jouent un peu le même rôle dans la gérance affective de l'individu. Leur rôle est de :

- Assurer l'identité de la personne. Je suis fils de..., le fils de

Changement de nom à la profession: acquérir une nouvelle identité.

Être moine de tel monastère, parfois c'est même visible de l'extérieur, il y a un air de famille propre. (Moi, Frère X..., moine de...).

Mon nouveau monde affectif, me donne une nouvelle identité.

- Pourvoir à l'éducation et à la formation. C'est toute la famille, voire tout le clan, qui se sent responsable de l'éducation de l'enfant et qui intervient dans le processus.

Le postulat, le noviciat,...

La communauté, qui engendre de nouveaux moines, est formatrice.

Le jeune moine qui intègre les observances en regardant faire les anciens.

- Donner le soutien affectif dans les moments charnières. Dans les passages de la vie :
 - les naissances (les sages-femmes, les nourrices, les tantes qui prennent soin de la mère, l'exclusion des hommes)
Le temps du noviciat qui était rigoureusement à part dans le monachisme traditionnel, avec son petit monde à lui.
 - l'accession à l'adolescence (les rites d'initiation, les vêtements, peintures, coiffures propres), puis accession à l'âge adulte.
Les étapes de la formation avec leurs rituels et leurs vêtements propres
 - le mariage,
la profession solennelle qui marque le passage d'un statut à un autre. Droit de parole, droit de vote au chapitre...
 - la mort, avec les rites funéraires,
en terre chez les trappistes
 - les pleureuses,
la prière du psautier auprès du corps du défunt
 - le culte des ancêtres, les gestions des esprits des morts
les messes des défunts, l'office des défunts, le ménologe du monastère, le sanctoral.
- Prendre en charge les membres éprouvés dans les temps de deuil, de maladie, de dépression. Les personnes éprouvées sont soutenues par la famille et le clan. Dans les sociétés traditionnelles, il y a des rituels pour cela.

Il y a des personnages socialement désignés pour certains rôles en ce sens : Le sorcier, le grand-prêtre, le chaman, le guérisseur.

Dans les monastères le soin des malades et les rituels pour les mourants. Le rôle donné à l'abbé, au sympecte, au confesseur. L'accompagnement spirituel en général.

- Assurer un métier, un travail. Donner à l'individu un rôle social et économique qu'il ne choisit pas et qu'il ne peut guère changer.

La vie monastique traditionnelle définissait le contenu de la charge de chacun.

(Abbé, prieur, infirmier, cellérier, chantré, réfectoier, etc.). Chacun son métier et c'était très codifié. Le candidat à la vie monastique devenait choriste ou convers selon sa condition sociale. À ce niveau il y avait des règles à ne pas transgresser : tel Abbé cistercien qui se sauve de son monastère pour devenir, incognito, un convers dans un autre monastère de l'ordre, au loin. Défendu!

- Contrôler les relations. Quelle jeune femme le jeune homme est-il en mesure de fréquenter. Les classes sociales ne se mélangent pas.

Contrôle des lettres (à remettre et à recevoir ouvertes), des parloirs (tant par année), des téléphones (installés dans un lieu public).

- Arranger les mariages qui ont pour but de solidifier le clan et de créer des alliances. La redistribution des orphelins. Les parrains-marraines, les oncles et les tantes prennent en charge des enfants en surplus.

Toutes les vocations «forcées» que le monachisme traditionnel a dû gérer et prendre en charge...

- Assurer la cohésion sociale; l'intégration des marginaux. Donner une place au fou du village.

*Même les frères fragiles et perturbateurs avaient leur place.
En marge de la communauté, mais ayant un rôle social accepté par l'ensemble.*

- Maintenir la justice en instaurant un système correctionnel. Les conflits, vols et blessures sont réglés à l'intérieur du clan. Ex : les crimes d'honneur ont pour but d'éliminer les déviants par les membres de sa propre famille pour défendre son honneur. On en a dans les ghettos de migrants.

Le chapitre des coupes (et surtout le système de «proclamation»); les punitions données par l'Abbé aux fautifs; tout le système pénal de RB; pour ne pas parler des «cachots monastiques». Tout un système judiciaire à l'interne.

- Réguler l'économie. Le clan se cotise pour trouver des fonds pour tel membre qui veut partir une petite entreprise. Le village organise une corvée pour rebâtir une grange brûlée. Toute la famille trouve des sous pour permettre à un membre d'émigrer... et d'envoyer une partie de son salaire en retour. La corruption généralisée occasionnée parce qu'un membre de la tribu a réussi à obtenir un poste lucratif dans le gouvernement, dont tous doivent profiter.

Au monastère tout l'argent gagné va à la caisse commune. L'héritage de ma grand-mère doit profiter à tous.

NB : Je me retiens de parler du cas de Saint Bernard qui entre à Cîteaux avec une partie de sa famille et de son clan et qui va, durant toute sa « vie publique » faire jouer les relations sociales qu'il avait, de par sa famille, dans le système féodal de son temps.

La Société-État.

Elle n'a plus grand rôle à jouer dans les sociétés traditionnelles, sinon, gérer les infrastructures fondamentales (pont et chaussées), mener les guerres, lever les impôts.

Dans le monachisme traditionnel, le candidat n'entre pas dans un système inconnu et déstabilisant. Il est sécurisé par des structures familiales qui prennent le relais de celles qu'il est appelé à quitter en entrant. Certes les coutumes et les exigences ne sont plus les mêmes, mais elles appartiennent à une structure d'ensemble du même type, ce qui lui assure une sécurité affective.

Le monde affectif de la société moderne.

C'est le monde des *baby-boomers*, le monde que nous, nous connaissons. Il y a toujours 3 composantes et 3 cercles concentriques mais organisés de manière fort différente. Et surtout, les dimensions changent : la famille ; les groupes d'appartenance (le clan a disparu) ; la société-état.

La famille.

- Est réduite de beaucoup, se limite aux parents, frères et sœurs, quelques proches.
- Joue toujours un rôle affectif fondamental.
- Perd une grande partie de son influence parce que fortement concurrencée par d'autres influences venues de l'extérieur de son noyau. L'enfant est désormais influencé par toutes sortes de courants autres que sa famille.

Les groupes d'appartenance.

Le clan est remplacé par un grand nombre de groupuscules auxquels je me dois d'appartenir, ou auxquels je choisis d'appartenir.

- Les cousins.
- Les collègues de travail.
- Les amis avec qui je vais en vacances.

NB. Ces 3 groupes ne se recoupent pas. Dans la société traditionnelle, avec le rôle du clan, mes cousins étaient aussi mes collègues de travail et ceux avec qui j'avais mes loisirs. Ce n'est plus le cas. Dans le monde moderne, chaque groupe joue un rôle particulier dans mon univers émotionnel. Je vais chercher dans l'un ou dans l'autre, l'élément relationnel précis dont j'ai besoin pour mon équilibre.

- Les fidèles de la paroisse.
- Mon groupe de partage biblique (qui n'est pas de ma paroisse).
- Mon groupe d'aide pour le Tchad (qui comprend surtout des non-croyants, donc rien à voir avec les 2 précédents).
- Mes voisins de palier.
- Mes amis du jardin en *permaculture*.
- Mes collègues militants du Parti Socialiste (qui ne se retrouvent nulle part dans les autres groupes).

Ce sont tous des liens occasionnels. Des personnes avec qui j'ai un élément commun qui est souvent le seul que je partage avec eux. Et c'est l'ensemble qui me procure un équilibre de vie. Plus je m'implique dans un groupe, plus ce groupe aura de l'influence sur mon mode d'être.

Ce sont presque tous des liens librement choisis, et librement abandonnés si la personne considère qu'ils ne lui apportent plus rien de ce qu'il est venu y chercher.

La société-état.

S'occupe du reste. Donc a un rôle beaucoup plus considérable que dans la société traditionnelle.

- Prise en charge de multiples secteurs dont la famille et le clan s'occupaient dans la société traditionnelle. Ce que l'on nomme « l'État-providence » en assure désormais la suppléance.
- S'occupe de tous les âges de la vie : enfants (garderies et écoles); ados (loisirs et sports); adultes (festivals, spectacles, subventions aux entreprises, soutiens aux familles, coopérative de consommateurs...); vieillards (résidences, loisirs, soins adaptés, soins palliatifs...); malades (hôpitaux, maisons de soins...); fou du village (soins psychiatriques, centre d'accueil des SDF, centre de désintoxication, maison de dépannage ou de réinsertion...).
- Prévoit banques et systèmes financiers pour fournir des fonds pour bâtir une entreprise, pour rebâtir une grange qui a brûlé, régularise le monde de l'économie.
- Contrôle le système judiciaire : se réserve le droit de punir les crimes (et de les définir), définit le comportement sexuel acceptable ou déviant. Émet des normes pour assurer la salubrité alimentaire.

Dans ce nouvel univers, le monastère est choisi comme LE groupe d'appartenance. Pour le moine, il y a maintenant un groupe qui a comme rôle de remplacer la plus grande partie des groupes antérieurs :

- *Donner sens à la vie.*
- *Soutenir la raison d'exister en ce monde.*
- *Fournir équilibre et bien-être.*
- *Fournir à la personne un environnement adéquat pour se réaliser au plan psychique et spirituel qui lui permette de vivre tendu vers son but : le service de Dieu et des frères.*
- *Un des points essentiels dans le monachisme moderne devient alors la communauté. Ex : Vivre 30 ans avec un frère (qui serait, mettons, discret et un peu effacé) et n'avoir aucune idée du son de sa voix parce qu'il ne parle jamais, c'était autrefois une chose édifiante, mais c'est inconcevable désormais. Un groupe d'appartenance implique qu'on apprenne à se connaître.*
- *Les groupes de partage et d'échange, de discussion au sein de nos communautés, les récréations, les loisirs communautaires qui ont pris de l'importance en petits ou grands groupes. C'étaient autrefois des manquements à l'austérité qui allaient à l'encontre des observances, c'étaient donc des obstacles à la sanctification. Mais ils sont devenus des outils essentiels pour nous connaître davantage, mettre en commun notre vision des choses promouvoir et stimuler notre qualité de vie spirituelle commune, nous enrichir mutuellement, mieux mettre en œuvre nos **valeurs** (le mot est lancé) de façon commune.*
- *La formation, elle, n'aura plus comme but d'habituer le candidat à un certain comportement, mais d'inculquer des valeurs qu'il aura intégrées. Les cours que je donne au noviciat portent sur chacune des valeurs prises une par une.*

Ex : le travail manuel : chez les Pères du désert; chez Pacôme et Basile; dans la RB; au MA, au 17^{ième}, au 19^{ième}.; le rôle du travail dans la vie monastique d'aujourd'hui et finalement, comment on met cela en œuvre à Rougemont.

Ex : Même démarche pour la liturgie, le silence, la solitude, la clôture... etc.

Je veux que ce que l'on vit et la manière dont on le vit, donne sens à la vie du jeune frère, que les valeurs qui font vivre le groupe, il les fasse siennes et non pas seulement qu'il nous singe docilement.

- *Les chapitres généraux sont devenus, dans le monachisme moderne des outils pour mieux vivre selon nos principes (je fais allusion ici, entre autres, mais pas seulement, à la Déclaration de principe de la vie cistercienne). Le chapitre n'a plus pour rôle uniquement de taper sur la tête de l'Abbé qui a construit un clocher trop haut, mais de s'aider mutuellement à mieux vivre nos valeurs, à soutenir les communautés en situation plus précaire que d'autres.*
- *Autre phénomène de la vie monastique moderne : Les échanges entre les communautés; sessions de formateurs; sessions de formation pour les noviciats; sessions de cellériers, d'infirmiers, de chantres, selon le principe qu'un groupe donné s'enrichit au contact d'un autre groupe de même orientation.*
- *L'obéissance change de visage.*
 - *Pour les « observants » on exécute aveuglément ce qui est demandé. Selon l'adage qui avait cours : « Le supérieur peut se tromper en ordonnant, mais je ne peux pas me tromper en obéissant. »*
 - *Pour les « authentiques », il y a un dialogue nécessaire. Le moine, pour bien profiter du vœu d'obéissance, devrait savoir le pourquoi de l'ordre donné. Quel est le bien communautaire ou personnel sous-jacent ? Comment cette demande du supérieur peut-elle être vue comme une occasion de croissance pour ma vie et ainsi être intégrée dans une évolution personnelle (ou communautaire). Le principe demeure : je dois sentir que le groupe me fait grandir. Même dans les passes difficiles.*
- *Et on pourrait continuer....*

La communauté va essayer d'être un groupe d'appartenance le plus englobant possible pour cela il doit pourvoir à de multiples besoins chez le moine : psychologique, affectif, intellectuel, professionnel, spirituel, émotionnel, physique, etc. Ce qui est impossible. Elle ne peut combler tous les besoins. La fameuse autarcie (dans la mesure où elle a déjà existée) est lézardée. Il a fallu lâcher du lest : parloirs, téléphones, journaux, sessions à l'extérieur, séjours dans les familles, études à l'extérieur... Ils permettent parfois de créer d'autres groupes extérieurs à la communauté et qui répondent parfois à des besoins non comblés par le groupe principal qu'est la communauté. Avec les risques que cela implique...

Bref, pour que le groupe d'appartenance qu'est maintenant la communauté monastique soit nourrissant pour le candidat qui a quitté ses groupes antérieurs, il faut que cette communauté soit significative pour lui, qu'il soit capable de croître avec elle et grâce à elle.

Mais dans la société moderne, quand un groupe ne me nourrit plus, je le quitte. À mes yeux, il ne joue plus aucun rôle positif dans ma vie. D'où les départs (même de profès solennels) beaucoup plus fréquents dans le monachisme moderne plus que dans le monachisme traditionnel (pourtant plus décapant). Si la communauté ne m'apporte plus rien, je passe à autre chose...

Le monde affectif de la société postmoderne.

Il est à nos portes ! Je pense ici aux candidats qui sont au début de la trentaine, en descendant. Donc pour ceux de 40 ans et plus, les remarques qui suivent seront moins pertinentes. Toujours 3 cercles. Je j'appellerais : la famille ; les contacts ; la société.

La famille

- Éclatée. 80 % des jeunes viennent de couples séparés. Les candidats qui se présentent viennent de ce milieu.
- Démultipliée. S'ajoute la copine de mon papa et le nouveau conjoint de ma maman. Sans compter les enfants de ces derniers, qui sont dans la même famille que moi une semaine sur deux. Ex : Un enfant disait à son professeur avant de quitter l'école pour les vacances de Noël : « Moi, j'ai trop de maisons ».
- Diluée au sens de : en perte d'influence. L'impact du rôle parental est fortement diminué quand le jeune ne les voit qu'une semaine sur deux.

Les groupes d'échange (non plus « d'appartenance »).

- Les jeunes d'aujourd'hui ont un véritable ami intime, un seul. C'est le seul avec qui ils gardent un lien réel après leur entrée au monastère.
- Multiplication d'amis virtuels. Le nombre explose : « Je suis rendu à 300 (ou 3000, peu importe) amis sur *Facebook* », par exemple. Mais, ... on ne les voit jamais. » Ex : Tel jeune fait partie d'un club de jeu vidéo. Il a deux partenaires aux USA et le 4^{ème} joueur est en Australie.
- Liens multiples, mais superficiels et provisoires. Ex : « J'ai un nouvel ami, va dire l'un d'eux. On s'est rencontré au bar-resto. On a jaser toute la soirée. On est du même avis concernant l'entraîneur du club de foot. Donc on est amis. Là, on s'échange des clips de foot sur *You tube*. »

C'est bien, mais ce n'est pas une amitié comme cette dernière qui va m'aider à structurer ma personnalité et elle n'a aucune base pour assurer une durée. C'est comme des amis qu'on rencontre durant nos vacances au Maroc, on échange nos adresses, on jure de rester en contact. Mais on ne le fait pas.

Il y a donc une énorme carence en termes de liens affectifs véritables. Un énorme besoin de vraiment vivre avec une autre personne, en chair et en os. Un besoin d'avoir de véritables relations de communion et d'échange. Un besoin d'interagir avec des personnes réellement sur place, et non pas à l'autre bout d'un réseau. Un besoin de corps à corps affectif avec autrui.

Et c'est avec cette carence qu'ils viennent frapper à la porte de nos monastères. Je ne crois pas que ce soit à cause de cela, mais cela fait partie de leurs bagages en arrivant.

Je termine avec une parenthèse. Elle est un peu longue, excusez-moi...

Nous assistons actuellement à une modification du cerveau de l'*Homo Sapiens*. La technologie dans laquelle sont immergés nos jeunes, leur est si facile et ils sont si à l'aise là-dedans que cela en est déconcertant pour nous, les dinausores. On dirait qu'ils n'ont même pas besoin

d'apprendre, ils sont nés avec cela... parce que leur cerveau fonctionne autrement que celui de la génération précédente.

Cette modification du fonctionnement cérébral s'est déjà produite plusieurs fois dans l'histoire de l'humanité.

- Notre cerveau fonctionne naturellement par libre-association. Constatez le trajet que fait mon cerveau en 20 secondes : la session d'Orval; aéroport; mal des transports; hôpital; le parc situé en face de l'hôpital; pommier décoratif; confiture de pommettes; pâté au saumon. Mon parcours mental est sans aucune logique, en 20 secondes...

Or l'écriture apparaît entre 4000 et 3000 AC. Mais elle ne peut suivre un cerveau comme celui-là. Parce que le scribe n'a pas fini d'écrire un mot que son cerveau est déjà accaparé par un tout autre sujet. Alors s'il écrit, au fur et à mesure, ce qui passe librement par son cerveau, le paragraphe sera illisible. Il y a 3 ou 4 mille ans, le cerveau humain a dû s'adapter à cette nouvelle technologie : l'écriture. Le cerveau humain s'est mis à penser en : sujet..., verbe..., complément... Il a renoncé (en partie) à une faculté (la libre association) pour en adopter une autre (la logique de l'écrit).

- Notre mémoire est aléatoire. J'ai emmagasiné en elle une série hétéroclite de données pêle-mêle : la date d'anniversaire de mon P. Abbé; la quantité de carottes nécessaire pour faire une soupe pour 15 personnes; le fonctionnement de la machine à laver qui est au sous-sol; l'endroit où est rangé la feuille de l'hymne pour les laudes du dimanche.

Tout cela est mêlé, mais, surtout, tout ce matériel est accessible à volonté.

Une administration ne peut pas fonctionner avec ce pêle-mêle. Les dossiers sont tout mélangés... Une administration veut une classification des données. Mettre chacune des données dans un tiroir spécifique. Un tiroir pour les contrats de vente, un autre tiroir pour les rapports d'impôt, un autre pour les registres de naissance et de mariage, un autre pour les alliances entre les nations.

Vers l'an 3000 AC, des empires apparaissent (en Égypte, en Mésopotamie, en Chine.) Pour l'efficacité de leur administration ces empires ont besoin de classification. Ils forment des dossiers, des archives, des bibliothèques. Il faut ensuite des classeurs, des tiroirs, et des registres pour savoir où tel document se trouve.

Le cerveau d'un fonctionnaire ou d'un comptable, n'est plus un cerveau d'*Homo Sapiens* normal.

- Au 15^{ième} siècle : nouvelle modification du fonctionnement cérébral, avec l'invention du papier et de l'imprimerie, notre cerveau s'adapte encore une fois à une nouvelle technologie. On lit davantage, mais on perd la mémoire. Plus besoin de retenir : tout est dans ma bibliothèque, dans l'étagère à côté.

Les moines au MA connaissaient la Bible en entier par cœur. Personne parmi nous ne sait un seul livre de la Bible par cœur.

- En 1970-80 est apparue la fameuse petite calculatrice. Plus personne parmi nous ne sait compter.

Le cerveau de l'*Homo Sapiens* est plastique. Il a une fabuleuse capacité d'adaptation à une nouvelle technologie. En fait, à chaque fois, il gagne certaines facultés, mais en perd d'autres.

- L'autre jour, une de mes nièces (qui a à peu près 5 ans) était assise au milieu du salon avec une télécommande dans les mains. Elle pesait sur les boutons pour voir qu'est-ce

qui s'allumait, serait-ce la télévision, le système de son, ou serait-ce la lampe au plafond ? Son cerveau s'est adapté. Plus que le mien... Si jamais vous voulez rire : mettez-moi une télécommande dans les mains...

Mais si le cerveau est plastique et peut s'adapter avec une étonnante facilité, **le cœur humain ne change pas.**

Nos gènes ne nous ont pas préparés à des relations uniquement virtuelles, à un univers familial éclaté, à un lien affectif qui passe par un écran. Notre bagage biologique n'arrive pas à s'adapter aux mutations sociales et affectives que la postmodernité entraîne. Au plan technologique, nos amis les postmodernes, sont presque des mutants. Mais au plan affectif et relationnel, ils sont des carencés.

Ex : À cause du monde des ordinateurs,

- ils ne savent plus écrire : pas d'orthographe, pas de syntaxe, c'est l'émotion brute, écrite au son et le programme dans l'ordinateur corrige automatiquement;
- ils ne savent pas lire, après 5 pages ils ne suivent plus; encore pire : donnez-leur un livre ils vont le prendre : « il est où, le bouton d'allumage ? »;
- ils ne savent plus développer une pensée, présenter une argumentation; toute leur communication se réduit à des «tweeds» de 140 caractères maximum.

Ce qui pose quand même d'énormes problèmes pour la formation monastique, ...un genre de vie où le livre a toujours été au centre...

Ex : À Rougemont aussi la lecture fait partie du programme de formation. Et je leur fournis des livres obligatoires à lire (selon le niveau intellectuel de chacun). Mais si après 4 mois de postulat, ils n'ont pas fini de lire le premier livre que je leur ai donné et qui est celui d'André Louf « La voie cistercienne » qui est, selon moi, un livre de base, il y a un problème quelque part. On a donc institué un cours de lecture par semaine. Tout le noviciat se rassemble dans la salle de cours et s'installe pour lire, au lieu de participer au travail manuel. Cela pour les forcer à lire ... et ils vont aux toilettes 4 ou 5 fois... ce qu'ils ne font jamais quand ils sont sur leur ordinateur. Il y a probablement un lien entre un livre et la vessie qui m'échappe!

J'ai essayé de trouver une explication, en partie du moins, à la soif de communauté qui les habite. Ils veulent se donner au Christ, cela ne fit aucun doute. Ils sont généreux. Ils sont aptes à une très belle conversion. Mais cette conversion n'emprunte pas toujours les mêmes avenues que la nôtre. Ils ont d'autres aspirations surtout celle de vivre.... enfin.... une vraie vie de communauté. Pour eux, plus que pour nous peut-être, le chemin vers Dieu passe par des frères et par l'amour des frères. Je crois que non seulement nous devons être ouverts à ces appels de l'Esprit, Mais nous devons nous laisser déranger un peu par eux... et par Lui...

Les défis qui sont devant nous...

Cela vaut la peine de regarder un instant comment se faisait la formation aux observances.

- Le but était la formation à l'ascèse :
 - à une vie dure et inconfortable,
 - à un travail épuisant,
 - au jeûne et à l'abstinence perpétuelle,
 - au langage par signes.
- La voie de la sainteté était le renoncement à soi, (comprenez : « à tout ce que je trouve agréable ») en union avec le Christ dans sa passion.
- Le discernement se faisait d'après la capacité à supporter ce genre de régime.
- La tâche du formateur était de s'assurer d'une transformation du comportement.
- L'enseignement était centré sur une pratique. Il était moralisateur et volontariste. Son contenu consistait en de longues explications des *Us et Coutumes*.
- La rencontre personnelle avec le P. Maître se vivait avec un petit papier sur les genoux où les manquements de la semaine étaient inscrits. Et le dialogue concernait les détails pratiques (absences de l'office, retard au travail, etc.), il se terminait avec un encouragement à mieux faire « par amour pour le Seigneur. » Avec un petit morceau de chocolat quand c'était une période plus difficile.

Il y avait peu de direction spirituelle au sens propre. C'était plutôt le rôle dévolu au confesseur. Le P. Maître supervisait, approuvait, corrigeait.

- L'entrée se faisait d'un seul coup. Comme on plonge dans une mare d'eau glacée.
- L'histoire personnelle et les acquis antérieurs étaient vus davantage comme étant des obstacles que des éléments positifs dans le processus.

Ex : un ancien que j'ai connu était violoniste avant d'entrer. Pas question! Cela avait été interprété comme étant une tentation de mondanité!

C'était un tout. Et c'était à prendre ou à laisser.

Le danger c'était le conformisme extérieur. Surtout chez les candidats à personnalité faible. Ça faisait tellement des bons novices!... qui ne persévéraient pas.

Alors que les rebelles, les joyeux lurons qui faisaient les 100 coups, qui donnaient du fil à retordre au P. Maître.... sont ceux qui sont restés.

Puis on est passé à la formation aux valeurs.

- Le formateur est désormais considéré comme un éducateur.

- Au plan plus théorique (intellectuel) sa tâche consiste à enseigner la pertinence pour notre temps des divers aspects traditionnels de la vie monastique. Ce que j'ai appelé « les valeurs ».

Je regarde l'approche que je prends, personnellement dans mes cours. Je prends les valeurs les unes après les autres (travail, silence, obéissance, etc.) Je regarde avec eux comment l'histoire les a comprises : les Pères du désert, Pacôme et Basile, la RB et la RM, Cîteaux, Rancé, le 19^{ième} siècle, Vatican II, comment les comprendre aujourd'hui.

Puis je passe au plan pratique. La valeur en question, comment constatez-vous qu'elle est vécue à Rougemont ? Comment devrait-elle, d'après vous, être vécue ?

- Les rencontres individuelles ont pour but d'insérer cette conception de la vie monastique dans le vécu du candidat. Le but étant l'intégration et l'appropriation personnelle des divers thèmes monastiques. Il y a une osmose qui doit se faire petit à petit entre l'histoire très personnelle du novice et le genre de vie pour lequel il se prépare.

- Il y a davantage d'attention aux dons et aux charismes de chacun, aux talents et aux attraits. On souhaite que le travail soit un lieu d'épanouissement, et pas seulement une occasion de faire pénitence.

- On a mis en avant des sessions et des rencontres inter-monastères de toutes sortes pour pouvoir approfondir certains aspects : « L'humilité dans la RB »; « Obéissance et liberté », « Silence, communion, charité... »

Dans notre Ordre il y a des cours donnés par des personnes compétentes sur la liturgie, les Pères de Cîteaux, les grands axes de la RB, la croissance humaine et le discernement pour former des moines et des moniales mieux articulés au plan intellectuel.

Bref, dans la formation, on est passé d'un dressage à l'acquisition d'une sagesse monastique.

La formation des postmodernes... , il va probablement falloir passer maintenant à une formation à la quête de Dieu à travers la communion fraternelle.

- Ils ont déjà un fort désir de communion fraternelle. Il y a quand même, chez eux, beaucoup à faire en ce domaine parce que la charité n'est naturelle pour personne.

- Mais le travail essentiel de la formation sera la formation à la quête de Dieu.

Ex : Un moine du dehors a vécu plusieurs mois chez nous, (lucide et clairvoyant). Le P. Abbé lui a demandé ce qu'il pensait de Rougemont. Il lui a répondu : « *Vous avez réussi à créer une communion. Il faut maintenant que vous en fassiez des contemplatifs.* »

Comment aider ces jeunes-là à chercher Dieu ?

À le désirer ?

À utiliser pour cela, à leur tour, les instruments de la vie monastique ?

À utiliser, à leur manière, les instruments de la vie monastique ?

À reprendre la bonne vieille tradition monastique, mais réorganisée tout autrement.

- Je dois oser sortir de mes schémas : « Un moine c'est ça »; « Ça s'est toujours fait comme ça » pour aider *ce jeune-là* dans *son* chemin. Donc une approche d'un type beaucoup plus personnalisé. Ils sont à la recherche d'une proximité communautaire. Ils veulent une intimité interpersonnelle plus grande. Ils sont qualifiés d' « individualistes » (NB : on peut être pour on peut être contre) mais ils ont besoin d'un accompagnement plus personnalisé.

Pour enseigner l'anglais à John, il faut connaître l'anglais et il faut connaître John. Si j'applique l'image, je connais la vie monastique, mais je ne connais pas John qui est le postmoderne qui frappe à la porte.

- L'accompagnement individuel sera donc au centre. Non plus essayer de faire entrer dans un moule (comme à l'époque des « observants ») non plus transmettre un charisme comme un cadeau tout emballé (comme au temps des « valeurs ») mais aider chaque jeune à entreprendre un cheminement de don de soi à la suite du Christ. L'aider à interpréter ce qu'il vit de bien ou de difficile. Bref, entreprendre une formation qui est à mi-chemin entre

- la direction spirituelle,
- la thérapie,
- l'intégration dans une communauté.

Voir ce que le Christ veut pour cette personne-là. Voir comment cet appel peut s'articuler avec la proposition monastique de telle communauté.

- L'histoire du candidat devient alors le lieu du travail (...histoire passée et présente, c'est-à-dire ce qu'il vit actuellement) pas seulement les faits, mais l'expérience vécue et ressentie au cœur des faits. Le formateur doit :

- être capable de saisir la vision du monde du novice,
- savoir lire entre les lignes,
- être capable de voir les ouvertures (la grâce, en fait) dans les apparents échecs,
- et surtout, être un miroir où le novice peut se découvrir.

- Le moment important devient alors la rencontre en tête à tête. Être capable d'empathie, de chaleur, de non-jugement, mais sans mollesse ni laisser aller. Être capable d'écouter sans parler. Le novice doit se sentir inconditionnellement aimé.

J'essaie de me dire :

Un disciple oublie presque tout de ce que le maître aura dit.

Un disciple oublie un peu moins ce que son maître aura fait.

Un disciple retient assez bien ce que son maître aura été.

Mais il n'oubliera jamais comment son maître l'aura fait se sentir : libre ou coupable ? apprécié ou mésestimé ? fier ou honteux ?

NB. : Pour ces rencontres en tête à tête, je n'ai jamais de programme de discussion préétabli.

« Comment ça va ? » On part de son vécu.

- Cela demande énormément de temps. Beaucoup plus que dans une approche plus traditionnelle. Mon bureau est toujours ouvert, donc ils savent qu'ils peuvent venir et s'asseoir pour jaser. N'importe quand. Ils prennent des heures et des heures..... Un temps j'en avais quatre. Je n'avais de temps pour plus rien d'autre.

- Être un saint homme ne suffit plus... Le formateur doit désormais :

- (sans être psychologue) être au fait du développement humain,
- (sans être prof d'université) connaître les lois de la spiritualité,
- (sans être un interviewer) savoir faire parler.

Le but c'est de faire découvrir ce qui les habite tout au fond et de faire émerger le généreux désir de Dieu. S'efforcer d'avoir une certaine neutralité d'attitude devant les choses moins belles.

NB : Attention au langage non-verbal qui peut condamner à notre insu. C'est une approche qui est difficile à mettre en œuvre avec un candidat qui joue avec ses cartes collées sur sa poitrine.

- La discrétion face à ce qui est dévoilé est capitale...et difficile... Trahir une confiance s'apparente au viol.

Ce qui n'est pas toujours facile pour l'Abbé, par exemple qui voudrait bien savoir... Travailler en équipe est très intéressant, mais aussi très délicat, à ce sujet. Quoi dire ? Quoi partager pour s'éclairer mutuellement ? Quoi taire à tout prix ?

Dans cette nouvelle culture, les échanges entre novices vont souvent plus loin que de simples discussions :

- ils veulent vraiment se connaître mutuellement,
- ils veulent entrer dans l'intimité de l'autre,
- ils sont éveillés aux émotions de l'autre frère.

Et ils veulent l'aider dans son cheminement. « Tu sais, moi aussi, j'ai passé par là... » Au point que l'équipe de formation a été obligé d'intervenir pour éviter qu'ils ne fassent un véritable accompagnement entre novices. « Il y a des personnes nommées pour cela si vous avez quelque chose à confier, c'est à elles que vous devriez vous adresser. Votre confrère novice est lui-même encore en cheminement et il n'est pas bien placé pour voir clair.»

- À cause du saut culturel (d'un modèle à l'autre) et parce que le chemin est plus personnalisé, c'est le type de formation qui est le plus source de tension et de non-confiance de la part de la communauté. La vie intérieure du novice n'est pas connue de la communauté. Les autres frères le jugent (et c'est normal) sur le comportement extérieur. Et souvent, vous ne pouvez pas (à cause du secret professionnel) expliquer ouvertement ce qui en est. Il faut une dose de confiance très forte entre l'équipe de formation et le reste de la communauté. Et surtout, il faut être très clair (avec l'Abbé, mais aussi la communauté) sur notre façon de voir la formation et de la mettre en œuvre.

Ex : on est dans une situation très délicate, face à la communauté quand un novice a constamment besoin de dispenses ou d'absences, ou simplement n'a pas encore bien intégré certaines valeurs (le silence par exemple). Le formateur est alors vu comme un « mauvais Maître des novices » parce qu'il « laisse tout faire ». Encore une fois, la communauté s'attend à ce que le novice soit comme eux, dans cinq ans et elle voit notre travail comme étant ce moulage. Mais moi, je sais qu'il ne sera jamais comme nous.

Ex : Un frère de l'ancienne école disait tout fort chez nous : « *Ce n'est pas à nous de nous adapter, c'est à eux de s'adapter à nous. Cela a toujours marché comme ça.* »

Je connais assez les jeunes frères pour pouvoir affirmer que, sur le chemin de l'adaptation mutuelle, ils en font plus que 80%, et que nous, on ne fait que le reste, soit 20 %. Le problème c'est que la distance à franchir est tellement énorme qu'on ne se rend pas compte de tout l'effort qu'ils font.

Une visite dans leur famille pour connaître leur milieu, voir l'environnement, saisir le mode de fonctionnement de la famille, c'est extrêmement éclairant. Cela nous permet de saisir la

distance qu'ils ont à franchir pour entrer chez nous, et cela frise l'héroïsme dans la plupart des cas.

Nous sommes donc devant un immense défi. L'« *Homo monasticus postmodernis* » est à nos portes. Je nomme ainsi les candidats qui se présentent et qui sont nés après 1985. Je me permets de partager ce qu'on a fait chez nous.

1. On a essayé d'humaniser notre vie monastique.

Je reprends mon histoire du tout début, à propos du « *Non è monastico* ».

- Il s'agit, en fait d'un jeune moine, qui avec un groupe d'amis, fait une petite fondation de type monastique. La fondation est confiée à un monastère de notre Ordre, qui décide, après quelques années, de fermer la fondation. Quand le supérieur annonce au chapitre qu'il est en deuil de son père, un de ces jeunes moines va le rejoindre dans son bureau pour lui offrir ses condoléances, s'approche de lui pour lui donner une accolade. « Non. » - « *Non è monastico.* » Le jeune frère a été profondément blessé. Est-ce que la vie monastique doit nous déshumaniser ? Quelques années plus tard, le jeune frère en question a la permission de faire une visite à sa famille. Comme le hasard fait que ce frère connaît mon P. Abbé et d'autres frères de chez nous, il fait un détour par Rougemont pour nous visiter. De nous voir, il en a pleuré. « *Ici on sent que vous vous aimez. C'est ça que je voudrais comme vie monastique.* »

- Un autre monastère : un frère revient de ses études à l'étranger pour les vacances. Son nouveau P. Abbé est assez rigoureux concernant les sorties. Personne pour l'accueillir à la gare....

- Un autre monastère, trappiste cette fois : le nouveau P. Abbé qui vient d'un autre monastère, invite un vieux Frère à prendre un café dans son bureau pour son anniversaire. Le vieux Frère se met à pleurer : « *C'est la première fois depuis que je suis entré, qu'on souligne mon anniversaire.* »

- On a eu, récemment, un synode de l'Ordre (un chapitre général, en plus petit). Les membres ont fait un tour de table sur la vie fraternelle. Certains Pères Abbés ont eu de la difficulté à dire quelque chose, tellement ils avaient le cœur gros de tristesse. C'est lamentable à peu près partout. Comment voulez-vous qu'un jeune reste?

- Nous avons un jeune aspirant de 20 ans. Un jour, il est en train de discuter avec P. Abbé dans un petit salon. La porte est vitrée. Il est un peu insécuré : « *Je me demande si les frères vont m'accepter.* » À ce moment-là, il y a deux novices qui se pointent dans la fenêtre : « *On s'en va prendre une marche dans le verger. Viens-tu avec nous autres ?* » Ça vaut tous les discours de consolation que le P. Abbé aurait pu faire.

2. On a créé un espace vital.

Et comme le montre très bien la biologie et l'écologie, toute espèce, pour survivre, a besoin d'un écosystème qui lui convienne., le « *postmodernis* » de même.

Donc le grand défi, il est communautaire. Il nous faut créer un espace, un lieu, un environnement qui va permettre au jeune candidat de « survivre ».

À Rougemont, on a coupé le corridor des cellules du dortoir en deux, avec une porte en plein milieu.

- D'un côté les moines plus traditionnels. Pour qu'ils soient capables de vivre dans la tranquillité, le silence, le calme..., ce qui est tout à fait légitime.
- À l'autre bout, les frères plus jeunes. Pour qu'ils soient capables de vivre dans une plus grande proximité et interaction fraternelle. Ce qui implique moins de silence, plus de bruit, plus d'échanges. Ça parle, ça court, ça rit tout fort... « aux heures prohibées » dirait RB. – « *Non è monastico* »

La plupart de nos communautés ne peuvent pas répondre aux besoins des jeunes. Nos communautés sont ce qu'elles sont et on ne peut pas les changer du jour au lendemain. Comment faire pour que le jeune frère puisse se sentir quand même un peu chez lui ?

Si on ne peut pas créer tout un écosystème qui lui convienne, ce qui est le cas, le plus souvent..., il est peut-être possible de *créer un microclimat* qui lui convienne. Peut-être qu'il faut prévoir un petit espace vital pour lui (ou pour eux). Un petit groupe de vie, à l'intérieur de l'ensemble, mais en marge : le Père-Maître et son équipe, le (les) jeunes en formation (pas un noviciat séparé comme autrefois...), les derniers profès solennels aussi, si leur mentalité convient, plus quelques autres frères (même plus âgés) suffisamment ouverts à la situation et aux besoins nouveaux.

Non pas de créer une communauté dans la communauté juste pour le jeune, mais il y a un défi de pouvoir vivre un certain pluralisme. Évidemment, il faut l'appui inconditionnel de l'Abbé et il faut être très clair sur le projet avec la communauté.

3. On leur propose de faire la *lectio* en commun.

Il y a d'abord une question de formation à la *lectio*. Les nouveaux venus sont un peu désarmés devant cette pratique. Même bien leur expliquer n'est pas suffisant. Pour vraiment les initier, dans un premier temps, il faut le faire avec eux. C'est aussi une excellente façon de les sonder au plan du cheminement spirituel.

On procède de la manière suivante :

après les Vigiles, le groupe du noviciat se rassemble dans une petite chapelle ou une petite salle,

- on lit les textes du jour à voix haute;
- un temps de silence,
- chacun dit le mot ou l'expression qui l'a rejoint,
- à nouveau un temps d'intériorisation plus long,
- on termine par un échange.

Le danger c'est d'en faire un partage de la Parole. Il faut insister sur le fait que c'est un temps de prière et non pas un échange d'idées.

Actuellement les frères ont différentes possibilités pour occuper ce temps :

- en solitude,
- en quasi-silence dans une chapelle d'adoration,
- sous forme d'échange dans une petite salle.

Le temps montre que chacun a ses préférences, mais aussi que cela change parfois d'un matin à l'autre. C'est un moment spirituel important pour les jeunes frères.

4. On se permet d'avoir des soirées communautaires.

À un rythme d'une fois par mois, on fait une petite soirée entre le souper et complies. Pour un anniversaire, une fête, quand on a de la visite. Guitare, chansons, jeux, petits numéros, etc... Le but étant de refaire les liens, de se retrouver ensemble pour s'amuser.

5. Nous avons le petit déjeuner parlant.

« *Non è monastico.* » Je le sais. C'est arrivé un peu par hasard. Les jeunes de la *Chambre Haute* ont demandé à pouvoir parler ensemble durant leur petit déjeuner - ce qui correspond, à peu près, au moment où ils sortent de leur lit. Faire cela en silence leur semblait anormal. P. Abbé a écouté cela et leur a aménagé une salle à côté du réfectoire des moines où ceux-ci prenaient ce premier repas en silence. Ils peuvent aller manger là. Et P. Abbé a offert aux frères de se joindre à eux. Avec la communauté, cela n'a pas mordu tout de suite. Le Frère responsable a été le premier à se joindre à eux, pour continuer la discussion de la veille. P. Abbé a fait la même chose, puisque leur cheminement l'intéresse. Après un ou deux mois, je me suis joint à eux, en me disant que certains pourraient se retrouver au noviciat un jour. Puis un autre frère, puis un autre. Actuellement la quasi-totalité de la communauté se joint à ce déjeuner parlant. « *Non è monastico.* »

C'est, par contre, un excellent lieu de coude à coude. On ne dit rien de sérieux. On s'amuse. On se taquine. Dans le meilleur des cas, on prolonge un peu l'échange de la *lectio* qu'on a fait avant Laudes. On invite aussi souvent des hôtes qui sont plus proches de la communauté à partager avec nous ce moment de fraternité.

C'est devenu un des lieux majeurs de la formation du lien communautaire, un des lieux essentiels pour que les jeunes, qui s'interrogent, découvrent notre communauté. Il y a des murs de préjugés qui tombent quand ils voient qu'on s'amuse à voler le croissant d'un frère.

6. On a institué un « postulat externe ».

C'est une formule copiée sur les capucins québécois. Une intégration dans la communauté, mais en respectant une distance. Pour permettre à un jeune (qui n'est pas prêt pour entrer au postulat comme tel) de faire un bout de chemin vocationnel.

On fait une petite célébration pour souligner qu'il commence son postulat externe. On lui donne un petit blouson. Mais il n'est pas encore prêt à faire le grand saut en communauté :

- soit que son choix n'est pas encore tout à fait mûr,
- soit qu'il n'a pas fini ses études,
- soit qu'il doit encore travailler un temps pour finir de payer ses dettes,
- soit qu'il est simplement encore trop jeune.

Mais, il fait partie de la communauté : il est chez lui au monastère; il a une cellule réservée pour lui; il a sa place au chœur. Souvent, il n'est vraiment présent que quelques fins de semaine, une partie de ses vacances. Le reste du temps il continue de demeurer chez ses parents ou en appartement.

Cette formule lui donne un sentiment d'appartenance, ce qui est extrêmement important pour lui. Cette formule lui permet de cheminer à son rythme. Cette formule est une intégration progressive. Il apprend à nous connaître, on apprend à le connaître. On l'accompagne dans son évolution spirituelle. On a actuellement un jeune profès qui a été postulant externe pendant cinq ans avant qu'il puisse entrer pour de bon. Ce fut un cheminement capital pour lui.

Si vous avez des jeunes qui tournent autour du monastère, je vous recommande chaleureusement cette formule. Dom Raphaël l'a suggéré à des communautés ailleurs dans le monde. Et ça fonctionne !

Un jeune homme ou une jeune femme qui dit : « *La vie des sœurs, je trouve ça beau ! Mais je suis trop jeune, elles ne voudront pas de moi...* » Ou « *Mes parents ne veulent pas tout de suite.* » Ou « *Je dois finir l'école avant.* » Ne les laissez pas tomber... Donnez-leur le sentiment que vous les prenez au sérieux. Encadrez-les un peu. Laissez-les partager votre vie, votre prière.

7. On a ajusté l'horaire.

Vous savez tous que les jeunes ne vivent pas sur le même fuseau horaire que les adultes. Ils se couchent quand les moines se lèvent pour Vigiles et sortent du lit à peu près pour le repas de midi. De plus, ils ont besoin de plus de sommeil vu leur âge et vu l'effort psychique requis pour assumer leur formation. Donc, les voir à Vigiles qui sont à 3 ou 4 heures, on oublie ça !

La politique de la plupart des monastères est alors de dispenser les novices des Vigiles. Ce que nous n'avons pas voulu faire, puisque cela aurait concerné presque la moitié de la communauté. On a donc pris l'option de retarder les Vigiles jusqu'à 5 heures du matin. - « *Non è monastico* ». Mais cela laisse 8 heures de sommeil. Cela leur permet d'y être un peu plus souvent... Les anciens habitués à se lever plus tôt continuent souvent de le faire, mais font une partie de leur *lectio* avant Vigiles.

Pourtant, en faisant cela, à un certain niveau, on s'est tiré une balle dans le pied. « *La nuit étant plus longue, se disent-ils, après Complies, je peux prendre mon temps pour me coucher, il n'y a rien qui presse.* » Et ils font toutes sortes de choses au lieu de se coucher tout de suite... et ne sont pas là plus pour Vigiles...

8. On leur donne des responsabilités.

J'aborde la question parce qu'elle a été posée quand on m'a invité à venir ici.

Un candidat de 40 ans et plus, n'en ressentira pas le besoin. Il a déjà eu l'occasion, auparavant, de se forger une identité professionnelle. Mais pour le jeune qui est encore dans la vingtaine (surtout au début de la vingtaine) c'est essentiel. Il est en train de se donner une identité sociale. Alors, avoir une responsabilité, sentir qu'il met la main à la roue, c'est extrêmement bénéfique. Ça peut être une vraie charge : la sacristie, le potager.... Ça peut être ponctuel : faire le repas de midi pour l'Assomption.

Ex : En septembre dernier, le feu a complètement ravagé le bâtiment où était concentré tout notre secteur économique. Une perte totale. Ateliers, magasin... tout. Il faut tout reconstruire. On fait d'abord plusieurs réunions de toute la communauté pour décider de ce qu'on va faire. Puis, P. Abbé propose de travailler le reste en petit comité. En plus de lui-même, il nomme un jeune profès temporaire et un novice. C'était très habile parce que ce sont deux grandes gueules, et il a préféré les avoir dans le comité plutôt qu'en dehors du comité. Mais au-delà de ça, ce fut un stimulant pour les jeunes : « *Non seulement la communauté veut qu'on prenne part à la discussion sur le projet, mais elle veut qu'on prenne part à l'élaboration du projet.* » Non seulement *décision taking* mais aussi *décision making*. Ce fut pour eux un moment fantastique.

Le paradoxe c'est qu'on a peur que la responsabilité qui est confiée, nuise à la formation. Mais, s'il y a un temps où cela nuit à la formation, c'est après le noviciat, durant les études. Le jeune

profès a besoin de beaucoup de temps pour lire et rédiger ses travaux et, comme il est profès maintenant, on lui confie toutes sortes de charges...

Par contre, celui qui a 40 et plus n'aura pas envie d'assumer des charges. Il en a eu suffisamment dans le monde. Sauf pour certains d'entre eux, à qui il faut en imposer parce que leur tendance c'est de vouloir mener désormais une « vie contemplative » et de se contenter de soigner leur petit *ego* spirituel, tout seuls dans leur coin.

9. On leur donne des éléments de formation humaine :

Que ce soit par des cours ou des mini-sessions :

- identifier les étapes vers la maturité;
- connaître, accepter et gérer ses fragilités;
- apprendre à assumer des responsabilités;
- découvrir la personne derrière les masques;
- communiquer de façon non-agressive;
- gérer des conflits;
- apprendre à prendre une décision.

Il n'est pas besoin de recourir à un spécialiste dans le domaine, une personne compétente (interne ou externe) suffit.

10. On travaille d'arrache-pied à leur croissance personnelle.

C'est, pour le jeune, la partie la plus exigeante de la formation chez nous. C'est la plupart du temps à ce niveau que la persévérance ou le départ se décide. La fragilité psychologique est en train de devenir un phénomène de société : la famille qui éclate; la figure paternelle qui est absente; l'anxiété sociale qui est à la hausse (j'en ai déjà glissé un mot); l'adolescence qui se prolonge (jusque vers 25 ans, disent les études), surtout chez les hommes. Les filles qui veulent sortir avec des garçons de leur âge le disent : « *Ce sont tous des bébés.* »

La détresse psychologique prend de l'ampleur. Le suicide et la prise de pilules suivent nécessairement...

Ex : Un aumônier militaire qui vient faire une retraite à l'hôtellerie nous le disait. Il se rend compte qu'une grande partie de ses ouailles ont des traumatismes importants, sont perturbés psychologiquement, se jettent en bas du 8^{ième} étage ... sans être allés en Afghanistan pour autant.

Ex : Même chose dans les écoles. Autrefois il y avait 1 ou 2 cas problématiques dans une classe, maintenant c'est la moitié des élèves.

Je passe 90% de mon temps d'accompagnement à travailler au niveau purement humain. Avec cette nouvelle génération, le reste (c'est-à-dire la prière, l'amour de Dieu, la dévotion au Christ) ça va presque tout seul.

C'est d'autant plus important qu'ils mettent les relations fraternelles au centre. Si c'est la liturgie qui est au centre, qu'elle va bien et que, pour le reste, tous les frères bougonnent dans leur coin, ce n'est pas trop grave (je caricature, bien entendu), mais pour eux... ce serait dramatique.

Par contre, il y a chez eux aussi, plein de choses à travailler. Certains sont presque des handicapés relationnels. Mais chez presque tous il y a les mêmes phénomènes qu'on retrouve :

- la recherche désespérée de liens fusionnels que ce soit entre eux ou avec leurs formateurs;
- les transferts et les contre-transferts qui sont généralisés;
- ce sont des experts en technique de manipulation.

Tout cela se travaille. Et ils acceptent de le travailler. Mais il faut le faire. Si on ne travaille pas cet aspect maintenant on aura d'immenses problèmes plus tard (il faut en profiter, ils sont encore souples). Ou ils quittent la vie monastique, ou ils restent, mais sont impossibles à supporter. Ils entrent en conflit avec tout le monde et surtout avec l'autorité. Ils « pètent les plombs » à propos de tout et de rien. Ils sont toujours à l'hôtellerie pour compenser leurs carences affectives. Ils sont tellement contrôlants qu'on ne peut pas travailler avec eux.

C'est, de nos jours, à mon avis, la partie névralgique de la formation monastique, d'autant plus importante que, pour eux, la vie fraternelle est au centre. Si on a un club de porcs épics, ça ne marchera jamais!

Je ne veux pas dire par là qu'on doit devenir des psychologues. Ni que les jeunes doivent systématiquement faire une psychothérapie. Mais on doit s'outiller pour ce travail. Ou bien se donner des compétences minimum, ou bien s'appuyer sur un frère plus compétent et se faire aider par lui, (j'ai l'immense chance d'avoir un jeune sous-maître qui a fait les 3 années de la formation à l'IFHIM⁸), ou bien chercher une aide extérieure. Que ce soit occasionnel ou régulier. Cela peut se faire par des sessions de formation (soit pour formateurs soit pour novices).

Le travail à faire serait un peu le suivant :

- a) *Les faire descendre de la tête vers le cœur.*

Leur faire prendre conscience de leur univers émotionnel. Ils intellectualisent, ils vivent dans leur tête, ils sont déconnectés de leur vécu, ils ne voient pas que leurs réactions ne viennent pas de leurs convictions mais de leurs émotions. Le sous-maître, à chaque rencontre, leur demande : « *qu'est-ce que tu vis en ce moment ?* » C'est presque devenu une blague en communauté. Non pas : « *qu'est-ce que tu penses que tu vis ?* », mais : « *qu'est-ce que tu vis ?* » Et il prend un événement de la semaine (beau ou difficile) pour en faire une relecture au niveau des émotions qui ont été vécues.

- b) *Découvrir les émotions refoulées.*

Celles qui ressortent dans les conflits, les moments de cafard, les humiliations, etc. Et les nommer avec clarté, sans honte. La colère est souvent la première et la plus importante. Le

⁸ IFHIM : Institut de formation humaine intégrale de Montréal

rejet, le sentiment de ne pas être accepté tel que je suis. La peur. La culpabilité. Le sentiment de ne pas être aimé, compris.

c) *Faire le lien avec les blessures passées.*

Pour ce faire, il faut connaître l'histoire personnelle du jeune. Je la fais toujours raconter en détail dans les premiers mois. En étant attentif aux épisodes « sautés » : « *Mes parents ont divorcés quand j'avais 11 ans. Ça s'est bien passé...* » Oh ! oh ! Il faudra y revenir. Ou les épisodes niés : « *Ma mère a tout fait pour ses enfants...* » Alors qu'on a déjà deviné quelle est hyper-contrôlante.

Aider le candidat à faire des liens. Débusquer les transferts. Lui faire prendre conscience que sa colère contre le cellier, est, en fait, une reproduction décalée d'une colère contre son père. Qu'il rejoue la même cassette, mais avec d'autres personnes.

d) *Déjouer les blocages et les mécanismes de défense.*

Pour survivre à nos blessures, nous avons revêtu une veste de sauvetage. Elle nous aide à flotter, mais nous empêche d'apprendre à nager.

- L'activisme : pour oublier le mal-être. Se noyer dans le travail pour oublier. Tel frère qui passe tous ses moments de congé et de détente à laver des planchers... pour se faire aimer...
- Le contrôle : pour contrer son insécurité.

Ex : tel frère chez nous, est un très bon organisateur. Quand il y a une fête, il s'offre toujours pour l'organiser. Il affiche une liste des choses à faire. Puis demande des volontaires pour faire telle ou telle chose. Mais, au crayon, il inscrit d'avance les noms des volontaires en question. Pour être sûr de.... Il a tellement peur que...

- L'intellectualisation.
- La spiritualisation : « *J'offre mes souffrances pour les âmes du purgatoire...* »
- La crise de colère : sortir de ses gonds pour faire peur... et obtenir ce que je veux...
- La manipulation : un novice qui entrain en crise à chaque fois que l'équipe de formateurs était occupée à autre chose, un truc appris dans son enfance pour attirer l'attention de son père peu présent.
- La victimisation.
- La somatisation : la crise d'asthme qui veut dire : « *J'étouffe, j'ai besoin d'air* ».
- Le déni : « *Moi, ça va bien.* », alors qu'on le sent tendu comme un ressort.
- L'écran de fumée : la sexualité qui est dit être le grand problème. Alors que c'est un conflit majeur avec ses confrères.

NB : C'est une des raisons pour lesquelles, à Rougemont, on ne prend pas de candidats qui ont passé les 40 ans. À 40 ans, se faire fouiller dans les toiles d'araignées, devient trop dérangeant.

e) *Éclairer sur ce qui pourrait être sa part dans la situation problématique.*

Le jeune n'est pas seulement esclave ou jouet de la situation, il a une part de liberté, il a une marge de manœuvre.

Ce qu'on leur enseigne c'est : *« Regarde sur ton terrain. Arrête de regarder les autres... et regarde, sur ton terrain, le travail qu'il y a à faire. » « L'autre, tu ne peux pas le changer. Les faits tu ne peux pas les changer. Mais toi, tu peux changer... »*

Ex : Un novice dit, dans un partage communautaire : *« Il y a des jours où je ne vais pas bien. Alors je me ferme sur moi-même et je ne parle pas pour ne faire de mal à personne. Ça dure 2-3 jours et ça finit par passer. »* Autrement dit : *« Prenez-moi comme ça, je n'ai pas l'intention de changer... »* ? On n'en est pas resté là, bien entendu....

11. On travaille à la stabilisation émotionnelle.

Ils passent en quelques minutes d'une semi-extase exubérante à la détresse la plus noire. Dans la même demi-journée, un novice va me dire : *« Je suis tellement heureux d'être au monastère... »* et *« ça ne va pas du tout, je pense que je ne suis pas fait pour la vie monastique. »*

Il y a une blague que moi et P. Abbé on se fait souvent. Il me demande : *« Comment va tel novice ? »* Je lui réponds : *« Très bien... du moins, il y a 10 minutes. Actuellement, je ne sais pas »* ...

Ils viennent d'un monde où seul le moment présent compte. Ils n'ont aucun sens de l'histoire. Les relations amoureuses se limitent à ce qu'on vit maintenant. Plus tard on verra. Elles se font et se défont au gré des émotions. Le travail c'est du provisoire. On devra, de toute façon, changer de carrière 3 ou 4 fois durant sa vie. L'avenir de la planète, ... ça va mal. Mieux vaut ne pas penser à long terme parce qu'on n'en a plus pour longtemps.

Donc, pour eux, l'émotion immédiate, c'est la vérité finale. Ce qui a beaucoup de conséquences pour la relation à Dieu présent-absent. Quand il est senti, c'est le ciel. Quand il se cache, c'est l'enfer. De même que pour la relation aux frères. *« Il m'a fait une remarque, donc je suis complètement rejeté. »*

Ils ont peu de mémoire affective. Ils ont beaucoup de difficultés à dire : *« Actuellement, ça va mal. Mais cela a déjà bien été. Et, en général, ça ne va pas si mal. »* Ce qui fait qu'ils ont régulièrement des remises en question au plan vocationnel qu'il faut leur apprendre à relativiser.

Il y a des petits trucs que j'ai développés au fil du temps sur ce sujet.

- les renvoyer constamment à leur enthousiasme initial. Et je vous assure que je retiens les mots qu'ils emploient au début quand je leur demande pourquoi ils veulent entrer chez nous... En fait, j'essaie de les renvoyer à leur vocation fondamentale, plutôt qu'au : *« j'aime ... je n'aime pas... », « ça me tente... ça ne me tente plus... »*.
- leur remettre sous le nez une phrase qu'ils m'ont dite il n'y a pas si longtemps qui disait le contraire de ce qu'ils sont en train de me dire : *« Comment ça, tu ne veux pas faire le ménage cet après-midi ? Il y a deux semaines tu me disais que tu faisais ça avec ardeur parce que tu aimais tes frères et que tu voulais que ce soit propre pour leur faire plaisir. Tu n'aimes plus tes frères ? Depuis quand ? »*
- Plus profondément les aider à relire leur vécu d'une façon plus globalisante. *« Raconte-moi cinq beaux événements que tu as vécus depuis que tu as commencé ton noviciat. »*

« Raconte-moi les deux autres fois où tu as connu une période creuse comme celle-ci et comment tu t'en es sorti. »

Il y a un petit apophtegme qui est très populaire dans mon noviciat. C'est celui qui fait dire à un Père du désert : *« Je ne suis plus capable de continuer, je dois quitter le désert. Mais je peux encore rester aujourd'hui. Je partirai donc seulement demain. »*

12. Il faut leur montrer que la vie monastique est un cheminement.

Il faut leur mettre le nez sur les progrès qu'ils font. Ils sont dans l'immédiateté. Ils sont tellement habitués aux résultats immédiats. Ils n'ont jamais connu les TV qui prenaient 90 secondes avant de produire une image après l'allumage. De nos jours, on presse le bouton et c'est instantané. Ils ne voient pas qu'ils changent. Ils ne voient pas qu'ils progressent.

Ex : Dire à un novice : *« Je remarque que ton attitude est plus détendue depuis tel moment. Que ton visage est plus apaisé. »* C'est important. Juste pour lui montrer qu'il a fait du chemin. Qu'il est dans un processus de croissance qui se fait dans le temps.

Ex : Dire à un jeune novice : *« Il y a un an et demi, quand on t'a donné ta première responsabilité (toute petite). Tu es venu à mon bureau, complètement désemparé, presque en panique, pour me dire que tu ne serais pas capable, que tu n'étais pas habitué, que tu allais manquer ton coup... etc. Et aujourd'hui tu fais ceci, tu es responsable de cela, tu es en charge de cette autre chose... »*

Pour lui c'est capital. C'est presque une révélation. Ils ont besoin de faire cette découverte : *« Je m'améliore. Je suis capable de progresser. »*

Ex : Un novice avait été, durant toute son enfance écrasé par son grand frère, d'un an de plus que lui. C'était toujours l'autre qui avait raison, qui prenait la première place, qui l'empêchait de parler, etc. En communauté, il se sentait constamment rejeté, mis de côté. Personne ne s'occupait de lui, tout le monde l'écrasait, etc. Et j'ai fini par saisir qu'il revivait ce même conflit avec son grand frère par transfert. On en a parlé, avec force larmes, chaque fois je revenais là-dessus : *tu es en conflit avec qui ? Fr. Pacôme ? Fr. Benoît ? Ou ton propre frère ?* » Et un jour, il reçoit la visite de ses parents. Or son père est un croyant démonstratif, avec crucifix, médailles et images pieuses. Le frère de son père a passé sa jeunesse à le ridiculiser à cause de ça. Durant la visite à son fils (le novice) le père en question commence à faire une descente, très agressive, contre une de ses filles (une des sœurs du novice) qui rejette l'enseignement religieux reçu. Le novice se rend compte que son propre père transfère un vieux conflit avec son frère sur sa fille (la sœur du novice).

Le soir, le novice vient me confier : *« J'ai eu envie de lui dire : Papa, commence par regarder sur ton propre terrain. »* Alors je lui ai dit : *« Tu vois le chemin que tu as fait. Tu vois dans quoi tu serais resté empêtré sans la formation humaine qu'on t'a donnée au monastère. Tu as fait un chemin que ton propre père n'a jamais fait. »* Vous auriez dû voir son visage... rayonnant de fierté... Il a vu que les efforts accomplis, que les larmes versées, que les combats intérieurs, ont donné quelque chose, qu'il y a eu un magnifique chemin de croissance.

13. On essaie de voir à l'intégration de la sexualité.

Un autre défi majeur ! Cela a toujours été le cas dans l'histoire monastique. Mais il y a 4 phénomènes qui sont venus complexifier la chose.

a) *L'absence de père dans la société postmoderne.*

Pour toutes sortes de raisons : la revendication féministe, la redéfinition du rôle de l'homme dans le couple, la crise de l'autorité. Beaucoup de jeunes hommes n'arrivent plus à se situer dans leur masculinité. Il y a un livre célèbre écrit par un psychologue québécois qui s'intitule : « Père manquant, fils manqué. » Notre génération était « contre le père ». Celle-ci est « sans le père ». Ce qui est très différent.

À notre époque, quand le Père-Maître enseignait, on résistait, on contestait, on remettait tout en cause : « *Non ce n'est pas comme ça qu'il faut voir les choses. Je ne suis pas d'accord...* » De nos jours, quand le Père-Maître enseigne, ils découvrent le monde : « *Pourquoi est-ce qu'on n'a jamais appris ça avant ? Dans ma paroisse, ce n'est pas ça qu'on nous a enseigné...* » Les transferts du père manquant sur l'Abbé, le Père-Maître, le confesseur, sont extrêmement courants.

b) Le phénomène de la pédophilie.

Ou plutôt la réaction au phénomène de la pédophilie. Il y a un immense malaise qui s'est instauré dans la relation adulte-jeune. Pour protéger les jeunes des abuseurs éventuels, on a érigé des barrières malsaines qui ont coupé les mineurs des personnes qui auraient dû être des figures inspirantes pour eux.

Ex : Dans le diocèse de Montréal, il est interdit aux prêtres et aux agents de pastorale de se retrouver seul avec un mineur en quelque circonstance que ce soit.

Ex : Les professeurs, en dehors de la classe, ne peuvent plus rencontrer leurs étudiants, sans témoins ou sans être filmés sur caméras.

Ex : Mesures semblables pour les entraîneurs sportifs, les policiers et pompiers, les artistes, etc. Pas de contacts, aucune intimité, aucun lien privilégié.

Avec le résultat suivant : le jeune sent tout adulte comme un prédateur; il se sent lui-même comme une proie. Comment voulez-vous qu'un jeune structure sa personnalité dans ce contexte, si toute figure idéale est déclarée potentiellement perverse à son égard ? Ou, à tout le moins, si le jeune n'a plus accès à des figures inspirantes, à des mentors, pour se construire lui-même comme adulte. Ce qui retarde de beaucoup l'accès à la maturité.

c) Les débats autour du genre.

Le jeune a grandi dans une société où l'homosexualité et l'hétérosexualité sont déclarées équivalentes. Et tout aussi valables l'une que l'autre. On a tous une part d'homosexualité en nous. Dans la société traditionnelle et même dans la société moderne, la tendance homosexuelle était refoulée pour faire place aux relations exclusivement hétérosexuelles qui étaient les seules vraiment acceptées. Ce n'est plus le cas dans la société postmoderne.

Ex : après un violent incendie qui a complètement détruit notre entrepôt et notre magasin l'automne dernier, on a dû reconstruire un nouveau bâtiment selon les dernières normes. Pour les toilettes, il en faut maintenant « Pour femmes », « Pour hommes » et pour « Pour autres »... On en est rendu là.

Je ne parle contre personne, ce n'est pas mon intention. Mais force est de constater que le jeune qui se présente au noviciat est en pleine confusion. Il a connu, (ne soyons pas naïfs), des expériences hétérosexuelles où il a eu du plaisir et des expériences homosexuelles où il a eu du

plaisir. « *Bon, mais alors qu'est-ce que je suis ?, se dit-il... est-ce que je suis homo? Hétéro ? Bi ?* »

Ajoutons-y les transgenres tant qu'à être dans le sujet. Il y a désormais (en 3 cercles concentriques) :

- le genre de l'identité;
- le genre du corps;
- le genre de la relation.

Une personne peut avoir une identité féminine parce qu'elle se sent femme en dedans d'elle-même. Cette même personne peut avoir un corps d'homme et avoir des relations sexuelles avec un autre homme. Elle est alors hétérosexuelle. Cette confusion sur son identité n'aide pas à opter pour une vie de chasteté. Tous les jeunes qui se présentent ne sont pas toujours aussi confus. Mais le flou que ce type de discours mis sur la place publique n'aide pas à clarifier les choses. « *Qui suis-je et qu'est-ce que je veux vivre ? Comment me situer face à moi-même et face aux autres ?* » La réponse n'est pas toujours claire.

« *Si tout est permis, si tout est d'égale valeur, pourquoi fournir un effort pour acquérir la vertu ?* » La réponse n'est pas claire non plus.

d) L'expérience de la pornographie.

Je dis bien « expérience » parce que, ne nous racontons pas d'histoires, *tous* les jeunes ont été touchés violemment par le phénomène. Peu importe la famille d'où ils viennent, même les plus prudes. À un moment donné, un ami, un camarade de classe ou le hasard d'un clic leur a fait découvrir un monde.

Pour les garçons surtout, les premières images sur lesquelles le jeune est tombé sont déterminantes. On se souvient tous, nous ici, des premières images explicitement érotiques que nous avons vues. On ne les a jamais oubliées. Désormais, avec Internet, cela s'est fait pour eux parfois avant l'âge de 6 ans. Imaginez... Et c'est plus explicite de nos jours, que ce que nous avions dans notre temps...

Pour les filles, ce n'est guère mieux. Elles sont constamment confrontées à un discours qui dit fait la promotion de la dégradation. Qui dit que le comportement à adopter est celui de l'avilissement et le salissage...

C'est habitées par ces images que les jeunes nous arrivent. Comment voulez-vous que le jeune ait une image respectueuse de son propre corps ? Comment lui faire percevoir que la sexualité est un don de Dieu, une richesse pleine de noblesse et de beauté ? Comment lui faire voir que la sexualité peut se vivre autrement ? Dans le respect de soi et des autres ?

Ils ne sont pas plus pervers que nous. Ils ont simplement besoin d'être accompagnés davantage que nous, à l'époque. La pire erreur que nous puissions faire comme formateurs, c'est de nous cacher la tête dans le sable. C'est de faire comme si rien n'était. C'est de se dire que ça va se placer tout seul, comme cela a été le cas pour nous, dans notre temps. C'est faux. Ils ont besoin d'être éclairés et guidés. Ils s'y attendent même.

Ex : Il y a 2 ou 3 ans, un groupe de cinq grands séminaristes sont venus en retraite chez nous. Ils ont demandé à rencontrer un moine. Dom Raphaël y est allé. Ils ont parlé de la prière, de la vie monastique, etc... Quelqu'un a posé la question : « *Qu'est-ce que vous lisez actuellement au réfectoire ?* » P. Abbé a répondu, un peu à la blague : « *Un article sur la masturbation.* » Ce qui n'était faux qu'en partie, puisque nous sommes en train de lire un article d'Amadeo Cencini sur la chasteté dans la vie monastique, et il y avait un petit point portant sur la masturbation. À la fin de la rencontre trois séminaristes ont demandé à le rencontrer. Il avait osé en parler.

Probablement qu'à cause de ce qui se passe dans l'Église actuellement, ces jeunes gens n'osent plus avouer qu'ils ont des difficultés avec la masturbation. Et se disent que s'ils en parlent avec leurs formateurs, ils seront rayés de la liste. Donc, ils font semblant que tout va bien. Et c'est mortel. Ils ont, comme tous les jeunes de tous les temps, des difficultés. Être une personne sexuée, entraîne des difficultés. Comme disait un sexologue : « *si vous n'avez pas de difficulté, c'est que vous avez un gros problème.* »

Il faut que nous soyons assez ouverts pour qu'ils puissent nous dire en toute confiance : « *J'ai de la difficulté avec la masturbation.* » - « *J'ai longtemps fréquenté la pornographie, et ça me revient. Même au monastère, je retombe de temps en temps.* » - « *J'ai de la difficulté avec mes fantasmes. Je passe mon temps à penser à mes anciennes blondes.* » - « *Bon. Restons calmes. On va regarder ça ensemble.* »

Parce que, ils viennent de là d'où ils viennent, c'est-à-dire d'un univers où la sexualité est partout, et s'exprime n'importe comment. Et là, ils arrivent au monastère... Et la sexualité n'existe plus. La seule chose que leurs frères ont dans la tête, c'est le bon Dieu. Personne d'autre qu'eux n'a de difficulté, semble-t-il. « *Donc je suis le seul à être comme ça. Je suis le seul à être anormal, je suis complètement obsédé et maniaque. Je suis le seul à avoir constamment des images érotiques en tête et on va me renvoyer parce que je ne suis pas fait pour le célibat.* » Il ne suffit pas de leur dire : « *Priez la Vierge Marie et ça va passer...* »

Il faut :

- Aborder le sujet avec clarté, franchise, autant dans les cours que dans les rencontres personnelles. De grâce, en utilisant les vrais mots et pas les circonlocutions pieuses. Ils sont habitués...
- Le faire dès le début pour bien montrer que vous savez que ça fait partie de leur vécu. Souvent ils abordent timidement ou indirectement le sujet par eux-mêmes pour vous tester.
- Dédramatiser : « *C'est normal et ce n'est pas la fin du monde.* »
- Dans les cas plus difficiles, quand de loyaux efforts n'apportent aucune amélioration, il faut voir quelle angoisse se cache derrière. Ensuite travailler à traiter l'angoisse et non pas la masturbation, qui n'est qu'un symptôme.
- Recourir à des sessions de formation (ou à des personnes compétentes) surtout si vous vous sentez un peu dépassés. Voyez les ressources des diocèses ou d'autres communautés. Ça vaut la peine d'investir des efforts, parce que c'est un enjeu important.
- « *De la miséricorde de Dieu, ne jamais désespérer.* » Laisser le temps...

14. On tâche de leur apprendre à gérer le numérique (Internet, *Facebook*, courriels, etc.)

C'est une question non résolue et en constante évolution dans nos communautés. On ne peut pas s'en passer, et en même temps, c'est une menace sérieuse pour notre vie contemplative. Chaque monastère a sa propre politique à ce sujet, je pense. Politique constamment remise en cause par la vitesse où vont les choses. Je n'ai pas l'intention de faire la leçon à qui que ce soit, juste vous partager notre expérience à Rougemont, avec ses hauts et ses bas...

Nous avons wifi partout dans le monastère. Tous les frères ont un ordinateur dans leur bureau ou leur cellule. Les officiers ont, en plus, un téléphone intelligent dans leur poche. Dans la salle des coules, il y a un pigeonnier pour les déposer avant l'office, si on veut. Ce n'est pas obligatoire, mais cela évite des dérangements au mauvais moment. La plupart le font. C'est notre politique globale.

✓ *d'un côté, on a bien conscience que tout se fait maintenant par ces horribles machins et ce sera de plus en plus le cas.*

Ex : On peut maintenant surveiller à distance, sur son téléphone, l'évolution de la fermentation de la cuve de bière. Si on veut se fermer à cette technologie, elle va, de toute façon, finir par nous rattraper, mieux vaut s'y faire au fur et à mesure.

Ex : Au Québec une école privée avait interdit aux élèves d'avoir en main leur téléphone durant les classes. Les élèves ont contesté le règlement parce qu'ils considèrent que cet usage fait partie des droits fondamentaux de la personne. C'est un procès qui est en cours...

✓ *d'un autre côté le monde extérieur nous envahit.*

Alors, concernant les jeunes qui arrivent. Ils ont toute la panoplie, bien entendu. Je la leur laisse. Je spécifie que durant le postulat et le noviciat ils paient par eux-mêmes les mensualités. Ce qui les incite déjà à diminuer les applications. Assez rapidement, ils se rendent compte qu'il y a une incompatibilité avec leur nouveau choix de vie et c'est à ce moment-là que j'entame la réflexion avec eux. La plupart, suggèrent d'eux-mêmes (et je veux que cela vienne d'eux) de se défaire de tel ou tel appareil, de fermer leur compte *Facebook*, d'éliminer telle ou telle application qui est devenue superflue (ou nuisible). Mais j'attends que cela vienne d'eux. Si c'est moi qui les oblige, c'est raté. C'est leur monde, ils doivent apprendre par eux-mêmes à conjuguer ce monde avec leur nouveau choix de vie. Et quand ça vient d'eux-mêmes c'est l'idéal.

En accord avec eux j'ai demandé à ce que, le soir après complies, ils déposent tous leurs appareils sur la table commune du noviciat pour la nuit. Pour éviter qu'ils ne passent la soirée à s'en servir. Mesure de prudence pour éviter les tentations inutiles. Ce qui cause un autre problème : l'angoisse au coucher. Ils ont beaucoup de difficulté à se retrouver fin seuls dans leur cellule, après Complies, sans leurs supports électroniques, donc à aller dans leur cellule pour simplement aller dormir. En fait, cette technologie n'est plus un simple instrument, un outil. C'est devenu un prolongement de leur personne. C'est devenu un organe supplémentaire. Le leur enlever, c'est les amputer. Il faut absolument qu'il y ait du bruit, des images, des clips, des contacts, etc. Il y a donc chez eux une contradiction :

- d'un côté cette technologie les isole en les coupant d'une authentique relation,
 - d'un autre côté la même technologie les empêche d'entrer dans une authentique solitude.
- « Habiter avec soi-même », dit St Grégoire de Benoît, ils ont beaucoup de difficultés.

Soit dit en passant, il y a quatre types de cyberdépendance :

1. Le *cyber relationnel*, caractérisé par sa dépendance à la relation virtuelle. Il est un fidèle visiteur de sites comme *Facebook*, *Twitter*, *Tinder*, ou utilisateur de sites de rencontres.
2. Le *gamer*, dépendant aux jeux en ligne. Très courant chez les ados.
3. Le *dépendant à caractère sexuel* qui clavarde ou visionne de la pornographie.
4. *L'obsédé de l'information* qui a peur de manquer une nouvelle dans son domaine fétiche (sport, vedette, musique, etc.)

Conclusion

Le passage d'une culture à une autre exige :

- une écoute attentive,
- une humilité réelle par rapport à nos façons de voir les choses,
- un regard positif sur la nouvelle réalité.

C'est le contraire de : « ils ne sont pas capables... ils ne veulent pas comprendre... ils manquent de générosité... »...cela demande :

- une capacité à leur faire de la place,
- une admiration devant la grâce de Dieu qui agit d'une manière différente que celle qu'on avait prévue,
- beaucoup, beaucoup, beaucoup de miséricorde...

Concernant notre expérience à Rougemont, d'immenses questions demeurent :

- ✓ Ne sommes-nous pas en train de bazarder des valeurs fondamentales, comme le silence, la solitude, l'intériorité, la dimension proprement contemplative...?
- ✓ Est-ce que l'effort d'adaptation va trop loin ?
- ✓ Est-ce que nous renonçons à l'essentiel pour leur faire plaisir ?
- ✓ Est-ce que c'est eux qui entrent chez nous, ou nous qui entrons chez eux ?
- ✓ Veut-on vraiment en faire des moines *contemplatifs* ? Ou des fraternités à l'eau de rose ? Ou des « clubs Med » spirituels ?
- ✓ Ne sommes-nous pas en train de devenir une communauté décadente ? C'est une blague qu'on se fait assez souvent entre nous. « *C'est normal que ça arrive comme ça, on est en pleine décadence...* » Et je la faisais une fois à un Frère du Val-Notre-Dame qui nous connaît assez bien et qui était en visite chez nous. Il m'a répondu avec beaucoup de gravité : « *Je ne pense pas...* » Ça m'a réconforté.

En tout cas, on continue.....

Écho de la session par **Sœur Christine** du monastère de Klaarland

Du 8 au 15 octobre dernier a eu lieu à l'abbaye d'Orval la session de formation pour les formateurs francophones et germanophones de la famille cistercienne. Venus de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Slovénie, d'Italie, de Belgique, du Rwanda et du Burkina Faso, nous étions 28 à suivre les conférences données par Mère Hildegarde, abbesse de Mariastern (o.cist., Autriche) et de Père Jacques, de l'abbaye de Rougemont (o.cist., Québec). Quatre branches de la famille cistercienne étaient représentées (ocso, o.cist., Bernardines d'Oudenaarde et Bernardines d'Esquermes). Le thème de la session était : « Discerner une vocation monastique dans un monde individualisé et fragmenté. Quelles implications dans la formation ? ».

Mère Hildegarde nous a parlé des vocations tardives, et Père Jacques des très jeunes.

En Europe occidentale, bon nombre de personnes demandant à entrer au monastère ont plus de 35 ans. Les propos de Mère Hildegarde se basaient non seulement sur sa propre expérience à Mariastern, mais aussi sur l'enquête qu'elle a menée auprès de personnes entrées dans la vie monastique sur le tard. De nos jours, ce n'est souvent qu'entre 35 et 45 ans (si pas plus) que les personnes redécouvrent la foi ou se préoccupent pour la première fois de questions religieuses. Ces personnes ont alors une expérience de la vie, elles ont développé des talents qu'il faut reconnaître. On ne peut pas accompagner ces personnes de la même façon qu'un jeune de 20 ans. Le défi est grand tant pour les personnes concernées que pour les communautés qui les accueillent. Il est important de (se) poser les questions suivantes :

- En cas d'échec du projet de vie monastique, la personne a-t-elle encore une autre possibilité au niveau professionnel ? Ceci est important pour préserver la liberté de chacun.
- La personne est-elle assez humble pour accepter d'être à nouveau dépendante et d'avoir tout à apprendre ?
- Est-elle assez souple pour pouvoir changer ses habitudes en matière de nourriture, de vêtements, de logement ?
- Est-elle capable de vivre en communauté ?

Les échecs sont parfois extrêmement douloureux mais souvent fructueux.

La façon dont l'obéissance est vécue aujourd'hui dans les noviciats est bien différente de la façon dont nous l'avons vécue quand nous-mêmes sommes entrés. Pour pouvoir vivre une obéissance en dialogue (*RB* 71), les formateurs doivent être des personnes mûres, capables d'entendre les objections. Novices et formateurs doivent être prêts à renoncer à leurs idées, à se remettre en question.

La pédagogie d'Aelred de Rievaulx dans *Le miroir de la charité* peut nous inspirer pour aider les novices à relire leurs expériences.

Conduire à une amitié personnelle avec le Christ est un des devoirs les plus importants du noviciat. Aucune formation théologique et spirituelle ne remplacera jamais cette relation personnelle. Sainte Gertrude d'Helfta est un bon guide vers l'intériorité, vers la prière contemplative. Nul ne peut provoquer une rencontre avec le Seigneur, mais on peut s'y préparer. Mère Hildegarde nous a proposé, lors d'un atelier, des techniques qui aident à descendre de la tête, du mental vers nos émotions, notre cœur et jusqu'à notre « centre de gravité », lieu de silence profond et de rencontre de Dieu.

Père Jacques⁹ nous a partagé les expériences audacieuses que sa communauté, depuis 10 ans, a lancées pour essayer de répondre aux signes des temps. Le Québec est hyper-sécularisé. Les familles sont éclatées, recomposées. Les jeunes ont un nombre impressionnant d'amis virtuels mais ont d'énormes carences au plan affectif et relationnel et, s'ils approchent un monastère, c'est parce qu'ils sont en demande d'une chaleur communautaire. Au départ, ils souhaitent une proximité avec la communauté mais sans engagement. Ce n'est pas seulement une nouvelle génération. C'est carrément une nouvelle culture, une révolution. Le décalage est abyssal et une adaptation mutuelle est nécessaire. On ne peut pas exiger ni attendre qu'au bout de 5 ans de formation, ils soient comme nous. Non seulement c'est impossible mais en plus, ce serait un meurtre. À tâtons, à travers essais et erreurs, les frères de Rougemont essaient d'être attentifs à la vie plus qu'aux structures et pour cela, ils acceptent de se laisser déranger. Ils désirent être attentifs à ce que suggère l'Esprit à travers les besoins des jeunes d'aujourd'hui et ils s'ouvrent à un certain pluralisme. Ils ont pris l'option de n'accueillir en principe que des personnes de moins de 30-35 ans parce qu'au-delà de cet âge, le travail sur soi devient beaucoup plus difficile. Plutôt que de rejeter a priori certains comportements des jeunes en disant : « *Non è monastico !* » (« Ce n'est pas monastique ! »), ils veulent poser un regard positif sur ces jeunes qui, à certains égards, nous appellent à nous humaniser.

La communauté de Rougemont a mis en place un projet d'accueil des jeunes, durant une semaine renouvelable, nommé « La chambre haute ». Un frère de la communauté prend les moyens de se faire proche de ces jeunes de 16-22 ans pour les écouter, les accompagner individuellement dans leur croissance personnelle, leur donner des éléments de formation humaine. Le défi est énorme car, d'une part, le silence en prend un coup et, d'autre part, il est clair que la vie en communauté n'a pas pour objectif de combler le vide émotionnel. L'avenir dira où mèneront ces expériences « de laboratoire ». Père Jacques, en nous partageant celles-ci, n'a nullement la prétention d'avoir une solution, une recette. Ses frères et lui se demandent parfois s'ils ne sont pas en train de bazarde, pour faire plaisir aux jeunes, des valeurs fondamentales : silence, solitude, intériorité, dimension proprement contemplative... Mais ce qui impressionne dans leur démarche communautaire, c'est le désir de faire la volonté de Dieu et de le suivre, même quand ses chemins diffèrent de ceux que nous avons choisis au départ.

⁹ Il a publié : PERE JACQUES, *Je ne lui dis rien, je l'aime. La prière contemplative*, Bellarmin, 2003.